

LE SANG DES HÉROS



NESTI
VEONEN
Editions

Peinture : Johann Bodin

CYRIL
DURR

Le Sang des Héros

Roman

Cyril Durr

CET OUVRAGE EST EGALEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE (SUR COMMANDE).

Aux Miens

Collection Fractales/science-fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Cyril Durr, 2017

Tous droits réservés pour tous pays

Montrez-moi un héros et je vous démontrerai que c'est un malheureux.
Colonel Gregory « Pappy » BOYINGTON

*Le long voyage qu'il lui restait à faire pour rentrer devait être son dernier
recours contre sa peine, sa dernière distraction forcée avant de s'y enfoncer
tout entier.*
Le Grand Meaulnes, ALAIN-FOURNIER

Amber se souviendrait toujours de la première fois. Pour beaucoup de ses amies, cette « première fois » évoquait surtout un garçon. Pour elle aussi, en quelque sorte. C'était par une belle après-midi de printemps, le soleil léchait la peau sans la mordre. Un vent léger apportait ce qu'il fallait de fraîcheur dans la banlieue cossue de Charlotte, en Caroline du Nord, où Amber vivait depuis maintenant sept mois. Elle ne se résignait pas encore à considérer cet endroit comme chez elle. Ni les Pierce comme sa famille, bien qu'ils fussent adorables avec elle. Pour elle, le mot famille désignait encore celle qu'elle avait perdue : Papa, Maman et Tom. Jamais elle n'aurait cru que son agaçant petit frère pût autant lui manquer. Et pourtant, c'était un fait, il lui manquait. Elle se surprenait même à souhaiter qu'il débarquât à l'improviste, comme il en avait l'habitude, pour tenter de lui faire peur, pour lui voler son rouge à lèvres ou encore la rendre folle avec son incessant caquetage de gamin espiègle.

Mais il ne la dérangerait jamais plus.

Amber sentit poindre un voile humide devant ses yeux et se força à penser à autre chose. Il faisait beau, elle dégustait un thé glacé, un bon bouquin de Dean Koontz entre les mains, et elle avait quelques heures devant elle pour oublier la vraie vie et ses saloperies en plongeant dans l'imaginaire. Elle délaissa le porche et son banc si blanc qu'il en paraissait aseptisé pour aller s'allonger derrière la maison, près du vieux chêne qui, malgré son âge, se tordait chaque année un peu plus dans un sursaut d'orgueil destiné à éprouver sa souplesse. La pelouse avait été tondue le matin même, une agréable odeur d'herbe fraîche chatouillait les narines. Amber s'assit en s'adossant à l'arbre et prit même le temps de le remercier silencieusement de son accueil. Elle saisit quelques brins d'herbe et les renifla en pensant à Butch, le fils des voisins qui venait de temps à autre effectuer quelques travaux chez les Pierce. La nouvelle famille d'Amber ne lui avait jamais imposé de corvées, probablement pour la ménager. Elle avait vite constaté que ne pas avoir à tondre la pelouse, ramasser les feuilles ou débayer la neige pouvait se révéler positif de bien des manières. Non seulement elle pouvait consacrer son temps libre à la lecture, mais surtout, cela lui permettait de voir régulièrement le gentil Butch qui ne la laissait pas indifférente. Profiter de sa présence était agréable. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, soit un ou deux ans de plus que Amber. Grand, plutôt musclé, il avait un physique de *quarterback* et affichait une réelle assurance pour son âge. Et il n'avait pas cet air imbécile et prétentieux qu'affichaient la plupart des garçons qui jouaient au football. Il semblait... parfait.

Amber jeta un œil vers la maison – vide à cette heure –, puis vers la palissade qui la protégeait du regard des voisins. Elle laissa sa main glisser vers son short, cherchant un peu de plaisir dans ce monde qui lui avait déjà tant fait de mal. Au diable les convenances

et l'air contrit du pasteur Pierce ! Après tout, ce qu'elle s'accordait là n'avait rien d'obscène. Ce qui était obscène, c'était de partir en famille en Floride et de finir sur le bord de la route, recouverte du sang de ceux qu'elle aimait, tout cela à cause d'un camion avec à son bord un imbécile, ivre et certain de pouvoir gagner son combat contre l'alcool. L'hôpital aussi était obscène. Surtout quand un médecin ne savait pas quels mots choisir pour annoncer à une adolescente qu'elle venait de perdre ses proches. Tous ses proches. Cette douleur-là ne s'atténuait pas. Depuis sept longs mois, elle s'accrochait, comme si elle était munie de griffes.

La douleur était là tout le temps. Quand Amber était en cours, quand elle dormait, quand elle mangeait, quand elle écoutait de la musique, même quand elle lisait, c'était là, en fond sonore, comme si un prêcheur morbide lui chantonnait sans cesse à l'oreille l'inéluctabilité de sa perte... Ça ne s'arrêtait jamais, comme un mouvement perpétuel.

Amber pleurait, les yeux clos, sans vraiment s'en rendre compte, pendant que, cherchant à lui faire oublier la douleur de la réalité, sa main s'activait entre ses jambes. Les visages familiers commencèrent à s'estomper alors que l'humidité de l'excitation remplaçait celle de la peine. Elle n'avait maintenant plus que Butch à l'esprit. Un garçon jeune, plein d'énergie et sexy : l'avenir. La vie.

Une douce chaleur se répandit dans le ventre d'Amber tandis que son esprit s'apaisait et qu'elle repoussait la souffrance pendant quelques précieuses minutes. Elle avait refusé bien des échappatoires faciles, comme l'ecstasy, la cocaïne ou encore la mescaline. « Mescaline », presque un nom de fée... Qui a peur d'une gentille fée ? Sans doute pas grand monde. Sauf Amber. Parce qu'elle avait vu ce que la « fée » avait fait à Emily. Son amie n'en avait pourtant pris qu'une fois, à l'occasion d'une fête. Un seul comprimé avait suffi pour que la gentille fée Mesca se transformât en vilaine sorcière qui ne voulait plus rentrer chez elle. Les médecins avaient dit aux parents d'Emily qu'il s'agissait d'un syndrome post-hallucinoïde persistant, mais Amber voyait plutôt ça comme une vieille Carabosse, cachée dans l'esprit de son amie. Du coup, malgré son jeune âge et la peine qui la taraudait, elle avait laissé de côté la magie liquide et la chimie. Elle ne se shootait, comme aujourd'hui, qu'aux orgasmes solitaires, arrachés à un destin qui pouvait vous voler votre vie par lambeaux, comme une hyène lâche et avide. Dans ces moments, Amber l'emportait. Elle n'avait plus peur, ni mal. Elle prenait du plaisir dans l'abandon et l'oubli, ici et maintenant.

Butch se grava une dernière fois dans son esprit alors que le corps d'Amber était secoué d'un spasme agréable. Les yeux toujours fermés, le souffle court, elle laissa sa main retomber dans l'herbe. Sauf que sa main n'atteignit pas le sol et ne rencontra aucune forme solide sous elle. Amber, surprise, ouvrit alors les yeux et se rendit compte qu'elle était comme englobée dans le ciel bleu printanier. Elle voyait bien le vieux chêne à ses côtés, mais seulement ses branches les plus fines et les plus hautes. Avec un frisson de terreur, Amber constata qu'elle planait à environ six ou sept mètres au-dessus du sol. Elle hurla et ressentit une sensation familière, comme lorsqu'il lui arrivait de rêver qu'elle chutait et qu'elle se réveillait en sursaut. Mais cette fois, Amber ne se réveilla pas et chuta pour de bon.

— Mademoiselle Pierce ? Vous m'entendez ?

— Je... ne m'appelle pas... Pierce, répondit Amber dans une semi-conscience ouateuse.

— Vous voyez combien j'ai de doigts, là ?

Amber écarquilla les yeux et parvint à discerner un type en blouse blanche qui tendait sa main à quelques centimètres de son visage.

— Non. Mais... si vous êtes foutu pareil que moi, je dirais une dizaine.

— Ah, nous n'avons pas perdu notre sens de l'humour, c'est bon signe, mademoiselle Pierce.

— Je ne m'appelle pas Pierce. Mon nom est Amber Benndis.

— Très bien, mademoiselle Benndis. J'ai deux bonnes nouvelles pour vous.

— Ah ? Commencez par la bonne pour voir...

— Vous allez vite vous rétablir, vos blessures sont superficielles. Quelques côtes cassées, double fracture du poignet gauche, un léger traumatisme crânien, rien du tout, quoi.

— Je suis contente que ce soient deux bonnes nouvelles, j'aurais flippé s'il y en avait eu une mauvaise...

Le médecin rit de bon cœur, prenant à témoin une personne qu'Amber ne pouvait voir.

— Elle a toutes ses facultés, vous pouvez être tranquille, quand on fait de l'ironie, c'est que ça roule.

Le médecin se pencha de nouveau sur Amber, anxieuse d'encaisser la seconde « bonne nouvelle ».

— Mademoiselle Pier... heu... jeune fille, vous êtes génétiquement surdouée. Test Liebher-Datko positif ! En d'autres termes, vous êtes une supra. Je suis heureux et fier de rencontrer une future élite de nos armées.

Amber prit quelques secondes pour encaisser l'info, se rendit compte de ce que cela signifiait, puis se mit en devoir de perdre connaissance.

— Elle va très bien, rassurez-vous, dit le médecin en regardant l'homme d'une cinquantaine d'années qui se tenait à ses côtés.

— Mon Dieu, fit Jonathan Pierce, ils vont nous l'enlever, n'est-ce pas ?

— Non, non voyons, ils ne vous l'enlèveront pas.

Le médecin termina son mensonge sur un faux sourire et se demanda s'il était bien nécessaire de lire dans les pensées pour se rendre compte qu'il ne croyait pas lui-même une seule seconde aux paroles, censées être réconfortantes, qu'il prodiguait par habitude.

— C'est tellement effrayant, dit Pierce. Elle n'avait vraiment pas besoin de ça.

— C'est une chance au contraire. Beaucoup seraient prêts à tuer pour pouvoir voler.

Le pasteur Pierce s'abstint de répondre. Il s'assit sur le bord du lit et saisit la main d'Amber, se demandant si ce qui lui arrivait était une bénédiction ou un nouveau coup du sort.

— Hé, le monstre, essaie de bouger ça !

Terrance fit mine d'ignorer le type, sur le bord du terrain de football, qui était en train d'agripper son entrejambe tout en l'apostrophant. Tout autour de lui régnait une sorte de chaos ordonné. Les chocs se succédaient sur le champ de bataille. Les grognements et les cris se multipliaient. Les visages étaient fermés, certains sanglants. Tous étaient concentrés sur la balle. Car la balle représentait le pouvoir. Et la placer dans le camp adverse engendrait, chez les joueurs aussi bien que leurs supporters, une sorte de vague orgasmique assez effrayante. Même Terrance, parfois, était transporté par cette sensation électrique, aussi primaire que jouissive.

Il était en train de trotter en regardant derrière lui lorsqu'il la vit arriver. Elle suivait une courbe parfaite, en tournant sur elle-même. Il tendit les deux mains tout en accélérant sa course mais remarqua que la balle n'allait pas l'atteindre. Le lancer était un peu trop court et trop décalé sur la droite. Sans le vouloir, Terry prolongea et rectifia sa trajectoire : la balle vint mourir entre ses doigts alors que l'arbitre psi levait la main, signalant la faute.

— Ça fait deux fois, contrôle-toi, bon sang ! lui hurla son capitaine.

Terry grimaça. Une *power fault* de plus à son actif. Il avait de plus en plus de mal à contrôler son pouvoir, surtout depuis qu'il savait qu'il allait être incorporé. Le service militaire, obligatoire pour les suprahumains, durait quatre ans : deux années de formation puis encore deux ans d'incorporation au sein d'une unité d'active. Cela ne voulait pas forcément dire partir pour l'Asie ou l'Afrique et leurs combats, mais c'était un risque suffisamment réel pour le troubler et mettre à mal ses performances sportives. D'autant qu'il n'appréciait pas tant le football que ça. C'était bien pour faire plaisir à son père qu'il se démenait sur le terrain.

Tout le monde se remet en place. Des consignes sont hurlées, puis les casques rutilants se mettent en mouvement. La balle fuse, les joueurs se démènent pour éviter les charges, mais Terry n'est là que physiquement. Ses pensées vagabondent vers le jeune Henry Acuna, dont on disait qu'il pouvait courir aussi vite qu'un cheval au galop. Henry s'était enfui pour éviter l'incorporation, et sa famille avait eu les pires ennuis du monde. L'armée et les capuchards avaient interrogé ses parents puis les avaient relâchés. Mais le pire était venu après. Il y avait eu les rumeurs, la honte et les réflexions habituelles. Le père de Henry avait d'abord perdu son emploi de réceptionniste de nuit au *Stanford Inn*, puis sa mère avait fait une dépression. Dépression sans doute due, au moins en partie, au fait que leur propre pasteur avait, en leur présence, fait un prêche sur le devoir, l'éducation et la lâcheté qui ne faisait guère mystère de ses véritables cibles. Clarice et

Albert Acuna avaient cessé de venir à l'église peu de temps après...

Terry fut brutalement ramené à la réalité du jeu. Il n'avait pas vu le colosse foncer sur lui avec une rage décuplée. Le type devait sans doute être trop heureux de se payer un supra, même si, sportivement, le fait de plaquer un télékinésiste n'avait rien d'un exploit. Terry n'eut pas tellement mal sur le coup, le choc l'avait anesthésié. Il s'écroula à terre et vit un film au ralenti se dérouler devant ses yeux. Des pieds limitaient son champ de vision, mais il lui sembla tout de même distinguer, loin dans les tribunes, son père qui hurlait et levait les bras, comme s'il avait remporté un quelconque concours du géniteur le plus stupide du comté. L'idée fit sourire Terry, bien qu'en réalité, ce fût plus un rictus qui déformât la moitié droite de ses lèvres. Il n'en voulait pas vraiment à son paternel. Le père Clearmonth avait eu une enfance faite plus de raclées que de regards aimants. Malgré cela, le gros bonhomme à la voix rocailleuse n'avait jamais frappé Terry. Il avait des tas d'idées saugrenues, se réjouissait de le voir se faire rétamé sur un terrain de foot (parce que, selon lui, les coups étaient « formateurs »), espérait le voir faire carrière dans une unité surhumaine de l'armée, mais, à part ça, il n'était pas violent. Et sans doute plus maladroit que méchant. Terry éprouva une pure bouffée d'amour pour son père, bouffée qui fut dissipée bien vite par le doc de l'équipe – un simple kiné en fait – qui le retourna sans ménagement. Terry ressentit une douleur atroce au niveau de l'épaule et hurla en essayant de ne pas envoyer valdinguer, par réflexe télékinésique, cet abruti de médecin.

— Je crois bien que c'est déboîté...

— Fais gaffe ! J'ai l'impression que tu m'arraches l'épaule !

Le kiné eut l'air surpris.

— Fais pas ta fiotte, t'es un supra, oui ou non ?

— Putain, mais quel rapport ? Mon pouvoir, c'est la TK, ça n'atténue pas la douleur !

Le kiné passa de l'expression de surprise à un vague air offensé. Terry tenta de se contrôler mais cela n'avait rien d'évident. Être suprahumain était une véritable malédiction. Les gens, intoxiqués par des années de publication de comics mettant en scène les exploits des super-héros, attendaient de vous l'impossible, dans le meilleur des cas. La plupart, en fait, considéraient les supras avec un mélange de crainte et de jalousie qui faussait tous les rapports, même quand, comme pour le football, des arbitres psioniques – en général, des retraités ou des types avec des capacités mineures – étaient présents pour faire respecter la règle du *no-power*. C'était ainsi, les gens avaient peur de ce qu'un supra pouvait faire mais ils regrettaient aussi de ne pas avoir eux-mêmes des capacités exceptionnelles. Maintenir un semblant de vie sociale lorsque cette spécificité était connue de tous tenait du miracle.

— On t'évacue. On va te replacer ça vite fait, fils !

Terry eut un peu de mal à ne pas réagir au terme « fils », qu'il jugeait aussi déplacé qu'hypocrite, mais, se rappelant qu'il s'agissait là de son dernier match avant de partir pour Powertown, il décida de garder ses réflexions pour lui. Partir sur une mauvaise impression n'aurait servi à rien.

Adrian Clearmonth se versa une petite dose de scotch, considéra le précieux liquide,

puis décida de remplir tout à fait le verre. Il l'avalait d'un trait. À l'ancienne. « Comme un homme », aurait dit son paternel. Adrian se resservit aussitôt un verre en serrant le poing. Il sentait déjà la brûlure familière dans son estomac.

Dans sa cuisine, seul, Adrian Clearmonth frissonna de froid. Du moins, il mit cela sur le compte de la fraîcheur d'un mois de mai capricieux et sur la pauvre isolation des murs. Il engloutit une autre rasade. Le jour faiblissait, mais Adrian ne se coucherait pas avant des heures, il voulait se concentrer sur son fils. Terry allait bien. Il s'était démis l'épaule et était resté en observation à l'hôpital, histoire de voir s'il n'avait pas un truc à la tête, un traumatisme comme ils appelaient ça, mais il allait bien. Et c'était un supra. Il pourrait faire une belle carrière dans l'armée. Montrer que les Clearmonth n'étaient pas que des pochetrans et des pauvres types. Et puis, c'était un bon gars. Non pas qu'Adrian pût penser qu'il l'avait bien élevé, il était conscient plus que personne de ses piètres qualités de père, mais il n'en nourrissait pas moins d'immenses ambitions pour son fils. Bien sûr, il y avait des risques. Les supras pouvaient être envoyés sur les zones de combat. Et certains n'en revenaient pas. Mais Terry était malin. Intelligent. Et mature, avec ça.

— Un sacré bon p'tit gars, ouaip...

Adrian descendit encore sept verres de Jack Daniel's avant d'aller chercher, au salon, le portrait de sa femme. Ses cuites se terminaient toujours ainsi. D'abord, il faisait le tour de ce qui « roulait », puis il acceptait enfin d'approcher de cette zone étrange de l'esprit, qui faisait mal si l'on n'était pas imbibé d'un quelconque liquide protecteur. Quand le whisky prenait le pas sur la crainte et le désinhibait, il pouvait penser à elle et la pleurer vraiment. En attendant le jour béni où il la rejoindrait.

L'homme, au visage si ridé qu'il paraissait bien quinze ans de plus que son âge, s'autorisa enfin à laisser échapper quelques larmes. Il n'allait pas gémir, ni s'effondrer ou sangloter. Il allait pleurer comme un homme. Comme on le lui avait appris. Terrassé mais debout. Du moins, debout jusqu'à ce que l'ami Jack le couche. Car c'était un fait, Jack gagnait toujours.

Haverhill, dans le comté de Grafton, était une ville paisible qui ne comptait que cinq mille âmes et n'avait pas grand intérêt excepté le *Bath-Haverhill Bridge*, qui pouvait s'enorgueillir d'être le plus vieux pont couvert du New Hampshire, le *Museum of American Weather*, dédié à quatre catastrophes météorologiques majeures qui avaient frappé la Nouvelle Angleterre, et l'*US Special Base 5*, plus couramment surnommée « Powertown ».

Bien sûr, la base militaire n'avait rien à voir avec la commune. Elle était située à environ six kilomètres au nord-est, non loin de l'aéroport, et bordait l'immense *White Mountain National Forest*. Les supras en sortaient rarement et, du moins à la connaissance de Duke Adelard, aucun n'avait jamais mis les pieds sur *Court street* où était implantée sa boutique depuis plus de quinze ans. Toutefois, avec tous ces surhumains à proximité, les habitants avaient été intrigués, se sentant un peu partie prenante dans l'étrange aventure que vivaient les recrues spéciales de l'armée. Puis, après quelques années, les gens avaient fini par porter moins d'intérêt à leurs voisins si spéciaux, qu'ils ne voyaient de toute façon jamais. Tous sauf Duke qui, en vieux briscard rusé, avait tout de suite senti la bonne affaire et les dollars. Dès l'annonce du nouveau rôle qu'allait occuper la base militaire, il avait eu ce regard qu'Erna appelait « le Point de Non Retour » (sans se douter à quel point l'expression était prophétique dans ce cas précis). Elle connaissait parfaitement son mari et savait que lorsque ses yeux s'éclairaient ainsi, c'est qu'il avait une idée et que, bonne ou mauvaise, personne ne parviendrait à le dissuader de la mettre en œuvre. Cette fois-ci, ce fut une bonne idée puisque, en cinq ans, ils doublèrent leurs revenus. La boutique d'articles de pêche qui les faisait vivoter se transforma en boutique de souvenirs dédiée aux héros de Powertown. L'on y trouvait des comics, des ouvrages scientifiques sur les pouvoirs et la génétique, mais surtout un nombre incalculable d'objets et de gadgets qui déclinaient le thème des « véritables super-héros ». Il y avait bien entendu les classiques T-shirts et casquettes portant l'inscription *Powertown – Haverhill, NH*, des porte-clés à l'effigie de Sweetlord, des tonnes d'autocollants pour voiture (dont le préféré de Duke était celui qui proclamait « J'aime Dieu, l'Amérique et les Télépathes ! »), des pancartes « N'oubliez pas la loi Waver » à accrocher dans son jardin ou sur sa boîte aux lettres (la loi Waver obligeait toute personne dotée de capacités psioniques à le signaler par avance à ceux avec qui elle interagissait dans un cadre professionnel, que l'individu soit un flic ou votre facteur), des stylos flanqués du slogan fluorescent « Dieu bénisse l'Amérique et ses Supras », et mille babioles issues de l'imagination du vieux Duke, dont sa grande trouvaille : les préservatifs Powertown dont l'emballage était orné, en lettres argentées, d'un « Supra ou pas, la sérénité passe par là ».

Les premiers curieux, en dehors de Haverhill même, avaient commencé à arriver après son passage sur une télévision locale. Il avait également fait passer une pub dans le *New Democrat*, un torchon dont il pensait qu'il manquait de patriotisme (mais bon Dieu, après tout, les affaires sont les affaires !). Toutefois, c'est surtout après la création de son site Internet que le flux des clients avait commencé à se tendre pour devenir, au bout de quelques mois, régulier et source d'une rentrée d'argent mensuelle confortable, apportant même quelques retombées aux autres commerces et faisant de Duke, sinon un notable, du moins une personne que les officiels locaux saluaient maintenant avec un grand sourire et un « monsieur » respectueux.

— Je pourrais faire commerce de photos de leurs mères le cul à l'air que ces types me souriraient encore, avait-il dit une fois à Erna, mi-amusé, mi-désespéré.

Elle avait eu l'un de ses regards réprobateurs (le terme « cul » ne faisant pas partie des expressions qu'elle aimait entendre dans la bouche de son mari) et avait fini, comme souvent, par trouver un résumé acceptable de la situation.

— L'argent continue à faire tourner le monde. Le plus convoité des pouvoirs, mon chéri.

Duke savait qu'Erna avait raison. D'abord parce qu'elle avait appuyé sa phrase par un clin d'œil, ce qui signifiait, dans ce langage silencieux qui n'appartient qu'aux couples de longue date : « C'est comme ça, ça le sera toujours et on n'y peut rien, à quoi bon en discuter ? », ensuite parce qu'il devenait de plus en plus cynique et désabusé avec l'âge. Il avait perdu la foi. Pas en Dieu, car il n'y croyait pas vraiment, même s'il aimait aller à l'église et ponctuer ses phrases de « Dieu bénisse » ceci ou cela. Non, il avait commencé à perdre foi en l'Homme. En ses semblables. Il ne pouvait pas se douter que, deux ans après cette conversation, une bande de gamins allait changer sa vision des choses. Et précipiter sa mort, par la même occasion.

Amber pénétra dans le bus, s'arrêta au niveau du chauffeur, et eut toutes les peines du monde à croire que les adolescents qu'elle voyait étaient génétiquement surdoués. Surtout, elle repéra les séparations entre castes qu'elle avait déjà rencontrées au lycée. Les premières places accueillaient quelques solitaires rêveurs, voire craintifs, dont la plupart ne lui adressèrent pas un regard. Au milieu, certains avaient tenté de se rassembler selon des critères extérieurs. Amber repéra deux pétasses qu'elle appelait les « filles de bonne famille », quelques gothiques à l'air triste, trois gars aux cheveux longs, en pleine discussion, qui avaient l'air d'être des amateurs de hard rock, plusieurs rangées de types assez musclés, qui faisaient mine de ne pas être impressionnés, voire de prendre un certain plaisir à l'incorporation, puis, tout au fond, il y avait les hyènes. Ceux-là parlaient fort, gesticulaient et étaient toujours à la recherche d'une imbécillité à faire ou à proclamer. Amber eut, par réflexe, une violente envie de rentrer chez elle pour retrouver ses parents, avant de se rendre compte qu'elle n'avait plus de chez elle. Et plus de parents.

Elle poussa un soupir et emprunta l'allée entre les sièges alors que le bus redémarrait. Les pétasses la scrutaient, un petit sourire vicieux aux lèvres. Deux des sportifs se donnèrent des bourrades en la désignant. Amber avait de toute façon décidé de s'asseoir dans les premiers rangs, comme à son habitude lorsqu'elle allait en cours. Mais c'était avant. Des siècles auparavant.

Son regard s'arrêta sur l'arrière du bus et les supras les plus agités. Des abrutis hurlants, peu courageux et n'agissant qu'en bande. Ils compensaient en général leur manque d'assurance par une accumulation de gestes secs et nerveux et un comportement antisocial qui, aux yeux d'Amber, proclamait : « Je suis un gros con, fous le camp ou je te mords ! ». Plusieurs avaient les pieds sur les appuie-tête des sièges se situant devant eux. Un autre faisait des gestes obscènes au véhicule qui les suivait. Rien qu'un comportement normal de hyènes. Des hyènes avec des pouvoirs, mais des hyènes quand même. Cependant, au milieu de la banquette, un garçon se tenait immobile. Il ne souriait pas, comme la plupart des jeunes qui tentaient de cacher leur appréhension, et ne grimaçait pas non plus dans une pathétique tentative pour impressionner les plus réservés. Il restait stoïque, froid, faisant tache dans le décor. Il avait l'air serein et n'était pas dépourvu d'un certain charme. Amber ne comprit pas tout de suite ce qui était dérangentant dans ce tableau.

Elle arriva à la hauteur d'un siège libre, au quatrième rang, qui avait pour voisine une fille brune aux cheveux courts, qui l'encouragea d'un regard interrogateur et d'un sourire qu'Amber estima non feint.

— Je peux ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Kiera David.

— Amber Benndis. Tu viens de loin ?

— Montgomery, Alabama. Et toi ?

— Charlotte... enfin, non, Kannapolis à la base. Caroline du Nord.

— Moins loin que moi, mais tu as dû galérer aussi avant d'arriver au point de regroupement dans leur saleté de New Hampshire, non ?

Amber fut surprise. Elle ne s'attendait pas à une banalité sur le voyage, mais plutôt à une question sur ses pouvoirs.

— Le voyage, ça va, c'est l'arrivée qui m'inquiète, admit Amber dans un élan de sincérité.

— T'en fais pas, je pense que ça va aller, répondit Kiera en souriant.

Amber crut savoir pourquoi Kiera ne lui avait pas demandé quelles étaient ses capacités.

— T'es une psi, c'est ça ? Tu ne serais pas en train de farfouiller dans mes pensées ? demanda-t-elle d'un ton peu amène.

— Du calme, miss, je ne suis pas télépathe, je ne farfouille rien du tout. J'ai juste des sens boostés et une sorte de sixième sens.

— Ah... ok, j'ai cru que... tu me lisais. Désolée.

— Pas de problème. J'aurais bien aimé être psi, mais avec mes pouvoirs débiles, je vais me retrouver agent aux frontières, en train de sniffer les bagages dans un aéroport, comme un con de clebs.

Kiera avait ponctué sa sortie d'un sourire résigné et Amber éprouva aussitôt une vive sympathie pour la jeune fille. Le tableau formé par les hyènes, à l'arrière, s'imposa de nouveau à l'esprit d'Amber, lui permettant de trouver ce qui clochait dans le groupe. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais vu quelqu'un, même un mâle dominant, être calme chez les hyènes. Pour avoir le dessus, il fallait en remonter, être encore plus taré que les autres. Et si l'on n'avait pas cette attitude, on était vite éjecté. Ou en tout cas, pas très respecté. Or, dans le cas présent, personne ne bousculait le type du milieu. Un peu comme s'il était l'œil d'un ouragan, tout restait paisible autour de lui. Amber jeta un regard rapide, qu'elle voulut désintéressé, derrière elle, et constata que rien n'avait changé. L'Œil restait au milieu et les hyènes s'agitaient autour, sans s'en approcher.

Sans s'en approcher...

Une peur irrationnelle, mais violente, tordit le ventre d'Amber.

Terrance avait remarqué la jolie blonde au teint hâlé qui était montée dans le bus. Il avait même espéré qu'elle aurait l'idée de s'asseoir à côté de lui mais elle avait opté pour une place libre près d'une autre fille. Une brune, plutôt mignonne, mais un peu moins féminine et beaucoup moins sexy à son goût que la nouvelle venue. Terry s'étonna de pouvoir encore penser au sexe dans de telles circonstances. Il se fit la réflexion que les

mecs devaient être de sacrées machines à hormones pour que l'instinct de reproduction puisse ainsi parler alors qu'il n'en menait pourtant pas large. Tout l'effrayait. Ce bus rempli d'adolescents et de jeunes adultes sans doute surpuissants, leur destination, Powertown, et la plongée dans l'inconnu qui l'accompagnait. Et même s'il avait du mal à l'avouer, il avait peur de laisser le vieux Clearmonth... enfin, son père, tout seul. Il fut surpris de constater à quel point l'éloignement, même court dans le temps et l'espace, pouvait faire perdre de sales habitudes. Son père avait toujours été « papa » après tout. Et il ne lui avait jamais rien fait de mal. Il souffrait, c'est tout, sans trop savoir comment gérer ça. Si jamais il faisait une connerie pendant son absence...

Terrance fut tiré de ses sinistres pensées par l'arrivée de son voisin. Un grand et large type, au souffle bruyant, choisit de s'asseoir à côté de lui. L'inconnu – qui devait faire près de deux mètres, peser au moins cent quarante kilos et dont les fesses et les épaules musclées débordaient du côté de Terry – s'imposa si violemment que le télékinésiste fut compressé contre la paroi du bus, son visage allant heurter la fenêtre. Le type ne sembla pas s'en rendre compte, mais tendit la main vers Terrance.

— Mike. C'est quoi ton nom ?

— Terry, parvint-il à articuler, sans pouvoir dégager son bras droit pour serrer la main tendue. Mon pote, tu m'écrases, là...

— Oh, pardon !

Le géant se recula, ce qui eut un effet bénéfique immédiat sur la circulation sanguine et les capacités respiratoires de Terrance. Il en profita pour dévisager un peu le nouveau venu. Mike avait une bonne bouille, délimitée sur la partie supérieure par des cheveux courts bien qu'en bataille, et un bouc de la même couleur châtain au niveau du menton. Malgré sa stature imposante, ses yeux bruns étaient écarquillés et lui donnaient un air étonné et un peu perdu.

— Je m'appelle Terrance Clearmonth, dit Terry en réussissant cette fois à tendre sa propre main. Heureux de faire ta connaissance.

— Michael Loeb, mais... on m'appelle Mike.

Terry s'attendait à ce que le type lui broie les doigts mais il n'en fut rien. Aussi improbable que cela pût paraître, Mike lui agita la main avec une délicatesse infinie.

Le lieutenant Moore considéra la liste des supras qu'il devait accueillir et poussa un long soupir fatigué. Il détestait les supras. D'une manière générale, il avait toujours trouvé une bonne raison pour détester un peu tout le monde, mais ces gens qui pouvaient lire dans vos pensées les plus intimes ou vous broyer avec deux doigts déclenchaient chez lui une crainte irrésistible qui, au fil du temps, s'était commuée en haine. Pourtant, il aimait l'armée. Elle lui avait donné un grade, synonyme de havre de paix, une belle situation et un pouvoir dont il abusait avec délectation. Son idiot de frère, Daniel, bossait à Woodsville pour un patron qui l'obligeait à venir changer des plaquettes de frein même le dimanche. Et sa sœur, Leah, travaillait à la mairie de Lancaster, mais n'en restait pas moins une *esclave*, terme qui, dans l'esprit du lieutenant Moore, désignait à peu près toute personne n'étant pas protégée par un flingue ou une fonction inspirant le respect. Même pour le triple de sa solde, il n'aurait jamais accepté de tels jobs, et bien qu'il ait accueilli sa nouvelle affectation sans beaucoup d'enthousiasme, il estimait que les supras étaient sans doute préférables aux mains dans le cambouis ou à la longue procession des raseurs en tout genre qui défilaient dans les bureaux du maire.

Il retourna la feuille de papier qu'il étudiait, comme s'il s'attendait à découvrir, au dos, une inscription amusée lui signifiant qu'il s'agissait d'une blague, mais ne vit rien de tel. Il grimaça et trempa les lèvres dans son café brûlant. Il allait devoir les mettre au pas, tout de suite. Leur faire voir qui était le patron. Et comme un petit chef n'ayant aucune idée de la manière dont il pouvait inspirer le respect, il se mit à imaginer un discours menaçant qui les figerait sur place. Un truc à base de « putain » et de « va chier », quelque chose qui allait installer son autorité et le faire craindre par ces pédales et gouinasses de la ville. Pourtant, avant même de les voir, une chose avait désarçonné Moore : aucun de ces supras ne venait de New York. Il avait pourtant plein de vannes en réserve sur New York. New York était censée être la patrie des héros, ceux des comics en tout cas. Mais là, rien. L'un venait de Kannapolis, l'autre de Kennebec, que des patelins qui faisaient encore plus plouc que ceux que Moore connaissaient. D'une certaine manière, ce fut ce détail insignifiant qui le fit basculer du stade de crétin incompetent, mais inoffensif, à celui d'allumette essentielle d'un brasier mortel. Parce que pour lui, seule la grande et méprisante New York était synonyme de modernité, il se dit que ces gamins étaient tous des paysans et qu'il allait les dresser à la dure. Parce qu'à Kannapolis ou Pokeetru, il n'y avait pas ces rapaces d'avocats pour venir fourrer leur nez dans les affaires de l'armée. En fait, si une seule de ces recrues avait été originaire de Washington, Los Angeles, Dallas ou même Boston, Moore, par peur des représailles, aurait respecté les consignes et le destin des nouveaux arrivants en eût été changé. Mais à cause de l'absence, sur une simple feuille de papier, du nom des grandes villes qu'il connaissait, il décida qu'il allait

se distinguer. Montrer ce qu'il valait. Peut-être même passer capitaine.

Quand le sergent Bargley arriva, Moore souriait. Il avait maintenant une idée claire et précise de la marche à suivre et se sentait habité d'une force et d'une clairvoyance exceptionnelles, d'autant plus exceptionnelles qu'elles étaient nouvelles pour lui. Bargley fut surpris de le voir aussi enjoué. Il le connaissait depuis seulement deux semaines mais avait déjà bien cerné le personnage et se demandait comment ce type pouvait être son supérieur. Il n'en avait pas peur mais s'en méfiait suffisamment pour avoir un petit pincement au cœur quand il le voyait sourire. Les types comme Moore étaient censés ronchonner, lorsqu'ils souriaient, cela ne présageait rien de bon.

— Tout est prêt pour l'arrivée des recrues, mon lieutenant. L'eau a été rétablie dans les chambrées.

Moore se demanda de quoi parlait son imbécile de sergent puis se souvint l'avoir vaguement entendu évoquer un problème de plomberie la semaine passée.

— Bien, mais les nouveaux ne s'installeront pas dans le B, mettez-les dans le réservoir.

Bargley leva un sourcil étonné. Le « réservoir » était le surnom d'un bâtiment fortifié réservé à certains exercices spéciaux, et ses immenses salles aux murs recouverts d'acier ne bénéficiaient d'aucun aménagement particulier, aucun ayant rapport avec de vagues notions d'hygiène et de confort en tout cas.

— Vous voulez que l'on transfère les lits là-bas, lieutenant ?

Moore eut un soupir agacé.

— Mais non, voyons, quel intérêt ? Ils dormiront là-dedans les deux ou trois premières nuits, sans lits, ça les calmera.

— Mon lieutenant, ça ne fait pas partie des consignes d'accueil pour la prise en charge des recrues spéciales... et... rien n'indique qu'il faille les calmer, ce sont des gamins pour la plupart et je pense qu...

— Sergent Burglar, l'interrompt Moore.

— Bargley, corrigea machinalement le sous-officier.

Moore eut un geste de la main qui signifiait que le nom exact de son sergent n'avait qu'une importance toute relative en comparaison de ses projets immédiats.

— Sergent, on ne vous demande pas de penser. Encore moins de discuter mes ordres. Les consignes générales sont là pour donner un cadre aux officiers qui manquent d'imagination. Vous constaterez vite que ce n'est pas mon cas.

Bargley ne fut pas surpris par la tirade de son supérieur, ce dernier ne manquait jamais une occasion de rabaisser ses subordonnés ou ses pairs, mais le ton l'inquiéta. Moore était l'équivalent intellectuel d'une truite et, en temps normal, il fanfaronnait mais son assurance était feinte. Cette fois pourtant, il ne semblait pas faire semblant. Son visage émacié était aussi tendu que d'habitude mais son regard avait changé. Il exprimait généralement la colère ou l'agacement, parfois l'incompréhension, mais il avait aujourd'hui l'intensité et l'aspect fixe d'un illuminé qui vient d'avoir la révélation de sa

vie.

Si ce mec se met à avoir des idées, ça risque vraiment de mal tourner !

Bargley termina la conversation d'un « bien, mon lieutenant » approprié, mais la voix qui avait résonné dans sa tête ne le lâcha plus de toute la journée. Elle répétait, sans cesse : *ça risque vraiment de mal tourner...*

Terrance fut agréablement surpris lorsque le bus pénétra enfin dans la base militaire. Il s'était fait une idée quelque peu sinistre de Powertown et fut heureux de constater que l'endroit ressemblait à une grosse école si l'on exceptait le haut mur d'enceinte recouvert de barbelés qui le délimitait. Les édifices étaient clairs et modernes, sans excès de rigueur martiale. Un terrain de sport occupait une large partie de la cour intérieure, et quelques jeunes, à l'allure un peu débraillée et qui rôdaient du côté de bâtiments plus modestes, finirent par donner à Terrance une rassurante impression de normalité.

— Tu crois qu'ils ont une piscine ? demanda Mike.

— Sûrement, répondit Terry sans remarquer le ton inquiet de son nouvel ami.

— Merde ! fit le géant d'une voix anxieuse, presque pleurnicharde.

— Quoi ?

— Je déteste ça. J'ai failli me noyer, une fois.

— Tu leur expliqueras, si tu as un blocage, ils en tiendront compte. Tu sais, ça m'étonnerait qu'on soit maltraités ici.

— Tu crois ? dit Mike, avec un regard attendant une dernière affirmation gratuite pour être complètement soulagé.

— Ben ouais, bien sûr. C'est un peu comme une fac pour surdoués, on va être encadrés par des professionnels.

Mike Loeb eut un hochement de tête et son visage rougeaud s'éclaira d'un demi-sourire. Terry devait avoir raison, mais le souvenir de sa quasi-noyade n'en ressurgit pas moins dans son esprit.

C'était il y a très longtemps, en décembre, juste avant Noël. Mike s'était rendu, avec son frère et ses amis, au *Hicks Pond*. Ils habitaient depuis toujours dans le comté d'Oxford, dans le Maine – *de vrais Yankees !* comme disait son père avec son accent traînant – et avaient développé quelques rituels, comme aller chaque été au *Pushaw Lake*, près de Bangor. Monsieur et madame Loeb y retrouvaient leurs amis pendant que Mike et son frère effectuaient de longues balades à vélo et jouaient à se flanquer la frousse, le soir venu, dans les forêts environnantes. Mais ce que Mike préférait par-dessus tout, c'était les vacances d'hiver et leur pèlerinage au Hicks. D'abord parce que cela signifiait l'approche de Noël (et donc des cadeaux qui allaient avec), mais surtout parce que cette tradition n'était pas une tradition d'adultes. C'était leur Truc à eux. Avec une majuscule que seule peut donner l'insouciance gravité de l'enfance. Ils commençaient toujours par une bataille

de boules de neige sur le chemin, et cette année-là, la neige était compacte et épaisse, presque un peu trop dure. Il régnait un froid mordant qui parvenait même à vaincre l'épaisseur de leurs gants. Mike se souvenait qu'il y avait quelque chose dans l'air. Il l'avait senti. Ou peut-être était-ce l'un de ces tours de l'esprit qui viennent modifier les souvenirs, après coup, en y implantant des choses étranges qui n'y figuraient pas au départ. Arrivés au lac (plutôt un gros étang en fait) par la rive sud, ils avaient longtemps contemplé l'étendue blanche et immobile qui s'étalait sur près de deux kilomètres. C'était Ben, le grand frère de Mike, qui avait trouvé le défi cette année-là. Tous les ans, la bande se lançait le traditionnel défi d'avant Noël. Il y avait eu l'année où ils avaient dessiné chacun un personnage des Simpson sur le pick-up du père Lahauwney (les fesses de Mike s'en souvenaient encore !), une autre fois où ils avaient peint en rose la queue du pauvre chat de madame Kuhn, leur prof de maths (Mike avait éprouvé un peu de peine pour le bon gros matou), une autre fois où ils avaient organisé un énorme concours d'explosion de boîtes aux lettres à coups de M80... Et tous ces tours pendables se terminaient par le Hicks, là où les victimes de leurs jeux ne viendraient pas les trouver et où ils pouvaient s'amuser encore un peu avant de rentrer à la maison et d'aller au-devant des ennuis. Mais cette fois, promis, ils n'allaient pas avoir d'ennuis. C'est Ben qui l'affirmait.

Le défi consistait à traverser l'étendue d'eau gelée, dans sa largeur. L'entreprise ne semblait pas si risquée car lorsque l'on atteignait le milieu de l'étang, en suivant la route menant à Greenwood, on pouvait s'apercevoir qu'il se rétrécissait très nettement. Quarante mètres à peine, peut-être moins, mais pour Mike et ses douze ans, la distance avait l'air d'un long marathon blanc. Ben s'était élancé en premier, glissant avec une aisance propre aux grands frères intrépides. Owen y était allé, puis Cole, et enfin ce fut au tour de Mike. Il n'avait pas encore de pouvoirs à l'époque, mais était déjà bien grand pour son âge et, surtout, bien charpenté, comme disait son père. De larges épaules, des os épais, des muscles qui, déjà, donnaient du relief à sa silhouette d'enfant, autant d'atouts qui lui valaient de ne pas être embêté à l'école mais qui se révélaient être plutôt des handicaps lorsqu'il s'agissait de marcher sur une mince pellicule de glace. Toutefois, tout le monde y était arrivé, il n'y avait donc pas lieu d'en faire un drame, et surtout, dans le monde de Mike et de tous les gamins du monde, il était impossible de perdre la face de cette manière, et même un plongeon dans l'eau glacée du Hicks paraissait plus agréable à envisager que de subir des quolibets pendant des mois. Mike s'avança lentement. Au bord de la rive, la glace semblait solide et épaisse, ce qui eut pour effet de calmer un peu son appréhension. Son frère avait pris de l'élan et avait presque couru sur les premiers mètres, mais Mike préférait avancer prudemment, un pas après l'autre. Le vent lui piquait le visage et rendait le froid presque insupportable, pourtant il sentait une sueur, froide et malsaine, lui chatouiller le dos. Une question fugitive – *peut-on mourir à douze ans ?* – frappa l'orée de sa conscience et il la repoussa instinctivement. Il n'avait pas besoin de ça en plus ! Il était déjà suffisamment difficile de se concentrer sur les pas. Le simple fait de marcher ne lui avait d'ailleurs jamais paru aussi dur. C'est après avoir parcouru presque la moitié de la distance qu'il entendit le premier craquement. Léger. Aérien. Comme une céréale que l'on écraserait sous la dent. Mike s'immobilisa. Il entendit Cole l'encourager, mais le vent et le bonnet qu'il avait descendu sur ses oreilles l'empêchèrent de distinguer le sens de ses paroles. Il continua d'avancer. Pendant deux ou trois pas, il n'y eut plus rien, puis un nouveau craquement se fit entendre et Mike comprit que ce bruit était bien plus grave que le précédent. Il s'agissait d'un son sourd, profond, qui résonnait jusque

dans ses pieds. La peur commença à le gagner et il dut lutter contre l'envie de courir.

Ne cours pas, si tu cours, tu es mort. Parce qu'on peut mourir à douze ans, tu le sais bien.

Il avait maintenant très chaud et avança encore de deux ou trois pas. Il retira son bonnet avec prudence et entendit enfin les cris de son frère et de ses amis.

Ils ne l'encourageaient pas, ils lui hurlaient de reculer.

Maintenant qu'il s'était débarrassé de ce bonnet, ce fichu bonnet à trois dollars, il entendait nettement les craquements, sinistres et gutturaux. Il jeta un regard à ses pieds et vit une toile d'araignée se former autour de lui. La glace se fendillait à une vitesse vertigineuse, dessinant un signe de mort en langage arachnéen. Et tout à coup, il n'y eut plus de raison ni de prudence, mais juste la panique et une horrible bouffée d'adrénaline. Mike se mit à courir. Ou plutôt, il tenta de courir, dérapa, chuta lourdement sur les genoux et provoqua le dernier et le plus sonore des craquements.

C'est le choc thermique qui faillit le tuer. Plongé brutalement dans une eau glacée, Mike eut un hoquet : sa respiration fut coupée et son cœur sembla cesser de battre. Contrairement à ce qu'il avait redouté, il n'avalait pas d'eau. Pendant un bref et épouvantable instant, il se dit qu'il allait mourir ici, dans le bon Dieu de Hicks, loin de sa mère et de son père, sans même avoir pu découvrir quels cadeaux il aurait à Noël. Il ressentit même confusément qu'il risquait de louper plus, beaucoup plus que de simples cadeaux de Noël, comme le fait de ne jamais connaître la sensation sucrée et humide (agréablement humide, celle-là) provoquée par le fait d'embrasser une fille sur la bouche pour la première fois. Il pensa aussi à son hamster, Crocket. Qui allait s'occuper de lui ?

Le stress et le froid firent naître une crampe dans sa jambe droite, une douleur fulgurante le fit grimacer et Mike tenta de hurler. La situation empira alors. Jusqu'ici, il avait été presque anesthésié par le brusque changement de température, mais en avalant l'eau glacée du Hicks, c'est la panique qui l'envahit, lui faisant reléguer la crampe de sa cuisse au rang d'incident secondaire. Les poumons de Mike réclamaient leur rasade d'air frais et le garçon dut lutter pour réprimer le réflexe qui le poussait à inspirer. Combien de temps cela dura ? c'eût été difficile à dire. Mike aurait estimé que le Hicks avait tenté de l'avaloir pendant au moins cinq minutes – les pires cinq minutes de sa vie –, mais selon les dires de Ben (confirmés par Cole et Owen), il s'était écoulé peut-être sept ou huit secondes entre le moment où Mike avait disparu sous les eaux et celui où il avait refait surface, toussant, crachotant et hurlant à la fois. Il avait agrippé l'un des bords de glace, friable, qui s'était cassé, puis en avait agrippé un autre, puis un autre, jusqu'à ce que ce fichu bord tienne. Enfin, en état de choc, il avait senti des mains le saisir par les cheveux. Il avait eu mal, mais c'était une douleur agréable et il avait alors pensé : « Dieu merci, ce n'est pas Ben qui s'occupera de Crocket ! »

— Mike, tu as déjà testé les limites de tes pouvoirs ?

Mike fut tiré du Hicks (encore une fois) et de ses pensées par Terry.

— Pas vraiment, je sais que je peux cogner dans un mur sans me faire mal.

— C'est tout ? fit Terry, étonné. Tu n'as rien tenté d'autre ?

— J'ai soulevé des haltères, répondit Mike. À la salle de sport.

— Tu as soulevé combien ?

— Je me suis arrêté à trois cents kilos.

— C'est déjà pas mal.

— En réalité, il n'y avait plus de place sur la barre pour rajouter des poids. Je pense que je peux soulever plus.

Ce fut au tour de Terry de parler de son pouvoir. Il utilisait la télékinésie depuis près de cinq ans maintenant et la maîtrisait plutôt bien. Il pouvait agir sur les objets jusqu'à une vingtaine de mètres et parvenait sans problème à soulever par la pensée une personne de poids moyen.

— Tu peux ranger ta chambre sans bouger de ton lit ! fit Mike. C'est cool, ça.

— Oui, enfin... ce n'est pas vraiment le premier truc qui m'est venu à l'esprit quand j'ai su que j'avais un don de télékinésie.

La conversation s'arrêta lorsque le bus s'immobilisa.

Ils étaient maintenant arrivés à destination et une sourde angoisse étreignait le cœur de Mike. La main invisible qui l'enserrait n'était pas aussi froide que celle du Hicks – Mike pensait que rien, jamais, ne pourrait être aussi froid que le Hicks cette année-là –, mais elle ne l'en inquiéta pas moins.

Les nouveaux venus se tenaient dans la cour intérieure de Powertown, regroupés en quatre rangées imparfaitement alignées. En tout, Mike estima qu'ils étaient une quarantaine, dont seulement sept ou huit filles. Il remarqua une brune plutôt jolie et il se demanda, avec une pointe d'amertume, si elle avait un petit ami. Il savait bien que ce genre de filles n'était pas pour lui. Il avait beau avoir un physique impressionnant, ce qui était un avantage, il était également lourdaut et plutôt mal à l'aise en présence d'une personne du sexe opposé. Mike quitta la jeune fille des yeux, résigné, et remarqua un officier qui se dirigeait vers eux. L'homme avait une démarche raide et le visage parsemé de tics nerveux. Le sergent qui avait fait l'appel quelques minutes plus tôt et les avait pris en charge jusqu'ici leur hurla un *gard' vous !* qui claqua comme un coup de fouet.

— Repos ! hurla l'officier. Ou plutôt, non, garde à vous ! Bon. Je suis le lieutenant Moore. Votre chef.

Mike eut l'impression que le « chef » était un poil trop appuyé, mais il n'y accorda pas plus d'importance que ça.

— À partir de maintenant, poursuivit le chef, oubliez tout ce que vous avez connu jusqu'ici. Vous n'êtes plus des civils, vous êtes dans l'armée des États-Unis ! Et, à partir de maintenant, je suis votre mère, votre boss ou je ne sais quel connard chez qui vous alliez pleurnicher et chercher des conseils auparavant. Sauf que moi, je vais vous éviter le sang et les larmes, parce que si vous m'écoutez, vous ne connaîtrez plus la souffrance. Jamais. Ni la peur. Jamais. Je sais ce qui est bon pour vous, parce que ce nouvel univers dans lequel vous pénétrez aujourd'hui, je le connais mieux que vous. C'est un univers dangereux, où vous pouvez vous perdre, mais pour ceux qui auront la foi, qui feront de mes paroles une bible, alors cet univers sera leur paradis !

Mike remarqua que le sergent qui se tenait à côté de Moore semblait gêné, puis il reporta toute son attention sur les propos de l'officier.

— Je vais vous faire le plus précieux des dons. Je vais faire de vous des héros. Des vrais, pas des connards de comics, des mecs – et même des filles, nom de Dieu ! – avec une grosse, une immense, une putain de fantastique paire de couilles !

Mike grimaça. Il n'aimait pas trop le ton de cet étrange discours de bienvenue.

— Ce que vous avez connu jusqu'ici, c'est de la merde ! Si je vous dis que le nord est au sud et que le bleu devient rouge, alors, c'est vrai, et j'attends de vous que vous soyez prêts à tuer pour défendre ma conception du nord magnétique et du putain de spectre des couleurs à la con !

Moore hurlait maintenant, son visage avait pris une teinte cramoisie, ses yeux brillaient d'un éclat hypnotique. Mike remarqua que Terry était quelque peu crispé.

— Vos pouvoirs, ce n'est rien. Plus vite vous le comprendrez, plus vite vous arrêterez de vous en prendre plein la gueule ! Tout ce qui importe ici, c'est ma volonté. Oubliez l'imagerie de ces tafioles d'Hollywood ou de New York. Oubliez Superman et les comics. Oubliez même Sweetlord. Je ferai de vous des guerriers, huilés comme le mécanisme d'un fusil d'assaut. Un canon, une culasse, un percuteur ou une cartouche ne sont rien, seuls. Parmi vous, il y a des percuteurs, des culasses, des canons et bien d'autres pièces du mécanisme que je contrôle. Une fois assemblées, ces pièces donneront naissance à une arme, une arme extraordinaire. Mais pour l'instant, vous êtes aussi utiles qu'un balai à chiottes au milieu du désert ! Alors ne chiez pas dans le slip et tout se passera bien. Je laisse au sergent le soin de régler les détails logistiques. Pour aujourd'hui, vous dormez tous dans le réservoir. À même le sol. Considérez ce sol comme un don de Dieu et un cadeau que je vous fais. Si demain il y en a un qui se plaint ou qui vient au rassemblement avec l'air de tirer la tronche ou de traîner la patte, je m'en occuperai. Personnellement. Compris, les gonzesses ?

Quelques « oui » hésitants se firent entendre.

— On dit « oui, mon lieutenant », et je veux vous entendre, bordel !

Cette fois, le groupe hurla d'une même voix.

Tout s'était déroulé très vite. Un discours de bienvenue assez musclé, une visite médicale sommaire, et les recrues avaient reçu leur équipement : treillis, rangers, sac à dos, sac de couchage, rien que du très prévisible. Le reste de l'après-midi avait été consacré à de la paperasse et à divers tests de QI et de culture générale que Kiera pensait avoir réussis haut la main. Elle n'avait jamais brillé lors de son parcours scolaire, mais les tests de l'armée étaient largement de son niveau. Elle soupçonnait d'ailleurs qu'ils étaient plus ou moins du niveau de n'importe qui, à condition de ne pas être totalement demeuré. Leur sergent – qui avait pour nom Bargley si Kiera se souvenait bien – leur avait fait un topo sur certains aspects pratiques, comme l'heure des repas ou la tenue correcte pour s'y présenter, et ensuite, ils avaient eu quartier libre pour s'acclimater aux lieux et faire connaissance.

Kiera trouva le sergent plutôt mignon, bien qu'un peu vieux pour elle, et son sixième sens lui souffla qu'il avait bon fond, ce que son regard, ferme, mais bienveillant et sans malice, semblait confirmer. Elle avait ensuite traîné avec Amber dans la cour de Powertown, chaque mini-groupe du bus semblant se reformer entre les hauts murs de la base.

— Les hyènes, murmura Amber. Même eux semblent impressionnés.

— Les hyènes ? questionna Kiera.

Amber sourit.

— Les abrutis, tu sais, toujours en train de hurler et de faire les caïds en bande, je les appelle comme ça.

Kiera se dit que ce nom-là en valait bien un autre. Elle comprenait tout à fait de quel genre de mecs parlait Amber. Elle avait déjà eu affaire à eux. Et elle les repérait bien : ils dégageaient une odeur musquée, faite de peur et d'excitation. Elle ne les trouvait pas dangereux (n'importe quelle fille un peu futée et pas trop moche pouvait les mener par le bout du nez, ou plutôt, en définitive, par le bout de la braguette), mais elle n'avait encore jamais connu de version supra de l'espèce.

— Tu as vu ce mec, au milieu ? demanda Amber.

Kiera se mit à observer les hyènes le plus discrètement possible. C'était le groupe le plus important dans la cour – elle compta sept types – ce qui n'avait rien de bien rassurant quant au système éducatif américain si l'on considérait que la définition d'Amber était juste. Elle repéra sans difficultés le type au centre du groupe. Il était mince, brun, plutôt mignon d'après les critères de Kiera, même si son visage semblait fermé et dur, et il dégageait une sorte d'aura apaisante.

— Il me fait flipper, dit Amber, mais... je ne sais pas... il a une sorte de... magnétisme.

Kiera aurait plutôt parlé de charisme si on lui avait demandé, mais elle se fit la réflexion que magnétisme était plus exact. Plus animal. Elle ressentit une pointe d'excitation, mais aussi un léger frisson qu'elle ne put ignorer. La dernière fois qu'elle s'était efforcée de mettre ce frisson de côté, un homme était mort. Il n'était pas question de revivre les événements de Mont-gomery, pourtant le jeune homme l'attirait, c'était indéniable.

— C'est plutôt mon genre, dit Kiera.

— T'es sérieuse ? demanda Amber.

Kiera aurait été bien en peine de répondre. Elle n'avait pas envie d'être seule, ni de se sentir vulnérable, et, même si entamer une relation ici, dans ce nouvel et peu romantique environnement, semblait ne pas être l'idée du siècle, l'éventualité d'avoir un mec avait un côté rassurant. Surtout s'il était le leader d'un groupe de hyènes.

Kiera lança de nouveau un regard aussi furtif que possible vers les hyènes et leur supposé chef, et elle ressentit cette fois une impression de danger, bien plus nette que précédemment. Elle se fit la réflexion que son sixième sens ne l'avait jamais trompée jusqu'à présent, ce qui éveilla en elle de bien mauvais souvenirs...

Kiera venait à peine d'avoir seize ans, ce qu'elle avait fêté en se prenant une cuite mémorable (elle s'était promis de ne plus jamais boire de tequila, du moins, de ne pas en boire lorsqu'elle avait déjà attaqué la soirée à la vodka). Cette biture lui avait valu une migraine terrible et une engueulade de niveau dix sur son échelle personnelle des discours moralisants foireux. Il faut dire qu'en rentrant, elle avait vomi dans la cuisine, puis s'était trompée de chambre et s'était écroulée sur le lit de ses parents... Question dignité et discrétion, elle avait connu des retours de soirée bien meilleurs. Depuis son anniversaire, ses parents avaient diminué sa liberté de mouvement, surtout le soir et les week-ends, aussi, toute évasion était la bienvenue. Le jour où elle commença à s'interroger sur les étranges sensations qu'elle ressentait parfois, elle participait à une sortie scolaire, sa classe allant visiter la première Maison Blanche confédérée. Originaires de Montgomery, Kiera avait déjà eu l'occasion de la voir. Située sur Washington avenue, la maison aux volets verts avait une allure plutôt modeste, un sentiment encore renforcé par la présence juste en face de l'imposant capitole, au style néogrec, de l'état d'Alabama. Un petit parc peuplé d'arbres touffus contribuait à la discrétion de la demeure où avaient vécu Jefferson Davis et sa famille avant de partir pour la Virginie. L'intérieur était constitué de mobilier d'époque et de divers objets ayant appartenu au président confédéré, dont un dictionnaire aux pages jaunies et craquelées. Kiera se souvenait qu'elle s'était demandé ce que Davis avait pu y rechercher... Se souciait-on de l'orthographe lorsque l'on menait une guerre dont dépendait la survie d'une nation ? L'ouvrage contenait-il des mots à la force suffisante pour décrire ce que l'homme avait ressenti lorsqu'il avait compris que le Sud allait tomber ? Kiera aimait l'Histoire et ses drames passés qui, avec le temps, perdaient en douleur ce qu'ils gagnaient en mystère. Pénétrer en ce lieu, c'était un peu remonter le temps sans pour autant accéder à la vérité ultime, à l'intimité profonde de ceux qui avaient vécu les événements qu'elle étudiait dans les livres.

Kiera avait profité de la visite tout en flirtant un peu avec Barry, un solide gaillard au regard bleu acier qui ne la laissait pas indifférente et qu'elle n'avait pu draguer à sa soirée d'anniversaire étant donné son état. Elle ne manquait d'ailleurs jamais de s'asseoir non loin de lui en cours. Ils chahutaient un peu sur le trottoir, en attendant de monter dans le bus qui allait les ramener vers l'école, lorsque Kiera remarqua un homme bedonnant qui sortait d'une vieille Ford brune. Elle ressentit une violente prémonition qui la troubla. Quelque chose clochait chez ce type. Alors qu'il était à une bonne dizaine de mètres, elle put sentir son odeur, mélange de déodorant bon marché, de sueur et... de peur ? Kiera toussa, écoeurée par l'effluve. L'homme à la calvitie naissante se dirigea vers la maison que le groupe d'élèves venait de quitter. Il portait un costume gris écriqué et une cravate Mickey Mouse qui ne collait pas du tout avec son apparence. Probablement un cadeau de fête des pères ou la brillante idée de sa belle-mère pour Noël. Alors qu'il s'éloignait en respirant bruyamment, Kiera crut discerner une autre odeur, quelque chose d'âcre qu'elle ne put identifier. La jeune fille allait enfin monter dans le bus, lorsqu'elle entendit deux violentes détonations. L'odeur âcre, bien plus forte maintenant, emplissait de nouveau ses narines. Elle n'eut cette fois plus aucun mal à la reconnaître : c'était l'odeur de poudre dégagée par une arme à feu. Kiera en était certaine, un drame venait d'avoir lieu, pourtant personne ne semblait réagir parmi ses camarades. Même madame Marrinan, le professeur d'Histoire, ne bronchait pas et s'adressait avec calme à deux retardataires. En fait, à part cette conscience aiguë de son environnement, et même des sons et des odeurs qui *a priori* auraient dû être hors de sa portée, ou en tout cas bien moins nets, tout était normal.

Quelque temps après cette visite, Kiera apprit deux nouvelles. L'une par la télévision, l'autre par la poste. La première concernait l'homme à la cravate Mickey, qui s'était révélé être un mari jaloux qui avait tiré à deux reprises sur l'un des membres du personnel de la Maison Blanche confédérée. Une balle dans le ventre, une dans la tête ; affaire réglée. La seconde nouvelle, plus personnelle, était une réponse positive au test Liebher-Datko. Kiera était une supra. Une supra, pensa-t-elle, avec un pouvoir bien pourri, mais une supra quand même.

Timothy Millart avait senti une baisse anormale de ses capacités dès l'arrivée au camp, comme si Powertown l'avait fait entrer dans une zone d'ombre. Cependant, cela n'influa pas sur la légère pression qu'il exerçait sur les abrutis dont il s'était entouré. Il n'avait d'ailleurs pas réellement pénétré et manipulé leurs esprits, il s'était contenté de pousser un peu les choses dans le bon sens. Modifiant subtilement le parfum des événements. Titillant les volontés plus qu'il ne les pliait. Depuis deux ans maintenant, il poussait souvent les choses dans le « bon sens » grâce à son don. La première fois que celui-ci s'était manifesté – une première fois bien trop violente à son goût – c'était lors d'une dispute (une de plus !) avec sa mère. Elle voulait l'interroger sur une saloperie de cours d'Histoire qu'il était censé apprendre. Comme si les vieilleries étaient plus importantes que les sorties entre potes ! Évidemment, les vieux ne comprenaient pas ça, ou faisaient semblant de ne pas comprendre, car Tim était persuadé que de leur temps, les choses ne devaient pas être si différentes. Il fallait s'imposer, plaire, compter au sein d'un groupe. Ou être condamné à être seul. Et faible. Dans ce cadre particulier, il valait mieux assurer une sortie le samedi soir qu'un contrôle d'Histoire.

— Timothy Dwight Millart, tu n'iras nulle part avant que je sois certaine que tu aies bien appris cette leçon !

— Mais putain ! Maman, j'ai pas cinq ans, fiche-moi la paix !

— Et ne me parle pas sur ce ton ! hurla Mary Millart, cadre appréciée et efficace dans une compagnie d'assurances, habituée à avoir le dernier mot avec presque tout le monde sauf son propre fils.

C'était cette querelle pourtant anodine qui avait tout déclenché. Tim était « monté dans les tours », ce qui lui arrivait souvent. Il s'était fracturé plusieurs phalanges en tapant dans une armoire alors qu'il n'avait que dix ans. Il avait pleuré mais pas à cause de la douleur. Il avait pleuré de rage et d'impuissance. Parce qu'il n'avait pas été « gentil » et que ses parents lui avaient, en guise de représailles, confisqué sa console de jeux. Pourtant, pour lui à l'époque, c'était leur horrible voisin qui aurait dû être puni. Celui qui balançait régulièrement des cailloux sur le Colonel, sous prétexte qu'il venait fureter parfois dans sa cour. Le Colonel était un bon gros matou placide et amical, mais surtout, c'était le compagnon idéal pour un gamin de l'âge de Tim. Aussi doux qu'une peluche, aussi discret que le plus fidèle des confidents, et parfois aussi maladroit que lui. Alors, quand il avait vu ce vieux schnock de Peterson balancer une caillasse en direction du Colonel, il avait vu rouge. Et l'avait traité de « putain d'enculé ». Dans le monde des adultes, peu importe si la cause est bonne, il y a des lignes à ne pas franchir. Comme traiter un voisin de soixante-quinze ans (même con comme un balai) de « putain

d'enculé ». C'est cette injustice qui avait eu raison ce jour-là de la porte droite de l'armoire de Tim. C'est elle qui avait causé les larmes également, mais ses parents n'avaient pas compris. Parce que les enfants sont aussi éloignés des adultes que la Terre l'est de Mars.

Ce soir-là, alors que Tim devait rejoindre sa bande de potes pour aller voir un navet de plus et tenter de peloter Tricy Laning, c'est avec la même colère qu'il avait frappé. Pas physiquement ; il n'aurait jamais levé la main sur sa mère, mais mentalement. Ce fut pourtant pire. Bien pire. Tim s'était senti oppressé, trahi par cette femme qui, sous prétexte d'être sa génitrice, s'ingéniait à lui pourrir la vie et à l'obliger à aller s'excuser chez les tortionnaires de chats ! La sensation était partie du ventre. Une crampe, amère et violente, lui avait tordu l'estomac. Un frisson avait parcouru son dos et, remontant vers sa nuque, avait déclenché quelque chose dans son cerveau. Tim se souvenait surtout du bruit. Un bruit de batte de baseball tapant dur contre une balle trop molle. Un *plock* sinistre qui correspondait à l'éclatement des faibles résistances de l'esprit de sa mère lorsque sa batte mentale l'avait frappé. Elle était tombée à genoux, les yeux exorbités. Tim était resté quelques secondes pétrifié, glacé par les bribes de souvenirs et de sentiments qu'il avait perçues et qui pourtant ne lui appartenaient pas, puis il s'était précipité vers sa mère, affolé.

— Maman, maman, tu vas bien ? Qu'est... qu'est-ce que tu as ? M'man ?

La voix de Tim était chevrotante, mais il pensait encore que tout allait s'arranger, que l'on ne pouvait pas vraiment faire de mal par la pensée, surtout pas à ceux que l'on aime. Sa mère, avant de s'évanouir, avait eu alors une phrase étrange, prononcée toujours les yeux écarquillés, regardant l'un des murs du salon comme s'il était l'incarnation de Dieu en personne.

— Il n'y a plus de mousse au chocolat, les enfants... ce temps-là est... fini, balbutia-t-elle.

Et Tim se mit à sangloter comme un gamin qu'il était encore. Car il avait compris qu'effectivement, le Temps de la Mousse au Chocolat ne reviendrait plus.

Madame Millart avait survécu à la crise de colère de son fils. Elle avait passé trois mois dans le coma, six mois en reconstruction intensive entre les mains des meilleurs médecins psioniques du pays, et, environ un an après l'incident, elle arriva de nouveau à aller aux toilettes seule et même à manger un peu sans aide et sans tout renverser sur elle. Elle avait dit plusieurs fois à Tim que ce n'était pas sa faute, qu'il ne pouvait pas savoir, qu'il n'était pas responsable de l'horrible pouvoir qu'il avait en lui, et Tim avait fait semblant de la croire. Son père lui avait dit que tout irait bien, qu'il ne lui en voulait pas, et Tim avait fait semblant de le croire également. Mais même en s'efforçant de ne rien lire en eux, il parvenait à reconnaître un mensonge. Non seulement parce que, pour un télépathe, un mensonge avait une couleur particulière, mais aussi parce qu'un fils sent lorsque ses parents en viennent à éprouver de la peur en sa présence.

C'est à cette période difficile et à quelques souvenirs plus agréables – le saint et précieux Temps de la Mousse au Chocolat – que Tim songeait, lorsqu'il entra dans Powertown et constata la baisse de puissance dont il était atteint, un peu comme lorsque

la lumière artificielle des ampoules électriques vacille au gré des variations de tension du réseau. Cela n'était pas bien grave, il avait eu le temps de diffuser des ondes de sympathie dans les cervelles atrophiées des crétins surexcités qui l'entouraient, et ils ne se mettraient pas, tout à coup, à lui chercher des noises. Il leur avait appris à aimer son parfum, ses gestes, son aura. Pas suffisamment pour qu'ils en viennent à lui obéir aveuglément, mais sans doute assez pour que l'un ou l'autre lui cède sa part de dessert à la cantine sans qu'il ait besoin de demander deux fois. Et puis il y avait ce brave Ronald. Ronald Kirtman était un supra qui venait de l'Arkansas et chez qui Tim avait décelé de délicieux secrets. Et Tim, même à dix-neuf ans, savait déjà que les secrets permettaient parfois d'influer bien plus sur les esprits que la simple télépathie.

Il ne s'inquiéta donc pas outre mesure, rassuré par sa position dominante, jusqu'à ce qu'il découvre ce qui causait cette étrange diminution de sa force mentale.

— Houhouuuu !

Blitz avait parlé un peu fort, sans pour autant hurler, et avait accompagné sa maigre tirade d'une grimace qui tentait de reproduire le sourire qu'il voyait à l'écran. Leonardo DiCaprio, à bord d'un *Titanic* en route vers sa destruction, s'émerveillait en désignant du doigt les dauphins qui faisaient des bonds devant le navire.

— Je suis le roi du monde !

Blitz avait cette fois crié, accompagnant les mots de Leonardo en levant un poing victorieux vers le ciel. Ou plutôt, en ce qui le concernait, vers le toit de sa chambre. Blitz n'aimait pas tous les films qu'il regardait – il en possédait des centaines ! –, mais certains, comme *Titanic*, présentaient des éléments qu'il comprenait et trouvait logiques, comme les proportions du navire. Pourtant, il n'allait pas chercher de la logique dans les films. Cela, il en avait à revendre. Non, ce qu'il cherchait dans les films, c'était la réponse à l'éternelle question : *qu'est-ce qu'ils ressentent tous ?* Que ressentent-ils quand ils voient des dauphins, quand ils caressent les seins d'une fille, quand ils admirent un coucher de soleil ou comptent les étoiles à la nuit tombée ? Qu'est-ce qu'ils ressentent quand ils dégainent pour tuer ou quand ils manient le bistouri pour sauver un enfant ? Que ressentent-ils quand leurs mains se touchent ? Quand ils rougissent ou hurlent de rire ? Autant de domaines qui échappaient à Blitz. Le jeune homme n'était ni stupide ni arriéré, seulement différent. Le fait d'être télépathe aurait déjà suffi à le rendre différent à bien des égards, mais c'est surtout son autisme qui le coupait du monde. Blitz avait appris très jeune qu'il était atteint du syndrome d'Asperger. Il avait encaissé la nouvelle (une simple donnée pour lui) sans sourciller et avait observé ses parents pleurer sans comprendre leur effroi. Lorsqu'il les avait quittés cinq ans auparavant pour rejoindre Powertown, Blitz avait pensé que c'était là une bonne chose. Qu'il n'aurait plus à tenter, souvent en vain, de comprendre leurs réactions et d'éviter de les terrifier ou de les attrister. Il ne voulait pas les attrister. Non parce qu'il les aimait (quoiqu'en réalité il éprouvât bien une forme d'amour) mais parce qu'il avait une haute conscience de la justice, et que martyriser ces gens qui avaient pris soin de lui si longtemps était illogique et injuste.

Blitz s'était tout de suite plu à Powertown. On ne lui demandait pas grand-chose, si ce n'était de surveiller les jeunes télépathes qui transitaient ici en veillant à ce qu'ils n'aillent pas fouiner là où n'était pas leur place, c'est-à-dire dans l'esprit de leurs camarades. En dehors des exercices, parfaitement encadrés, personne n'avait le droit de fureter dans le mental d'autrui. Et encore moins, bien sûr, dans l'esprit des officiers de la base. Pour prévenir tout problème, Blitz veillait donc sur les activités psioniques de

Powertown. Cela n'était pas très compliqué pour lui. D'une part, il n'y avait jamais plus de sept ou huit télépathes présents simultanément, et certains n'étaient dotés que de capacités mineures qu'ils ne maîtrisaient pas totalement. D'autre part, le contrôle, c'était son truc. La répétition de tâches complexes était l'une des caractéristiques des Asperger. Certains résolvaient des équations du matin au soir, d'autres assemblaient sans cesse les pièces des puzzles les plus difficiles, mais l'activité de Blitz, celle qui le calmait et l'emplissait d'une forme de bien-être, était liée à son pouvoir. Il servait de *firewall* et il était un bon *firewall* parce qu'il aimait scruter l'orée des consciences et vérifier que chaque esprit était au bon endroit. Il se fichait des pensées qu'il percevait – elles n'avaient pas beaucoup de sens pour lui, d'ailleurs – et il se contentait de vérifier qu'un télépathe x ou y ne se retrouvait pas en train d'explorer les souvenirs d'enfance d'une secrétaire A ou d'insuffler un fantasme inventif et vengeur dans la tête d'un sous-officier B. Lorsqu'il prenait un supra sur le fait, il le déroutait un peu, afin de lui rendre la tâche plus difficile, ce qui était en général suffisant pour le dissuader de s'offrir des escapades mentales trop poussées. Lorsqu'il tombait sur un psi un peu doué, il lui faisait une clé de bras mentale, une « clé d'esprit » en quelque sorte, et il le raccompagnait fermement « à la maison ». Il n'avait jamais rencontré quelqu'un capable de lui résister et, même s'il ne s'en souciait pas, il pensait que cela n'arriverait jamais. Contrairement à la plupart des supras dont les pouvoirs se manifestaient à l'adolescence, Blitz arpentait l'astral depuis l'âge de quatre ans. Il en connaissait le fonctionnement, les astuces et les pièges. Autant dire que comparé à un télépathe lambda, il était un peu comme un champion d'alpinisme face à un obèse boiteux. Là où Blitz se déplaçait à la vitesse de la pensée, les autres se traînaient comme des bêtes malades et maladroites. Dans l'astral, il était un félin, souple et habile, et se glissait au milieu des autres, lents et gauches. Bien sûr, il y avait autre chose dans l'astral. Des choses auxquelles il valait mieux ne pas se frotter, mais ça aussi, Blitz avait appris à le découvrir et à ne pas s'approcher de ce qui n'était pas humain.

Alors que Leonardo mijotait dans un bain glacé et n'allait pas tarder à couler dans les profondeurs de l'Atlantique, Blitz effectuait sa ronde mentale routinière. Il se concentra particulièrement sur les cinq télépathes qui faisaient partie du groupe des nouveaux arrivants. Deux étaient trop terrorisés par leur nouvel environnement pour tenter quoi que ce soit et se contentaient de ranger leurs affaires, un autre échangeait quelques banalités avec l'une des recrues, le quatrième s'était aventuré vers l'esprit du sergent Bargley, sans doute pas muni de mauvaises intentions, mais Blitz s'était tout de même assuré de décourager le visiteur imprudent en le repoussant dans les limites de son propre espace mental. Blitz fut surtout surpris de constater que le cinquième télépathe, un jeune homme qui s'appelait Timothy Millart, avait lancé vingt-sept investigations mineures simultanées. En langage clair, il n'avait pas pénétré un esprit en particulier, mais il en « léchait » plusieurs en même temps, arrachant sans doute des bribes d'informations et de sensations. Dans le jargon des télépathes, on appelait cela « amasser ». Et à part lui-même, Blitz n'avait encore jamais rencontré un psi capable d'amasser autant et aussi aisément. D'autres auraient pu en éprouver de la crainte ou de l'empathie, mais Blitz, protégé par son incompréhension des émotions courantes, n'y vit qu'un défi de plus. La clé de bras s'imposait.

Blitz pénètre dans le secteur appelé la Porte. Il est dans l'esprit de Millart. Très vite, il se dirige vers la Source. L'endroit rayonne d'une lumière dorée apaisante. De subtils rouages translucides s'emboîtent les uns dans les autres et tournent lentement, régulant les rivières de sang, appelant l'air dans les poumons et décryptant les informations en provenance des innombrables autoroutes et petits chemins de nerfs. Blitz repère la machinerie voulue, un modeste monticule d'où s'écoulent, à intervalles réguliers, des volutes de fumée dorée. Il bloque le mécanisme aussi aisément qu'il écraserait un insecte et attend. Une demi-seconde plus tard (une éternité pour Blitz dans l'astral), Millart quitte les territoires interdits qu'il était en train d'arpenter pour se recroqueviller en lui-même. L'esprit est ainsi fait qu'il en vient à abandonner toutes les tâches secondaires (espionner ses voisins par exemple) lorsqu'une fonction vitale semble avoir un problème. C'est un mouvement incontrôlé, un simple réflexe terriblement efficace si l'on presse au bon endroit. Blitz relâche la pression. Il n'a rien bloqué d'essentiel de toute façon. Toutefois, il ne sort pas encore de l'esprit de Millart, il reste au niveau de la Porte et fait en sorte qu'il sache qu'il est là. C'est souvent plus facile ainsi, lorsqu'ils savent qu'ils sont surveillés de près.

Le premier coup ne surprend pas Blitz. Aussi facilement qu'un maître en arts martiaux stopperait l'atemi maladroit d'un novice, il bloque le crochet mental de Millart. Un deuxième coup arrive aussitôt avec une force étonnante pour un télépathe si jeune. Blitz parvient de nouveau à parer et passe à l'offensive. Il investit l'esprit de son adversaire, retourne à la Source, atteint le Cœur, sonde le Bureau, glisse dans la Matrice et démontre l'étendue de sa puissance. La colère de Millart noie tout d'une lumière rougeâtre malsaine, englobant les deux hommes qui se font face mentalement. L'un est surexcité, l'autre calme. Le premier demande au deuxième de partir, le second accepte mais lui fait savoir, sans un mot, qu'il doit maintenant rester à sa place, sans cela, il reviendra, il investira son esprit jusque dans ses moindres recoins et le mettra au pas. L'échange se fait en une fraction de seconde, grâce à des formes-pensées. Blitz sent que Millart va tenter de le déloger de force, qu'il va se battre avec la dernière énergie, et il n'aime pas trop l'idée de devoir lui faire mal, mais il s'y prépare. Et alors que la confrontation semble ne pas pouvoir se dénouer de manière agréable, Millart recule. Il ne dit rien, ne s'excuse pas, ne fait pas acte de soumission, loin de là, mais il s'apaise suffisamment pour que Blitz comprenne qu'il a gagné, encore une fois, sans combattre réellement.

Blitz regardait maintenant *Scarface*. Il imita grossièrement Al Pacino.

— Des mains faites pour l'or, et elles sont... dans la merde ?

Blitz ne comprenait pas la dernière partie de la phrase. Cela faisait partie de ces expressions mystérieuses que les « normaux » employaient parfois. Il ne savait jamais comment réagir dans ces cas-là. Les films pouvaient être utiles, mais ils s'avéraient parfois aussi déroutants que la réalité. Un jour, peu après son incorporation, alors que l'un des officiers lui hurlait dessus, il avait répliqué un *est-ce que c'est toi, John Wayne, ou est-ce que c'est moi ?* (emprunté à l'engagé Guignol de *Full Metal Jacket*) qui lui avait valu d'être consigné dans ses quartiers (ce qui ne prêtait pas trop à conséquence, Blitz étant par nature libre de ne pas tenir compte des murs et autres limites habituelles), mais aussi de se voir confisquer ses précieux films pendant deux semaines, ce qui avait été

particulièrement ennuyeux.

— Elles sont dans la merde... répéta Blitz, d'un air intéressé et sceptique, superposant ses mains devant celles que l'acteur agitait sur l'écran.

Les acteurs n'étaient pas toujours d'une grande aide, c'était évident. Pourtant, eux aussi faisaient semblant de ressentir des sentiments. Et Blitz savait bien que là était la cause de ses déboires sociaux. S'il était capable de faire semblant, de sourire ou froncer les sourcils au bon moment, alors tout irait mieux. Il pourrait même revoir ses parents sans leur causer de la peine, en adoptant l'attitude adéquate d'un fils aimant. Et il pourrait comprendre, en prime, pourquoi un dauphin qui fait un saut en pleine mer peut rendre quelqu'un hystérique au point d'en paraître fou de bonheur. Blitz se fit même la réflexion que, sans aller jusqu'à la folie, il aurait aimé connaître un peu de ce bonheur qui secouait le corps des acteurs mais également celui des véritables gens.

Terry et Mike se trouvaient à l'intérieur du réservoir. L'endroit était froid et spacieux, sans lits ni sanitaires. Tout le monde s'agitait et tentait de se préparer pour la nuit. Les recrues déballaient leurs affaires, installaient leurs sacs de couchage et essayaient de se confectionner des oreillers de fortune. Il leur avait été annoncé qu'il n'y aurait pas de dîner le premier soir (une autre idée de Moore), et, pour ceux qui avaient grimacé un sourire pendant leur trajet en bus, ils l'avaient tous perdu.

Bargley, démuné, observait de loin les futurs soldats. À l'heure prévue par Moore, le sergent, à regret, fit signe à ses hommes et ils laissèrent les nouveaux arrivants seuls, enfermés dans le bâtiment originellement prévu pour l'entraînement. Quelques secondes après, toujours sur les ordres d'un Moore très imaginatif, Bargley coupa l'alimentation électrique du réservoir. Quelques exclamations de surprise fusèrent et, au bout de quelques secondes, les premiers cris de panique se firent entendre. Le réservoir ne disposait d'aucune fenêtre et l'obscurité était totale. Les cris étaient amplifiés par l'étrange acoustique du lieu.

Terry se sentit oppressé. Il n'avait pas peur du noir, ni des endroits confinés, mais la tension ambiante était communicative. Il sursauta lorsqu'une main lui saisit l'épaule.

— Ça va aller, dit Mike. Je suis nyctalope.

— Tu es... quoi ? bredouilla Terry.

— Nyctalope. Je vois dans le noir.

— Merde, tu m'as fait flipper, je pensais que tu étais en train de m'avouer une sorte de perversion.

Terry avait tenté de plaisanter mais Mike comprit, au son de sa voix, qu'il n'en menait pas large.

— Tu crois encore que ça va être comme une fac pour surdoués ? reprit Mike.

— Non, je crois bien que non, répondit Terry, penaud. Et je crois que tu ferais bien de garder pour toi ta phobie de l'eau, avec notre chef, c'est plus prudent.

Mike se contenta de hocher la tête, oubliant que dans l'obscurité, son compagnon d'infortune ne pouvait le voir.

— On devrait se trouver un coin pour se poser et essayer de dormir.

— OK, fit Terry, je te laisse passer devant.

Amber et Kiera étaient contre un mur, abasourdiées. Elles entendirent un type hurler

qu'il voulait sortir et un ou deux autres qui lui enjoignirent de la fermer, mais, globalement, le premier mouvement de panique était passé, laissant place à une stupéfaction silencieuse.

— Je n'aime pas ça, fit Amber. Tu vois quelque chose ?

— Que dalle.

Les deux jeunes filles s'accroupirent et tâtonnèrent pour trouver leurs sacs de couchage.

— Oh non, se lamenta Kiera.

— Quoi ?

— J'ai envie de pisser !

— Ça craint. Tu ne peux pas te retenir ?

— Quoi, toute la nuit ? Tu plaisantes, bien sûr que non. Je vais essayer de m'éloigner un peu en longeant le mur... histoire de trouver un coin tranquille.

— Fais gaffe... et magne-toi, d'accord ? fit Amber, nerveuse.

— T'inquiète, je n'ai pas envie de traîner.

Kiera, accolée à la paroi blindée, s'éloigna prudemment. Elle se fit la réflexion que leur période sous les drapeaux s'annonçait plus mouvementée que prévu. Et son sixième sens était resté silencieux concernant le réservoir et ce drôle d'accueil. Kiera regretta, une fois de plus, de ne pas pouvoir contrôler ses pressentiments, puis elle s'efforça de se concentrer sur les sons autour d'elle. Elle eut l'impression que les voix qui lui parvenaient étaient suffisamment lointaines et décida d'abaisser son pantalon et de s'accroupir.

— Tentative de vidange en plein *black-out*. C'est une première...

— Quelle vue charmante ! entendit-elle en guise de réponse.

Kiera sursauta et laissa échapper un cri. La remarque émanait d'une voix masculine, derrière elle. Kiera se retourna en remontant son pantalon et aperçut un fin trait de lumière qui provenait de la silhouette qui l'avait interpellée. Le garçon s'approcha et elle reconnut le « chef » des hyènes.

— Qu'est-ce que tu fous ? Dégage ! dit Kiera d'une voix cassante.

Timothy Millart plaça son stylo, équipé d'une lampe à led au niveau du capuchon, juste en dessous de son menton, de manière à éclairer son visage. La faible lumière bleutée lui donnait un aspect sinistre et creusait ses traits.

— Et si je ne veux pas dégager, ma belle, tu vas faire quoi ?

Tim se félicita. D'une part d'avoir pensé à prendre son *tactical pen* avant de s'embarquer pour Powertown, d'autre part d'avoir trouvé une victime pour passer le temps et se remettre du combat mental qui venait de l'opposer au télépathe chargé de les surveiller. Un psi très puissant dont il allait falloir se méfier.

— Je vais te castrer, voilà ce que je vais faire ! rugit Kiera qui ne trouvait plus du tout Millart attirant.

Kiera tenta de rebrousser chemin et de retourner à l'endroit où elle avait laissé Amber mais Tim s'interposa, souriant.

— Dis donc, pour me castrer, il va falloir que tu me les touches. Tu commences à m'intéresser.

Kiera commençait à croire que la situation pouvait vraiment déraiper. Hors d'elle, elle tenta de placer un bon coup de genou dans les parties de l'importun, sans succès. Elle avait beau vouloir le frapper de toutes ses forces, sa jambe restait immobile. Kiera comprit alors.

— Putain de psi, sors de ma tête ! hurla-t-elle.

Le sourire de Millart s'élargit. Le télépathe était encouragé par l'obscurité qui les entourait et l'apparente impunité qu'elle lui offrait. Il empêchait les mouvements de la jeune fille mais ne souhaitait pas la réduire au silence. Au contraire, les cris de sa proie lui procuraient une certaine excitation.

— Amber ! appela Kiera, affolée.

— Et si on s'offrait un petit moment agréable tous les deux ? susurra Timothy, d'un air malsain.

Kiera cria de nouveau, appelant son amie au secours, alors que le télépathe se rapprochait. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien lorsqu'il éteignit sa lampe.

— Un peu d'intimité, ça te dit ?

Kiera, terrorisée, tentait toujours de faire bouger ses jambes, ou même ses bras, en vain. Elle était paralysée, seule, dans le noir complet et à la merci d'un télépathe aux tendances perverses. Elle allait encore hurler, lorsqu'elle sentit une masse imposante la frôler. Il y eut un bruit sourd et Millart lança un juron. Kiera constata qu'elle était de nouveau libre de ses mouvements. Elle reculait prudemment, lorsque Tim ralluma sa lampe. Il était par terre et un type plutôt costaud se tenait entre elle et lui.

— Toi, tu vas regretter ça, cracha Millart.

Le télépathe allait se relever quand son stylo tactique lui échappa et vola jusqu'à un second garçon, jusqu'ici caché par la montagne de muscles qui avait secouru Kiera. Amber arriva à ce moment et manqua de tomber en trébuchant sur Millart, toujours à terre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? dit-elle.

— Ce taré me reluquait ! répondit Kiera.

— Mais il va être plus courtois maintenant, dit Terry d'un ton calme. Je te rends ta lampe et tu te casses tranquillement, OK ?

Millart se redressa, les poings serrés, un rictus de rage aux lèvres, le visage éclairé par sa propre lampe tenue maintenant par Terry. Ses pouvoirs psioniques semblaient de nouveau faiblir. Encore ce fichu Blitz qui traînait dans le coin. Tim réfléchit rapidement. Il avait en face de lui quatre adversaires, dont un gars particulièrement costaud. Sans contraintes psioniques, il en serait venu à bout, mais dans de telles conditions, il valait mieux éviter la confrontation directe.

— Rends-moi ça, trou du cul, siffla Millart.

— C'est si gentiment demandé...

Terry lâcha le stylo et ce dernier décrivit un arc de cercle dans la pénombre avant de regagner la main de son propriétaire. Mike se prépara à asséner un bon coup au télépathe, qui n'allait certainement pas en rester là, mais Millart se contenta de leur lancer un regard haineux avant de s'enfoncer dans les ténèbres du réservoir et de disparaître. Kiera poussa un soupir de soulagement.

— Wow, quel con celui-là...

— Merci pour le coup de main, dit Amber, cherchant vainement dans l'obscurité à entrevoir le visage de leurs sauveurs.

Mike, désinhibé par son coup d'éclat et l'absence de regards portés sur lui, prit la parole.

— Je m'appelle Mike, je suis avec mon pote, Terry. Je peux voir dans le noir, donc je peux peut-être vous aider.

— C'est ça ton pouvoir ? demanda Kiera, surprise. Tu peux voir dans le noir ?

— Non, j'ai aussi une super-force. Et mon pote est télékinésiste. Et vous ?

— Salut, dit Terry. On ne veut pas vous déranger, si vous préférez, on vous laisse.

Amber, hésitante, ne répondit pas et c'est la voix de Kiera qui se fit entendre.

— Non, on est contentes d'avoir de la compagnie. Surtout après le numéro de l'autre psychopathe. Moi, c'est Kiera. Sens boostés. Ma copine, c'est Amber. Vol.

— Sens boostés ? fit Mike. Ça doit être sympa. Ça fait quelle impression ?

— Eh bien, répondit Kiera, disons que quand quelqu'un vient me parler le matin avant de s'être lavé les dents, j'ai envie de crever.

Kiera se mit à rire, bientôt imitée par le reste du groupe.

Après une nuit sans autre incident, le sergent Bargley arriva pour rassembler la nouvelle section dont il avait la charge et envoyer les recrues prendre un petit-déjeuner avant leur première séance d'entraînement. Il était accompagné par le lieutenant Moore qui, tout content de sa trouvaille, venait admirer les effets d'une nuit dans le réservoir sur ce qu'il appelait les « fortes têtes ». Sitôt la lourde porte déverrouillée et ouverte, une atroce odeur d'urine et d'excrément assaillit les deux hommes.

— Mais... c'est quoi, cette odeur ? demanda Moore en se couvrant le nez de la manche de son uniforme.

— Il n'y a pas de toilettes dans le réservoir, mon lieutenant, répondit Bargley, un demi-sourire aux lèvres. J'ai bien peur que ce ne soit...

— Oui, j'ai compris, l'interrompit Moore. Pas besoin de détails. Bien, pour ce soir, vous les ferez intégrer le bâtiment B. Ce sera... plus pratique. Je vous laisse les réveiller et leur faire découvrir le programme, j'ai... j'ai à faire.

Bargley regarda le lieutenant s'éloigner.

— Ramené à la raison par un peu de pipi...

Le sergent se dit qu'il suffisait parfois d'un rien pour contrer les projets idiots des officiers inexpérimentés. Heureux de s'être débarrassé de Moore, il hurla un joyeux « rassemblement » qui résonna entre les parois du dortoir improvisé.

Le jour se levait sur Powertown alors que les recrues se dirigeaient d'un pas rapide vers le bâtiment abritant la cantine. Terry chercha en vain Amber parmi les rangées de supras affamés. Les filles, bénéficiant de douches à part, avaient été séparées du reste du groupe peu après le réveil, et devaient déjà se trouver sur place. Terry fut un peu déçu de ne pouvoir faire le chemin avec Amber et Kiera.

— Le petit-déjeuner, en principe, ça ne devrait pas être trop dégueulasse, dit Mike.

— Tu as remarqué que très peu d'anciens militaires ouvraient un restaurant après leur reconversion dans le civil ? répliqua Terry. S'ils étaient réputés, même pour leurs petits-déjeuners, ça se saurait.

— J'ai résisté au chili con carne de ma tante, l'armée ne pourra rien me faire de pire.

Les deux garçons continuèrent leur progression sur l'allée, balisée de lignes de différentes couleurs qui indiquaient la direction des lieux importants de la base. Le réservoir, où ils avaient passé leur première nuit, était derrière eux, tout comme les dortoirs. Les bâtiments administratifs et les salles de cours étaient situés sur la droite. De larges bandes de pelouse, bien entretenues, les flanquaient sur toute leur longueur. Un mât, orné du drapeau américain flottant au vent, était planté au milieu de la cour centrale. À côté, deux statues massives en pierre, d'une blancheur éclatante, représentaient un supra (ressemblant à Sweetlord) et un fantassin conventionnel. Le socle portait l'inscription « Supras et Soldats, unis pour la protection des États-Unis d'Amérique ». Derrière les bâtiments administratifs se tenaient un stand de tir et divers gymnases adaptés aux exercices spéciaux que nécessitaient certains pouvoirs.

Mike et Terry pénétrèrent enfin dans le bâtiment qui abritait l'immense réfectoire et les cuisines. De longues tables, dépouillées de tout ornement, mais d'une propreté exemplaire, étaient alignées. Certaines étaient déjà occupées par des groupes d'une douzaine de personnes, qui conversaient ou mangeaient en silence. D'immenses piles de plateaux jaunes étaient disposées dans des racks, contre le mur. En face de Terry se trouvait le comptoir où de jeunes engagés servaient leur repas aux supras. Cela se passait dans la bonne humeur, sans excès de discipline. Certains commençaient à trouver leurs marques et la perspective d'un repas consistant semblait réjouir tout le monde. Terry, bien qu'il sût maintenant que l'impression était trompeuse, eut de nouveau la sensation de se retrouver au lycée.

— Ah, pas de pancakes, fit Mike, déçu, en approchant du comptoir.

Des tranches de pain grillées, trois saucisses et une sorte de bouillie jaunâtre qui ressemblait vaguement à une omelette atterrirent dans les plateaux de chacun. Mike, à la

surprise de Terry, demanda deux saucisses supplémentaires et les obtint. Les garçons cherchèrent ensuite une table libre, leurs plateaux à la main. C'est Mike qui, le premier, entendit Kiera les appeler. La jeune fille faisait des signes, tout au fond de la salle. Mike et Terry s'approchèrent.

— Alors ? Vous avez traîné ! On vous a gardé des places.

Effectivement, toute une moitié de table était libre en face des filles. Terry salua Kiera et Amber.

— Je vous préviens, fit cette dernière, leurs saucisses sont dégueu.

— Je peux prendre les tiennes si tu n'en veux pas ? demanda Mike qui avait repéré l'assiette encore à moitié pleine.

— Si tu veux, oui, répondit Amber en souriant.

— Encore ! s'étonna Terry. Mais tu comptes en manger combien, de ces trucs ?

— J'ai un métabolisme qui exige un maximum d'apport calorique. C'est à cause de ma super-force. Et en plus, je n'ai pas encore terminé ma croissance.

Mike avait parlé sur un ton très sérieux et il n'avait pas fini sa phrase que déjà il avalait une moitié de saucisse, fumante et dégoulinante de graisse. Terry, lui, tenta l'omelette qui se révéla inodore et sans saveur.

— Quel est le programme de la journée ? demanda Amber.

— Je crois que les entraînements personnalisés, suivant les capacités de chacun, ne débiteront pas tout de suite, répondit Terry. On va certainement commencer par les cours et les exercices génériques.

— Je me demande en quoi consiste le programme spécifique des volants, continua Amber.

— Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir voler ! dit Kiera. Avec mes sens boostés, je vais avoir droit à un programme moisi.

— Bah, pour moi, fit Mike en mâchonnant, à part soulever des trucs lourds ou cogner sur des trucs lourds, je pense que ça ne sera pas passionnant non plus.

— J'espère au moins que l'on n'aura pas à bosser avec l'autre obsédé de psi, ajouta Kiera.

Terry, insouciant, haussa les épaules.

— Il est calmé maintenant, dit-il.

— J'espère que tu as raison mais...

Amber laissa sa phrase en suspens.

— Mais ? interrogea Terry.

— Il me fait une sale impression.

— C'est normal, tempéra Terry, on était tous stressés dans leur foutu réservoir. Dans le noir en plus.

— Non, même avant, dans le bus, je l'avais remarqué. Je le trouve... effrayant.

— Ici il ne pourra pas faire n'importe quoi. Il y a les officiers, d'autres psi. Et puis, nous sommes là, nous ! Je peux lui piquer de nouveau sa lampe, Mike l'attaquera avec une saucisse...

Amber et Kiera rirent à la plaisanterie alors que Mike terminait son assiette.

— Mince, j'ai encore faim, annonça-t-il. Vous croyez qu'ils me fileront du rab si je vais demander ?

— Probablement.

Mike regarda Kiera, en face de lui.

— Kiera, tu ne veux pas venir avec moi ?

— Pour quoi faire ?

— Tu pourrais en demander aussi. Comme ça, j'aurai double ration.

Kiera accepta avec bonne humeur.

— Je te dois bien ça pour être venu à mon secours la nuit dernière.

Amber et Terry se retrouvèrent seuls.

— Je m'étonne qu'il ne nous ait pas demandé à tous de l'accompagner, dit Terry.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un dévorer autant, fit Amber, amusée.

— Imagine ce que ça serait si c'était bon...

Amber sentit son appréhension s'évanouir au contact de Terry. Le garçon était sympathique, charmant même. Et Powertown, si l'on exceptait la qualité des repas, allait peut-être se révéler un endroit, sinon agréable, du moins tout à fait supportable. Terry avait raison ; ils étaient encadrés et rien de bien sérieux ne pouvait arriver.

Amber vola jusqu'au drapeau rouge planté au milieu de la clairière et s'en empara avec un sourire ravi. Si tous les entraînements étaient aussi amusants que celui-là, elle n'allait finalement pas tant détester l'armée. En tout cas cet exercice était bien plus agréable que le parcours du combattant auquel il avait fallu se frotter dès le matin. Deux groupes d'une vingtaine de supras avaient été formés et chaque équipe devait tenter de s'emparer du drapeau adverse. Ce jeu de guerre se déroulait dans un bois, non loin de la base. Amber allait retourner vers le QG de l'équipe bleue, lorsque le drapeau qu'elle tenait lui échappa des mains et fonça vers une grosse souche derrière laquelle était dissimulé l'un des adversaires rouges.

— Terry ! comprit Amber.

Elle tenta de suivre le fanion en volant, mais ce dernier arrivait déjà sur Terry qui se mit à courir en zigzaguant entre les arbres. Amber dut ralentir. Lorsqu'il n'y avait pas d'obstacles, elle pouvait voler rapidement, mais elle ne maîtrisait pas encore assez son pouvoir pour maintenir sa vitesse à travers le sous-bois. Et elle n'avait aucune envie de rentrer la tête la première dans un bouleau. Elle décida de prendre de l'altitude afin de survoler la forêt. En volant au ras de la cime des arbres, elle n'était plus ralentie et pouvait encore apercevoir Terry qui jetait de temps à autre des regards en arrière, sans doute pour tenter de la localiser. Amber repéra une trouée entre les arbres à une dizaine de mètres devant le télékinésiste. Elle décida de s'y engouffrer en le devançant. Avec un peu de chance, elle allait le surprendre en fondant sur lui. Alors qu'elle plongeait vers le sol, elle vit une forme surgir d'un arbre, juste à côté de Terry. C'était Kirtman, un type de son équipe qui faisait également partie des hyènes de Millart. Le gars pouvait devenir intangible et passer à travers les objets. On appelait cela « phaser » dans le jargon des supras. Kirtman avait dû phaser dans ce gros tronc et attendre le passage de Terry. Ce dernier ne le vit qu'au dernier moment et ne put éviter l'avant-bras, fermement tendu et de nouveau solide, de Kirtman. La manchette surprit Terry qui s'écroula, étourdi. Amber espéra que Terry allait bien. Il avait beau être dans l'équipe adverse, elle s'était prise de sympathie pour lui depuis leur séjour dans le réservoir. Il avait bien sûr été d'une grande aide, mais il n'y avait pas que cela. Son attitude sereine et posée, sa gentillesse l'attiraient... Distraite par ses pensées, Amber évita de justesse une branche fine et pointue qui aurait pu la blesser. Son brusque écart la fit passer sur le dos. Elle tenta de se rétablir en poussant un juron. Si elle parvenait à peu près à se diriger lorsqu'elle volait en regardant le sol, elle n'avait jamais tenté ce genre d'acrobatie. Cela la fit paniquer et, au lieu de ralentir et de se retourner en douceur, elle eut un mouvement de « recul » mental qui fit disparaître la force qui la maintenait en l'air. Amber aurait été bien en peine d'expliquer comment fonctionnait son pouvoir, mais il arrivait, lorsqu'elle ne se

concentrait pas suffisamment, qu'il ait ce qu'elle appelait des défaillances. Et ce qui arrivait maintenant était l'une d'elles. Une défaillance des plus sérieuses.

Amber poussa un cri désespéré et se demanda si cette fois le choc avec le sol allait la tuer. Le souvenir de sa première chute, dans le jardin des Pierce, acheva de la tétaniser. Incapable de se reprendre, Amber vit le sol se rapprocher à grande vitesse avant de sentir une sorte de coussin d'air sous elle, qui ralentit sa chute et lui permit de se poser délicatement, sans le moindre choc. Un véritable *kiss landing* qui lui aurait probablement valu les applaudissements des passagers si elle en avait transportés.

— Ça va ? cria Terry qui venait à sa rencontre en se massant le visage, encore un peu endolori par le coup qu'il avait reçu.

Amber rougit de confusion. Terry venait encore une fois de la sortir d'une situation fâcheuse.

— Oui, ça va. Je... je venais voir si tu avais besoin d'aide et... j'ai merdé...

— Madame, dit Terry, si vous avez des ratés en vol, il faut vous munir d'un parachute.

— Ouais, tu peux te foutre de moi, tu t'es bien ramassé aussi. Tu as perdu le drapeau ?

— Ouaip, envolé ! Une sorte d'arbre avec des bras l'a récupéré...

Amber s'esclaffa.

— Ce n'est pas un arbre, c'est Kirtman. Il peut se rendre intangible. Il est dans la bande du télépathe.

— Ah ? C'est un pote de Millart ? Vu le côté sympathique du gars, j'aurais dû m'en douter.

— Tu as vu Kiera ?

— Non, j'ai même perdu Mike. La dernière fois que je l'ai vu, il se remettait d'une rencontre avec un écureuil. Je crois qu'il ne les apprécie pas trop, il m'a même demandé s'ils mordaient et s'ils pouvaient être porteurs de la rage.

Amber rit de bon cœur, imaginant ce géant de Mike terrorisé par une boule de poils rousse.

— Dis donc, je ne suis pas sûr que ce soit autorisé, ce que nous sommes en train de faire, plaisanta Terry.

— Quoi, discuter ?

— Pactiser avec l'ennemi ! Je suis rouge, moi, dit Terry en désignant le brassard bleu d'Amber.

— Qu'ils se débrouillent avec leurs drapeaux, moi, je pactise ! Au fait, merci. Sans toi, j'étais bonne pour l'infirmerie, dans le meilleur des cas.

— Bah, c'est rien, sauver les demoiselles en détresse, c'est mon passe-temps préféré. Je fais toujours gaffe à voir s'il n'y en a pas une ou deux qui tombent du ciel.

Nulle trace de moquerie dans la voix de Terry. Ce dernier regardait la jeune fille en souriant, le visage éclairé par un rayon de soleil oblique qui donnait à sa peau une agréable couleur dorée. Amber, sous le charme, voulut se passer la main dans les cheveux

pour se donner une contenance (les cheveux longs étaient une véritable bénédiction dans ce genre de situation, disait autrefois sa mère), mais ne réussit qu'à toucher son casque d'un air embarrassé. Elle n'était pas encore habituée à la tenue réglementaire. Terry, à court de plaisanteries, sembla un peu gêné lui aussi. Amber allait proposer de partir à la recherche de leurs amis, lorsqu'ils entendirent le signal du rassemblement qui résonnait au loin.

— Fin de la partie, fit Terry.

Les supras avaient quitté leurs brassards et s'étaient rassemblés à l'orée du bois où ils venaient d'effectuer leur premier exercice tactique. Terry avait retrouvé Mike qui ronchonnait.

— Je n'ai pas peur des écureuils, maugréa-t-il.

— Je n'ai pas dit ça, chuchota Terry en essayant de ne pas se faire remarquer par le sergent.

— Alors pourquoi Amber m'a demandé si je n'étais pas trop traumatisé ? Tu lui as dit, hein ?

Terry étouffait un rire et allait nier, lorsque le sergent Bargley prit la parole.

— Bon, pour un premier essai, ce n'est pas si mal. Il y a eu de bonnes initiatives. Il y a eu aussi pas mal d'erreurs, on débriefera ça à la base. J'en profite pour vous mettre en garde contre l'utilisation abusive de vos pouvoirs. En exercice, tout est permis, mais une fois que c'est terminé, ne vous avisez pas de faire n'importe quoi. Je dis ça tout spécialement pour ceux qui ont des facultés psioniques. Je vous annonce d'ailleurs que vous êtes constamment sous la surveillance de Blitz, notre télépathe maison. Ne vous y frottez pas, il est meilleur que vous. Allez, en route ! Tâchez de me faire des colonnes à peu près correctes et d'avoir l'air de marcher au pas. Une fois rentrés, vous aurez la joie de faire quelques exercices physiques plus classiques !

Le groupe se mit en marche en direction de Powertown. Mike bougonnait un peu, alors que Terry tentait de le convaincre de l'innocence de la blague d'Amber. Cette dernière, aux côtés de Kiera, deux rangs derrière, était songeuse, le regard posé sur Terry. Enfin, en queue de peloton, Millart fermait la marche. Lui aussi regardait Terry. Et lui aussi était songeur, bien que ses sentiments à l'égard du télékinésiste fussent fort différents de ceux d'Amber.

La première fois qu'Ebenezer Streczynski se transforma, il avait à peine dix ans. Il regardait un dessin animé japonais à la télévision avec son jeune frère Sylvester. Il s'agissait de *Saint Seiya*, leur série préférée. De jeunes chevaliers en armure s'affrontaient pour sauver Athéna. Il n'y avait pas que les combats qui fascinaient Ebe, il était envoûté par le charme qui émanait de la série et les valeurs qu'elle défendait. Il n'aurait pas pu le formuler clairement à son âge, mais il appréciait plus que tout cette notion de courage, de don de soi, qui imprégnait les personnages. Comme il aurait aimé être lui aussi un héros, un noble guerrier prêt à se sacrifier pour une cause, pour la justice et l'amitié... pour Athéna ! Alors que l'épisode du jour s'achevait sur un terrible suspense, l'un des personnages étant laissé pour mort dans un cercueil de glace, Ebe jeta un œil à son frère et remarqua sa stupéfaction. Il le fixait comme s'il avait vu un fantôme au milieu du salon.

— Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda Ebe.

En guise de réponse, Sylvester hurla un « maman » suraigu et quitta la pièce en courant.

Ebenezer, ahuri, se mit à le poursuivre.

— Hé ! J'ai rien fait !

Ebe ne savait pas ce que Sylvester avait en tête, mais il n'était pas question de récolter une punition pour la dernière invention de son petit frère ! Il emprunta le couloir qui donnait vers les chambres, passa devant le miroir qui était accroché au mur et stoppa sa course, bouche bée, quelques pas plus loin. Il se retourna lentement et, tremblant, revint vers le miroir. D'une toute petite voix, il appela lui aussi sa mère. Ce qu'il voyait était effarant, cela n'avait aucun sens : au lieu de lui renvoyer son propre reflet, celui d'un garçon mince, aux yeux inquiets et surmontés de fines lunettes, le miroir renvoyait l'image de Hyôga, chevalier du Cygne, l'un des personnages du dessin animé.

Le premier choc passé, Ebe se réjouit plutôt de ce pouvoir inattendu qui lui était offert par la providence. Lorsque l'on est un gamin, pouvoir se transformer au choix en cowboy, en alien ou en elfe de la Terre du Milieu, ouvrait des perspectives de jeu et d'amusement proprement ahurissantes. Bien sûr, Ebe avait déjà entendu parler des supras et du service militaire obligatoire, mais tout cela lui semblait bien loin. En grandissant, l'insouciance avait fait place à une sourde angoisse, et maintenant qu'il était à Powertown, son inquiétude était loin de s'apaiser. Ebe n'était pas très bon en sport, et les exercices auxquels il devait se soumettre pendant l'entraînement ne suscitaient chez lui nul enthousiasme. Passer des heures à faire des pompes, courir ou franchir des obstacles n'était définitivement pas son truc. Mais surtout, son pouvoir particulier ne l'aidait guère.

Pouvoir prendre l'apparence du sergent ou de Tom Hanks ne facilitait en rien le maniement des armes ou la pratique du close-combat. Et, pire que tout, son don, mineur dans le cadre d'un combat conventionnel, le destinait probablement aux forces spéciales, comme agent d'infiltration ou quelque chose comme ça. Il devait d'ailleurs, avec deux autres recrues, suivre des cours de chinois, ce qui n'augurait rien de bon. Il n'avait aucune envie d'aller risquer sa vie en Asie, encore moins pour y jouer les espions. Au moins les cours lui offraient-ils un peu de répit au milieu de la routine martiale...

Ebenezer en était là de ses réflexions lorsqu'il quitta la salle A-8, où un vieillard décrépité et peu amène leur enseignait le mandarin, pour se diriger vers les toilettes du bâtiment B. Il avait maintenant une heure de pause avant de se rendre au stand de tir et il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir en faire. Il ne s'était pas fait d'amis depuis son arrivée. La plupart du temps, si aucune corvée ne lui était imposée, il s'isolait pour lire un peu ou se perdre dans ses pensées. Ebe poussa la porte des toilettes et trois types, regroupés près des lavabos, se retournèrent vers lui. Ils avaient tous une cigarette à la main et furent soulagés de constater que ce n'était pas un sous-officier qui venait les déranger.

— Heu... salut les gars, risqua timidement Ebe.

Il s'agissait de trois des supras qui traînaient toujours avec Millart, un télépathe pas très sympa qu'Ebenezer tentait en général d'éviter du mieux qu'il le pouvait.

— Hé, mais c'est le Barbapapa ! s'exclama l'un des types.

Les deux autres ricanèrent.

— Ouais, c'est le métamorphe, on va se marrer.

Le « on va se marrer » ne présageait rien de bon. Ebenezer ne connaissait que trop bien ce genre d'abrutis qui, souvent, se « marraient » à ses dépens. Il avait entendu l'une des filles de sa section les appeler les hyènes, et il se disait que le terme convenait assez bien pour des imbéciles qui ricanaient et chassaient en groupe.

— Transforme-toi en Lady Gaga, ordonna l'un des types.

— Heu... quoi ? balbutia Ebe.

— Non, en Britney Spears, surenchérit un autre.

— Ouais, confirma le troisième, j'ai toujours voulu me taper Britney.

Ebenezer céda à un début de panique, s'imaginant déjà ce que les hyènes pourraient faire subir à la Britney de leurs fantasmes. Incapable de se contrôler, Ebe commença à subir des transformations dues au stress. Ses yeux s'agrandissaient jusqu'à ressembler à ceux d'un personnage de manga, puis rétrécissaient au point de devenir deux traits fins, presque invisibles. Ses mains également variaient de forme et de couleur sans qu'il puisse mettre un terme à ces absurdes changements.

— Magne-toi, arrête de faire le con et fais-nous Britney ! beugla l'un des supras en jetant sa cigarette avant de s'approcher.

— Ouais, Harry, ramène-le par ici, on va s'occuper de lui.

Ebenezer eut alors une idée. Sans réfléchir, il se mit à parler.

— Vous... vous savez que chez les hyènes, le dominant du groupe est la plupart du temps une femelle ?

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça nous foute ? fit Harry, maintenant à deux pas d'Ebenezer.

— En... en général... on a du mal à reconnaître les mâles des femelles parce que... les femelles ont un clitoris surdéveloppé. On... on dirait un sexe masculin.

Harry grimaça en dévisageant Ebe.

— Tu vas arrêter avec tes histoires de clitos et de bites, t'es taré ou quoi ?

— Je... je crois que vous êtes des hyènes. Avec un clito à la place de la queue...

Ebenezer avait un peu bafouillé, mais était parvenu à sortir sa tirade jusqu'au bout. Harry et ses deux potes le regardaient d'un air effaré. Ebe savait ce qu'il risquait en les provoquant ainsi, mais la perspective d'une bonne raclée lui parut préférable à ce qu'ils pourraient lui faire s'ils le forçaient à se transformer en chanteuse blonde, jeune et sexy. Comme il l'avait prévu, les hyènes se jetèrent sur lui et les coups commencèrent à pleuvoir. Le métamorphe tenta de se protéger en gonflant certaines parties de son corps mais sans grand résultat. Ses lunettes volèrent après une frappe qui le toucha à la tempe et manqua de l'assommer. Sonné et ne voyant plus grand-chose, il reçut un nouveau coup qui l'atteignit au ventre et lui coupa la respiration. Il tenta vainement de se raccrocher à quelque chose, glissa et se cogna contre un lavabo. Les trois brutes étaient déjà autour de lui pour une nouvelle salve de coups. Ebe se demanda dans quel état il allait ressortir de là. Déjà, malgré l'adrénaline qui se déversait dans ses veines, il commençait à ressentir une violente douleur au niveau de la tête et du ventre. Il allait se mettre à supplier, sans trop y croire, quand ses agresseurs s'envolèrent et furent projetés avec force contre le mur du fond. Leurs têtes firent un bruit assourdi quand elles heurtèrent la paroi carrelée. Puis, la porte de l'un des WC s'ouvrit toute seule, et les trois hyènes, les pieds à quelques centimètres du sol, s'y entassèrent violemment. La porte se referma derrière eux en claquant.

— Hé, ça va ?

Ebe écarquilla les yeux en direction de la voix. Une silhouette trouble s'avancait vers lui.

— Tiens, c'est tes lunettes ? Elles ont l'air amoché.

— C'est... pas grave, articula Ebe, encore sous le choc.

Il ajusta ses lunettes du mieux qu'il put, se releva en grimaçant et en se tenant les côtes, et dévisagea l'inconnu qui lui avait porté secours. Il crut reconnaître l'un des supras de sa section.

— Je m'appelle Terry. Viens, on se casse avant que les trois demeurés reprennent connaissance.

— Moi, c'est Ebenezer. Tu es télékinésiste... quelle chance... merci, merci beaucoup d'être intervenu.

Soutenu par Terry, Ebe se dirigea vers la sortie.

— Tu as quoi comme pouvoir ? interrogea Terry, curieux de savoir pourquoi le jeune

homme ne s'était pas mieux défendu.

Ebe boitilla sur quelques mètres, attendit d'être à l'extérieur, puis répondit dans un souffle où perçaient à la fois le soulagement et une pointe d'humour :

— Je peux me métamorphoser en Britney Spears. Et en à peu près n'importe qui d'autre.

— En Britney Spears ? Eh bien en voilà un pouvoir utile ! plaisanta Terry.

— J'ai vraiment été gâté, oui.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Amber à Powertown. Les entraînements conventionnels alternaient avec des exercices pratiques permettant aux supras de mieux appréhender leurs pouvoirs et de les utiliser de la meilleure façon possible lors d'un combat. Ils suivaient également quelques cours, notamment un sur l'apparition des suprahumains et leurs faits d'armes les plus marquants. Amber connaissait bien entendu ces événements dans leurs grandes lignes, mais elle appréciait de retrouver une ambiance presque scolaire. Une oasis de normalité, en quelque sorte.

Le premier supra recensé avait été Stefan Liebher, en 1947 ; il avait alors vingt ans. Il était devenu l'un des télépathes les plus réputés et avait d'ailleurs écrit un ouvrage traitant de l'exploration mentale, ouvrage qui était tombé des mains d'Amber au bout de quelques minutes, le jour où elle s'était lancée dans sa lecture. Il s'agissait pour l'essentiel d'un traité technique, plutôt destiné aux supras ayant des capacités psioniques. Liebher avait obtenu quatre doctorats, était devenu conseiller auprès de la Maison Blanche – poste qu'il n'avait quitté que l'année dernière, à l'âge vénérable de quatre-vingt-quatre ans – et avait mis au point, avec le professeur John Datko (un autre télépathe bardé de diplômes), le test qui portait leurs noms. La véritable explosion suprahumaine avait eu lieu vers le milieu des années 50. La loi sur la conscription des supras avait été votée en 1957. La première unité militaire suprahumaine américaine avait vu le jour l'année suivante. Bien que des suprahumains fussent signalés dans le monde entier, les cas de dons génétiques spéciaux semblaient plus nombreux aux États-Unis. En 1962, le président Kennedy décida d'utiliser cet avantage pour éliminer la menace soviétique. L'opération *Ultimate Crisis* s'était soldée par la destruction des forces communistes et l'occupation de la Russie et de Cuba. Dans son célèbre discours prononcé à La Havane, Kennedy avait alors annoncé que le monde allait connaître une fantastique ère de paix. Cela ne l'empêcha pas d'être assassiné l'année suivante par un supra à la solde de terroristes russes. Depuis, le « monde en paix » de Kennedy ne connaissait plus de conflit conventionnel déclaré, bien que des groupes terroristes, islamiques ou communistes, ainsi que des factions armées se réclamant de la mouvance pour le « respect génétique », semaient la terreur en Afrique et en Asie. Quant à l'Europe, Amber n'aurait jamais le loisir d'y séjourner. Pourtant, elle rêvait souvent de Londres ou de Paris en regardant de vieux films, mais ces villes n'existaient plus. Les supras américains, en 1962, avaient pu stopper les missiles stratégiques qui visaient les États-Unis, mais ils n'avaient pu arrêter ceux, à plus courte portée, qui avaient ravagé l'Europe occidentale. Dernier cadeau du Kremlin avant d'être rasé par Starlighter et Hurricane, deux célèbres supras américains de la « première vague ». Le monde pacifié de Kennedy avait coûté plus cher que prévu, mais le temps n'était pas à l'atermoiement. Dans les décennies qui suivirent, les

suprahumains bouleversèrent l'économie, la stratégie militaire, les relations sociales et même l'industrie du divertissement. L'Homme connaissait une nouvelle étape dans son Histoire. Selon l'expression qu'avait employée Albert Einstein, il était sur « le Chemin des dieux ».

Un drôle de chemin, pensait Amber. Un chemin qui n'avait pas mis un terme aux combats, ni empêché les accidents de la route, mais qui causait de nombreux « incidents », selon le terme officiel, au sein des familles de supras. Dans l'Arkansas, un gamin de huit ans avait mis le feu à la ferme de ses parents. Le pyrokinésiste était mort dans l'incendie. Pour le coup, il avait pris non pas le « chemin » mais la saloperie d'autoroute qui mène aux Dieux et à leur domaine. Dans l'Idaho, un adolescent de quatorze ans s'était envolé sans pouvoir s'arrêter et avait fini asphyxié en haute atmosphère avant de retomber dans le Montana. En Arizona, une télépathe de douze ans avait lobotomisé toute sa classe. Elle avait été classée A+ et séjournait maintenant dans un centre de haute sécurité. En Louisiane, un jeune homme d'une vingtaine d'années s'était télétransporté dans une banque, sans doute pour y dérober un peu d'argent, et avait fusionné avec le coffre. Après deux jours d'efforts au chalumeau, les techniciens avaient pu rendre une partie du corps à sa famille. Et ce n'était là que les cas qui n'avaient pas pu être étouffés et avaient eu assez de retentissements médiatiques pour être connus de tous et faire partie des bosses et ornières parsemant le tragique « Chemin des dieux »...

Le cours du jour laissait cependant de côté les dommages collatéraux causés par les pouvoirs et s'intéressait à leur classement. Selon l'échelle officielle adoptée par le gouvernement, il existait sept classes. Les trois premières, E, D et C, ne représentaient pas d'intérêt d'un point de vue stratégique. C'est à partir de la classe B, celle dont faisait partie Amber, que le service militaire devenait obligatoire. Il s'agissait là de pouvoirs moyens, comme le vol ou la télékinésie. La classe A était en général réservée aux télépathes et à quelques supras exigeant une procédure particulière en cas de comportement déviant. Les télépathes étaient bien sûr aussi utiles que redoutables et faisaient l'objet d'un encadrement strict. Les A+ possédaient des pouvoirs immenses et multiples et étaient tout spécialement suivis par les capuchards. Enfin, il existait une dernière catégorie, A++, qui était plus symbolique qu'utile. En effet, elle était réservée aux supras capables d'altérer la matière au niveau moléculaire, à ceux qui avaient le don d'ubiquité ou possédaient une conscience cosmique globale. Autant dire personne à l'heure actuelle à part Dieu lui-même et quelques personnages de bande dessinée.

L'instructeur s'était longuement attardé sur la SU, ou *Special Unit*, en leur faisant miroiter, pour les plus motivés, une carrière en son sein. Il s'agissait en réalité d'une section spéciale du FBI, chargée de traquer et de mettre hors d'état de nuire les supras qui désertaient, se mettaient à péter les plombs ou passaient de l'autre côté du miroir en se découvrant une attirance pour la carrière de gangster. Les membres de cette unité étaient surnommés « les capuchards » à cause de l'aspect de leur système d'anti-intrusion psychique. Ce Système de Blocage Psionique Global avait deux défauts majeurs. D'une part, il nécessitait d'être porté près du visage pour être opérationnel. D'autre part, son efficacité était plus que hasardeuse. Étant donné les millions qui avaient été investis dans son développement, les agents qui l'utilisait s'étaient vu prier de ne pas trop ronchonner sur son inutilité, histoire de ne pas causer un scandale. Néanmoins, avec le temps, il était apparu qu'il était bien plus aisé de mener une enquête sans être repéré du premier coup

d'œil en arborant un tel engin. Le système avait donc été abandonné progressivement. Le surnom, lui, était resté.

Amber n'avait guère envie de rempiler pour le FBI après l'armée. Elle se voyait mal en flic, surtout si les criminels qu'il fallait arrêter étaient tous dotés de pouvoirs. Mais certains supras étaient excités à cette idée. Des Batman en puissance, qui rêvaient de se faire le Joker, en oubliant que dans le monde réel, le Joker gagnait parfois.

— *Tu étais en train de te mettre un doigt quand tu as volé pour la première fois ? Et moi qui te croyais coincée.*

Amber sursauta et se leva de sa chaise d'un bond. C'était Millart ! Ce sale pervers avait fouillé dans ses souvenirs et venait la narguer par la pensée, d'une voix moqueuse dans laquelle perçait une joie glaciale.

— Sale connard ! Sors de ma tête ! hurla Amber en direction de Millart, assis au dernier rang près d'une fenêtre, son habituel sourire narquois aux lèvres.

— Monsieur Millart, fit le professeur, vous savez que nous ne plaisantons pas avec les intrusions psychiques.

— Ça va, je blaguais, répondit Millart.

— Vous irez raconter ça au lieutenant commandant votre section, on verra s'il a le même sens de l'humour que vous.

Millart haussa les épaules d'un air fataliste, sans sembler être impressionné.

— Bien, l'incident est clos, nous reprenons. Asseyez-vous, mademoiselle Benndis.

Amber, furieuse, s'assit en pestant mentalement contre le sans-gêne de Millart. Elle frissonna en l'imaginant parcourir son esprit à son insu, comme une sorte de serpent glissant entre ses pensées. Le cours reprit, mais elle n'eut plus guère l'occasion de s'y intéresser, toute son attention étant fixée sur une nouvelle intrusion de Millart, qui finalement ne vint pas.

Tim Millart sortit du bureau du lieutenant en arborant le sourire extatique de celui qui vient de remporter une victoire inattendue. Moore avait semblé ne faire aucun cas du rapport du sergent sur son escapade mentale dans l'esprit de l'autre pétasse. Une « intrusion psychique inappropriée » avait dit Bargley. Le lieutenant était alors parti dans un long monologue sur les femmes dans l'armée, qui s'effarouchaient pour un rien. Bargley, décidément agaçant, avait bien essayé d'attirer son attention sur la dangerosité d'un tel comportement, mais Moore avait alors éclaté d'un rire idiot en affirmant que l'armée était un lieu où l'on apprenait justement à surmonter les dangers. Si cette Benndis avait ses vapeurs, avait-il continué, qu'on l'envoie à l'infirmerie, mais il n'était pas question de sanctionner un télépathe, probablement un futur officier qui serait fort utile à l'armée.

Millart était déjà heureux de la manière dont les choses avaient tourné en sa faveur, mais Moore le stupéfia par la décision qu'il prit ensuite. Millart pourtant ne s'étonnait plus que très rarement. Il avait accès depuis des années à de nombreux esprits, ainsi qu'aux secrets et pensées inavouables qu'ils contenaient. Il avait été surpris les premiers temps de constater à quel point les gens étaient hypocrites, menteurs, mesquins et pervers. Mais ensuite, après quelques mois d'incursions répétées en territoire mental, il s'était habitué au pire. Il n'avait pas sourcillé lorsqu'il avait appris que son voisin fantasmaït sur sa belle-fille de huit ans. Il était resté de marbre lorsqu'il s'était aperçu que Mary, l'une des serveuses du *diner* où son père avait ses habitudes, piquait dans la caisse. Et même lorsqu'il s'était rendu compte que Shane, l'un de ses plus anciens potes, rêvait de lui pomper la queue, il n'avait pas été surpris. Dégoûté, oui, mais pas surpris. Parce que le monde était ainsi, dégueulasse et sadique, mais sans surprise. Et pourtant, Moore avait réussi à l'étonner en lui annonçant qu'il le nommait chef de section.

En agissant ainsi, Moore pensait sans doute endurcir un peu les jeunes filles trop sensibles qui se plaignaient à tort et à travers. Sans doute voulait-il aussi asseoir son autorité vis-à-vis de son sergent. Toujours est-il que, grâce à cet officier arrogant mais surprenant, Tim venait d'obtenir un véritable blanc-seing lui permettant de mettre au pas la bande de tocards qui, à son goût, ne lui montrait pas suffisamment de respect. Tim ne se le serait jamais avoué, mais plus que le respect, c'était la crainte qu'il recherchait chez autrui. Et ni Amber ni ce con de Terry ne semblaient en éprouver à son égard. Tim, au fond, savait bien pourquoi il nourrissait une telle haine envers ces deux-là : ils réussissaient là où lui échouait. Ils n'avaient pas besoin de rentrer par effraction dans l'esprit des gens pour se faire apprécier ou pour susciter l'intérêt. Ils n'avaient pas besoin de forcer les autres à sourire à leurs blagues ou à leur manifester de l'attachement. Cela semblait naturel chez eux. Comme si se trimballer au milieu d'un tas de couillons

dégénérés et gavés d'arrière-pensées leur était égal ! Comme s'ils ne comprenaient pas que rien n'était vrai dans tout le cirque social !

Tim pensa subitement à Lena. Il n'avait plus songé à elle depuis leur rupture. Ou plutôt depuis qu'il l'avait surprise en train de penser à une possible rupture. Ils étaient au *Thai Crystal*, sur Central avenue. Pas le meilleur restaurant d'Albuquerque, mais Tim appréciait l'endroit pour son calme et ses tables éloignées les unes des autres. Il détestait que des inconnus puissent surprendre des bribes de sa conversation, surtout depuis que lui-même pouvait arracher les secrets les plus intimes au gré des rencontres. Lena et lui étaient en train de consulter la carte lorsque Tim s'autorisa une virée dans l'esprit de sa petite amie. Voilà deux mois qu'ils se fréquentaient, et Tim aurait aimé savoir si Lena se sentait prête à dépasser le stade du pelotage dans la voiture. Il n'allait pas la forcer, ni même tenter de lui insuffler l'idée de faire l'amour avec lui, cela aurait été trop pathétique. Non, il souhaitait simplement savoir où elle en était. Rien de bien méchant. Pendant un temps, il n'avait rien lu d'autre dans l'esprit de Lena que les noms des différents plats du menu qu'elle consultait. Il se demanda s'il n'allait pas la pousser à prendre du vin, histoire de préparer le terrain, mais il résista à l'envie. C'est alors qu'il se félicitait d'agir en si parfait gentleman que Lena le regarda et que la pensée fusa.

Qu'est-ce qui m'a pris de sortir avec lui ? Et comment je vais faire pour le larguer ?

Tim n'aurait pas été plus décontenancé si Lena s'était levée pour le gifler ou lui jeter son coca au visage. Ses yeux devinrent de minces fentes tandis que ses poings se serraient. Après la surprise, c'était une vague de peine qui menaçait de le submerger. Non pas réellement à cause de Lena, il la trouvait jolie, mais n'était pas amoureux d'elle. Non, en réalité, il éprouvait de la peine à l'idée que l'on puisse ne pas l'apprécier. Et puisque Lena ne l'appréciait pas, elle allait le craindre...

Tim s'introduisit de nouveau dans son esprit, il prit les commandes et Lena se leva, monta sur la table, vide, située juste à côté d'eux, et entreprit un strip-tease improvisé devant les clients médusés. Tim venait de violer une bonne dizaine de lois fédérales en agissant ainsi, mais il s'en trouva soulagé. Presque heureux. Il s'en était tiré en suggérant mentalement aux employés et clients d'oublier d'appeler la police. Lena, elle, avait eu ce qu'elle méritait.

Amber et Terry allaient également se plier à sa volonté. Et Blitz n'y pourrait rien, car il avait maintenant plus qu'un pouvoir psionique. Il avait un grade.

Amber et Kiera sortirent du réfectoire et se dirigèrent vers l'arrière du bâtiment qui abritait les dortoirs. Cette partie de Powertown était sans doute la plus agréable. On y trouvait un terrain de basket, quelques tables de ping-pong en béton et, un peu plus loin vers le mur d'enceinte, un talus herbeux surmonté de quelques bancs. Les deux filles avaient pris l'habitude de venir passer un peu de temps sur l'un des bancs qui avait dû être blanc à une époque pas si lointaine, mais qui virait au gris à cause des graffitis qui le recouvraient. En les découvrant, Kiera en avait ri, puis s'en était désintéressée, mais Amber les contemplait encore parfois, songeuse, cherchant à imaginer qui avait pu laisser ces quelques mots. Sur la deuxième planche du haut, celles qui formaient le dossier, on pouvait lire : « Putain, c'est pas si cool d'être Superman ! »

Il y avait beaucoup d'autres phrases, à moitié effacées, parfois drôles ou juste étranges, mais c'était celle-ci qui intriguait le plus Amber.

Pas si cool d'être Superman...

Elle comprenait confusément le sens de cet aphorisme de gamin, en soupçonnant que sous les lettres malhabiles, tracées au gros marqueur noir, se cachait une profondeur qu'elle ne faisait encore que toucher du doigt. Terry et Mike surgirent eux aussi du réfectoire et se dirigèrent vers le banc des filles. Amber leur fit un signe de la main. Elle remarqua qu'ils étaient accompagnés d'un troisième garçon, mais dut attendre qu'ils se rapprochent pour reconnaître Ebenezer, un supra que Terry leur avait présenté la veille.

— Tiens, Ebe est encore là, commenta Kiera.

— Ça t'ennuie ? Il est sympa non ? demanda Amber.

— Pas très causant... mais oui, il a l'air gentil.

Mike apostropha les filles dès qu'il fut suffisamment proche.

— Hé, c'était encore plus dégueulasse que d'habitude, aujourd'hui, ou c'est moi ? dit-il en se jetant sur le banc qui émit un craquement.

— Doucement, fit Kiera, tu vas le péter à te catapulter dessus comme ça !

— Mais non...

— Mais si ! Tu pèses une tonne ! Heureusement que tu n'aimes pas la bouffe de l'armée !

— On s'en fout de la bouffe, vous ne devinerez jamais ce que l'on vient d'apprendre, lança Terry.

— Plus aucune boutique n'est en mesure de fournir des fringues à la taille de Mike ? se gaussa Kiera.

— C'est malin, reprit Mike. Non, c'est à propos de notre nouveau chef de section. Je te donne un indice : gros con.

— Non ?

— Si. C'est Tim Millart.

— Mais... comment c'est possible ? s'indigna Amber. Il devait être sanctionné ! Il a lu mes... mes pensées !

Amber eut un frisson de dégoût à l'idée de Millart s'insinuant en elle.

— J'avoue que je ne pige pas, dit Terry. Ce mec fait n'importe quoi, et on le récompense.

Ebenezer prit les traits d'Arnold Schwarzenegger et l'imita grossièrement :

— Sarah Connor ? Non ? Monsieur Millart ? OK, ça me va quand même.

Kiera éclata de rire.

— Il n'a pas un si long nez, Schwarzy, mais le reste c'est tout à fait ça. Tu sais faire Millart ?

Ebenezer se concentra de nouveau et le visage de l'acteur disparut pour faire place à

celui du télépathe.

— Laisse tomber, dit Amber, je n'ai pas envie d'avoir sa tronche devant moi en plus.

— Heu... à mon avis tu ne vas pas avoir le choix, fit Mike en regardant du côté des bâtiments. Je crois qu'il se pointe.

Millart était flanqué de Kirtman (dont Terry se souvenait parfaitement depuis leur rencontre dans les bois), et d'un autre supra – un bolide ayant le don de se déplacer à près de 300 km/h – qui avait participé à l'agression contre Ebe et dont le nom lui échappait. Tim portait le brassard argenté de chef de section et affichait un sourire satisfait. Les deux autres leur lançaient des regards mauvais. Terry se demanda ce qu'ils avaient bien pu leur faire pour susciter une telle animosité. Amber avait une théorie là-dessus, elle la lui avait expliquée un soir, sur ce même banc, peu de temps avant l'heure fatidique où il fallait regagner les dortoirs impersonnels et malodorants. Elle pensait qu'il était dans la nature de certaines personnes de se comporter ainsi. Elles agissaient en dépit du bon sens, galvanisées par l'effet de meute, attirées par l'odeur des proies. Des hyènes, disait-elle.

— Barrez-vous de mon putain de banc.

Millart avait parlé sur un ton enjoué, sans se départir de son sourire. Terry comprit que cette fois, ils n'allaient pas pouvoir se contenter de le bousculer un peu en lui subtilisant son stylo-lampe. Lors de ce premier soir dans le réservoir, Millart était seul, surpris et simple soldat. Cette fois, il avait eu tout le temps qu'il souhaitait pour préparer son coup, il était venu avec deux acolytes et, en plus, il était censé être leur chef. Et en voyant Millart sourire et se pavaner, gonflé de suffisance et d'assurance, Terry pensa que c'était ce petit pouvoir supplémentaire qui allait mettre le feu aux poudres. Tim Millart était un télépathe puissant, peut-être le plus doué de Powertown, mais c'était un fichu brassard de chef de section qui en faisait un danger bien plus sérieux.

— Tu te prends pour Moore ? fit Kiera. Depuis quand il est à toi, ce « putain de banc » ?

— Attends, Kiera...

Terry avait pris la parole afin d'empêcher Kiera d'envenimer la situation mais Millart le coupa d'un geste, l'air encore plus affable.

— Très bien. Vas-y, Farel.

Avant même que Terry ne fasse la connexion entre le prénom et le bolide, l'image de ce dernier se troubla pendant une fraction de seconde et la tête de Kiera fut projetée sur le côté avec un puissant claquement sonore. Kiera cria et porta la main à sa joue empourprée, se rattrapant de peu au banc. Farel venait de la frapper si rapidement que personne ne l'avait vu bouger !

— Hé ! cria Mike en se levant et s'interposant.

— Ron, fit Millart.

Cette fois ce fut au tour de Kirtman de s'avancer. Mike tenta de le repousser, mais son bras passa au travers. Kirtman plaça sa main, toujours sans consistance, au niveau de la tête de Mike.

— Tu bouges pas gros sac, ou je redeviens solide au milieu de ton cerveau pourri.

— Qu'est-ce que tu fais, Tim ? T'es devenu dingue ou qu...

Terry n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Amber venait de prendre son envol en hurlant.

— Arrête ça tout de suite ! Rappelle tes clebs !

Amber, le visage déformé par la rage, flottait à environ cinq mètres du sol, les poings serrés, son regard dur posé sur Millart. Ce dernier eut le temps de s'insinuer un peu dans son esprit avant que Blitz ne l'évacue. Il n'était resté qu'une seconde, mais c'était bien suffisant, il ne souhaitait rien faire de spécial, il avait ses deux acolytes pour ça, il voulait juste qu'elle sente qu'il était en elle, qu'il pouvait la pénétrer lorsqu'il en avait envie, d'une manière profonde et obscène. Amber laissa échapper un cri de dégoût et eut un mouvement de recul. Elle agita les mains et eut toutes les peines du monde à se stabiliser. Millart, satisfait, ne jeta qu'un bref regard à Ebenezer, tétanisé, et il reporta toute son attention sur Terry.

— Farel, murmura-t-il.

Terry, en gardant son calme, avait réussi à passer en dernier dans l'ordre des priorités de Millart, ce qui lui avait laissé de précieuses secondes de répit pour réfléchir à un moyen de défense efficace. Avant même que Millart ne fasse de nouveau appel à Farel, Terry avait concentré toute sa télékinésie sur le pantalon du bolide. Kirtman étant occupé à tenir Mike en respect, il était évident que c'était l'autre espèce de géocoucou qui allait s'occuper de son cas. Terry craignit que la ceinture du supra ne fût trop serrée, mais ce n'était pas le cas. Farel ne se préoccupait pas trop des exigences de la rigueur vestimentaire et était plutôt débraillé. Il se retrouva avec son treillis à ses pieds alors qu'il prenait son élan pour foncer sur Terry et il trébucha. Terry s'arrangea pour que le supra tombe la tête la première avec suffisamment de force pour l'étourdir.

Le sourire de Millart disparut. Il tenta de lancer une attaque mentale, mais rien ne se passa, si ce n'est qu'il ressentit une pression intense, légèrement douloureuse, au niveau de sa boîte crânienne.

Blitz !

C'était encore ce salopard qui l'empêchait de régler son compte à ce foutu télékinésiste.

Mike profita de la confusion pour se mettre hors de portée de Kirtman en se jetant en arrière d'un mouvement brusque.

— Ne le laisse pas partir, imbécile ! hurla Millart.

Toujours intangible, Kirtman fit un pas hésitant en direction du colosse qui reculait.

— Mais vas-y ! Tu as peur de quoi, crétin ? Il ne peut rien te faire !

Mike, qui avait reculé jusqu'au banc, eut une idée. Il poussa Kiera, encore étourdie par la baffe qu'elle avait reçue, empoigna l'une des planches et l'arracha. Il la saisit comme

un javelot et la jeta en direction de Millart. Le tir manquait cependant de précision et le télépathe n'eut qu'à faire un pas de côté pour l'éviter. Mais alors que le morceau de bois plein de graffitis allait tomber au sol, Terry lui redonna de l'élan en lui faisant faire demi-tour. Millart, qui avait sans doute deviné la manœuvre, se retourna et eut le temps de lire une partie d'un mot (*uperman*) sur le bois avant d'être percuté juste au-dessus de l'œil et de s'écrouler en gémissant.

— Heu... chef ? balbutia Kirtman.

N'obtenant pas de réponse et voyant ses deux alliés à terre, le supra opta pour la fuite.

Farel semblait sonné, mais déjà Millart se relevait, se tenant le visage à deux mains. Un mince filet de sang coulait entre ses doigts. Il regarda Terry de son seul œil encore ouvert.

— Espèce d'enculé... tu as failli m'éborgner, éructa-t-il.

Amber ne laissa pas le temps à Terry de répondre, elle se plaça au-dessus du télépathe et le contempla avec mépris.

— Dégage ! Et ne t'avise plus jamais de lire mes pensées, sale con.

— Je suis votre chef ! Votre chef ! Vous n'avez pas à...

— Millart, coupa Amber, fous le camp ou... je te pisse dessus.

Amber n'avait pas l'intention d'uriner devant tout le monde en vol stationnaire, mais elle mit tellement de conviction dans sa menace qu'elle se surprit elle-même. Millart commença à s'éloigner lentement en reculant, ses mains toujours portées à son visage blessé. Il n'avait guère envie d'ajouter un arrosage à son humiliation. Abasourdi, il quitta les lieux à pas lents, sans quitter des yeux le groupe, et disparut derrière le bâtiment des dortoirs.

Les jeunes gens se remettaient progressivement de la confrontation. Mike avait conduit (traîné serait plus juste) Farel à l'infirmerie et était venu retrouver ses camarades, de nouveau regroupés autour de leur banc fétiche, maintenant privé de l'une de ses planches. Ebenezer, embarrassé, prit la parole.

— Je suis désolé, je... je n'ai rien fait quand...

— Ne t'excuse pas, dit Kiera, avec ton pouvoir, tu ne pouvais pas faire grand-chose. Et je n'ai rien fait non plus, à part essayer de défoncer la main du bolide avec ma joue.

— Tu as encore la marque ! fit Amber.

— Il faut reconnaître que ça a bien claqué, s'amusa Mike.

Kiera se massa la joue.

— Comparé à ce qu'ils se sont pris, ce n'est rien. Ça valait même le coup, je crois.

Les supras, heureux de s'en être tirés d'une si belle manière, rirent nerveusement. Terry coupa cependant court à l'hilarité générale.

— Vous ne vous rendez pas compte, il n'y a rien de marrant !

— Bah quoi, tu l'as calmé, non ? s'étonna Mike.

— Je l'ai humilié. C'est bien pire. Tu crois qu'il va se tenir tranquille ? Que pour lui c'est réglé ? Plus ce conflit puéril s'éternise, plus il le prend personnellement.

— On peut faire face.

— Jusqu'à quand, Mike ? Il inventera quoi la prochaine fois ? Kiera a été blessée cette fois...

— C'est juste une gifle, culpa Kiera. Une grosse, OK, mais je m'en remettrai.

— D'accord, mais ils ont menacé de tuer Mike.

— Je ne crois pas qu'ils l'auraient fait, protesta l'intéressé.

— Mais merde à la fin ! Ce type est surpuissant, probablement cinglé, et vous prenez ça à la rigolade, comme s'il avait voulu nous voler nos billes dans une cour d'école ! C'est grave !

Terry s'était emporté et avait jeté un froid sur le groupe. Il s'éloigna, autant pour réfléchir que pour se calmer un peu. Comme Mike semblait peiné par l'attitude de son ami, Kiera tenta de le reconforter.

— C'est rien, Mike, il ne t'en veut pas, il est juste inquiet.

— Je vais lui parler, dit Amber.

Terry avait rejoint le mur d'enceinte beige et le longea, les yeux rivés sur ses rangiers.

— Hep, ça ne te dérange pas si je t'accompagne ? J'adore cette partie du mur.

Terry ne put s'empêcher de sourire à la plaisanterie.

— Je crois qu'on est dans la merde, dit-il.

— On va en référer à nos supérieurs, ils ne vont pas rester sans rien faire...

— On va se plaindre à qui ? Moore ? C'est lui qui a nommé l'autre dégénéré chef de section, il ne va rien faire du tout. Si on lui parle de tout ça, il risque même de lui donner un flingue en guise d'encouragement !

— Alors parlons-en directement au commandant de la base, suggéra Amber.

— On ne l'a jamais vu. Admettons même qu'il veuille bien nous écouter, il nous dira de voir ça avec l'officier responsable de notre section. Et si Moore apprend ça, on l'aura sur le dos en plus de Millart.

Terry s'adossa au mur, les bras croisés, le visage grave.

— Eh bien, si Millart nous cherche, il nous trouvera, tant pis pour lui, on est de taille à faire face, reprit Amber.

— Ils n'étaient que trois, cette fois...

Terry laissa sa phrase en suspens, imaginant Millart revenir accompagné de toutes ses hyènes excitées par l'odeur du sang. Il devait bien y avoir six ou sept types dans sa bande. Kirtman et Farel semblaient les plus proches de lui, mais il y avait aussi un « boomer » et une « porte » parmi sa cour. Des classes A. Devoir faire face à un type pouvant générer des explosions et un autre pouvant se téléporter serait difficile, d'autant que seuls Mike, lui-même et Amber avaient des pouvoirs utiles. Et encore, Amber ne maîtrisait pas réellement le sien. Terry ruminait ces sombres pensées lorsqu'il sentit la main d'Amber

lui caresser la joue. Ses yeux bruns plongeaient dans les siens et brillaient d'un éclat bienveillant.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, dit-elle. Tu as été... fantastique aujourd'hui.

Terry se sentit rougir un peu, gêné autant par le compliment qu'il jugeait exagéré, que par le contact électrique que produisait la main d'Amber sur son visage.

— Je peux te poser une question ? fit Terry.

— Bien sûr.

— Tu lui aurais vraiment pissé dessus ?

Amber, surprise, éclata de rire. Terry avait cru dissiper sa gêne par une blague, mais voir le visage si parfait de la jeune fille s'illuminer ainsi le troubla encore plus. Il se dit qu'après tout il était quasiment un super-héros, et il se risqua à prendre la main d'Amber et à approcher ses lèvres des siennes.

La jeune fille ne le repoussa pas, au contraire, elle lui rendit son baiser et Terry oublia Millart.

Ebenezer ne parvenait pas à trouver le sommeil. Le lit réglementaire n'était guère confortable, et il se demandait ce qui pouvait bien avoir été utilisé pour remplir ce qui servait de matelas, mais ce n'était pas le manque de confort qui le tenait éveillé. Ebe s'en voulait. Terriblement. Il n'avait jamais été très éloquent, ni même à l'aise au sein d'un groupe autrement qu'en se cachant derrière des visages qui n'étaient pas le sien, mais son attitude d'aujourd'hui, ou plus exactement son manque de réaction pendant l'agression de Millart et de ses complices, le rongait. Était-il un lâche ? Pire, pourrait-il supporter d'être un lâche ? Bien entendu, Kiera l'avait rassuré lorsqu'il s'était excusé, et il est vrai que son pouvoir n'aurait pas été très utile pendant l'échauffourée, mais cela l'empêchait-il d'intervenir autrement ? Il aurait pu se placer entre Kiera et le bolide pour éviter que la jeune fille ne risquât de se prendre un second coup. Il y avait même pensé mais ne l'avait pas fait. Parce qu'il avait eu peur. Une peur qu'il n'avait jamais ressentie auparavant, même lorsque certains costauds lui volaient son goûter, à l'école. Ou quand le gros Tom avait menacé de lui casser le nez. Tout cela avait été pénible et inquiétant, et Ebe était heureux de quitter peu à peu l'âge sombre de l'enfance pour entrer dans ce qu'il imaginait être la sécurité du monde adulte. Un monde lumineux et policé où les gens pensaient ce qu'ils voulaient de vous mais ne vous le disaient pas – ou rarement – en face. Ebe avait toujours imaginé qu'il serait à l'aise dans ce monde-là. Enfin, un peu plus à l'aise, au moins. Mais cette journée lui avait prouvé combien il se trompait. Il avait été terrifié par Millart et les menaces de Kirtman. Quelque chose lui disait que Terry avait raison, ils étaient passés de justesse à côté du pire. Et peut-être que finalement, ce qui changeait dans le monde adulte, c'était juste l'intensité de la peur. Et la valeur des goûters dérobés.

Ebe eut subitement la sensation d'être épié. Il jeta un regard vers les autres lits de la chambrée. Tout le monde semblait endormi. Mike et Terry n'étaient pas dans cette partie du dortoir mais, par chance, Millart et ses sbires non plus. Ebe sursauta en entendant une voix qui résonna à l'intérieur de sa tête, comme si son cerveau s'était directement branché sur une radio locale.

— *Bonsoir. Je suis Blitz. Ne t'inquiète pas, je suis télépathe, je ne te veux pas de mal.*

Ebenezer avait entendu parler de Blitz et du rôle qu'il assumait au sein de Powertown mais il ne s'attendait pas à le croiser de cette manière. C'était d'ailleurs la première fois qu'il entendait un télépathe s'adresser à lui par la pensée. L'impression était étrange mais pas aussi désagréable qu'il aurait pu l'imaginer.

— *Salut, dit Ebe. Il y a confusion je crois, je ne suis pas psi moi.*

— *Je sais, répondit Blitz.*

— *Tu n'es pas censé surveiller plutôt les télépathes ?*

— *Normalement oui.*

Ebenezer se demanda si le « normalement » devait l'inquiéter. Il n'avait jamais rencontré Blitz et ignorait si l'on pouvait lui faire confiance. Et si le psi se mettait à lui chambouler l'esprit ?

— *Je ne vais rien chambouler, dit Blitz.*

Ebe se traita d'idiot en se rendant compte qu'évidemment le psi entendait toutes ses pensées. Il se demanda s'il devait s'excuser, mais Blitz ne lui laissa pas le temps de trancher la question.

— *Il m'arrive parfois d'étudier certaines personnes. J'essaie... d'apprendre.*

— *D'apprendre quoi ?* demanda Ebenezer.

— *Je suis autiste et...*

— *Oh, désolé, coupa Ebe.*

— *Ce n'est pas grave, poursuivit Blitz. Cela ne me gêne que dans mes relations sociales. Je n'ai pas toujours le comportement qu'il faut. Et je ne comprends pas toujours bien les réactions des gens.*

Ebe faillit répondre qu'il avait en partie les mêmes problèmes, mais il se retint néanmoins, convenant avec une certaine culpabilité que l'autisme devait être un peu plus handicapant que sa timidité maladive et son manque d'assurance.

— *J'essaie d'apprendre en regardant des films. J'en possède beaucoup. Mais parfois... j'essaie d'apprendre en écoutant les gens. En essayant de comprendre les sentiments qu'ils ressentent.*

— *Ce n'est pas de... l'intrusion ?* risqua Ebe.

— *Je crains que cela en soit, même si mes intentions ne sont pas mauvaises. Tu souhaites que je m'en aille ?*

— *Eh bien... oui,* répondit Ebenezer. *On ne va pas passer la nuit ensemble, si ?*

— *J'aurais souhaité te poser une question si cela ne te dérange pas.*

— *OK, vas-y.*

Ebenezer aurait dû être choqué par une telle intrusion dans son intimité, mais Blitz lui faisait une bonne impression. Quelque chose d'apaisant et de serein émanait de lui. Et puis, s'il ne comprenait pas les comportements sociaux habituels, Blitz n'allait pas le juger. Ce simple constat en faisait un interlocuteur de choix.

— *Pourquoi te sens-tu si mal ?*

Ebe fut surpris et gêné par la simplicité de la question. Il répondit le plus évasivement possible.

— *Je me sens mal parce que je pense que j'ai mal agi.*

— *Pendant l'altercation avec le télépathe ?*

— *Oui.*

— *Pourtant, tu n'as pas été blessé. Et tu ne t'es pas fait d'ennemi, dans aucun des*

camps. Le bilan est positif. Tu devrais être heureux.

— Ce... ce n'est pas ça, je n'ai pas envie que l'on me prenne pour un lâche.

— Tes amis t'ont-ils traité de lâche ?

— Heu... non.

— Tu penses qu'ils estiment que tu es un lâche ?

— Je... ne sais pas trop.

La tournure de la conversation commençait à mettre Ebe mal à l'aise. Blitz poursuivait néanmoins avec la même innocence.

— Est-ce qu'ils refusent de te parler ?

— Non.

— Ils acceptent toujours ta compagnie ?

— Oui.

— Donc, tout laisse à penser qu'ils ne t'en veulent pas et qu'ils aiment être avec toi. Alors pourquoi est-ce que tu te sens mal ? Je n'arrive pas à comprendre.

Ebenezer choisit de se laisser aller, comme s'il s'agissait d'une thérapie improvisée. Après tout, cela valait mieux que l'insomnie classique, peuplée d'amers reproches, à laquelle il s'était préparé.

— C'est moi, en fait... je suis déçu. J'aimerais être... quelqu'un d'autre, parfois.

— Tu es métamorphe, tu peux ressembler à qui tu veux.

— Non, quelqu'un d'autre... à l'intérieur.

— C'est possible, ça ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ne changes-tu pas si tu le souhaites tant ?

— Comment ?

— Ton comportement, bien que ne dérangeant personne, te fait souffrir. Pourquoi n'en changes-tu pas ?

— Ce n'est pas si simple. C'est pas comme si je devais juste m'acheter une nouvelle paire de baskets. C'est... effrayant.

— Tu as peur de changer ? Que crains-tu exactement ?

— Je... je ne sais pas trop.

— Donc, tu n'es pas bien, mais tu ne peux remédier à ton état parce que tu as peur sans que cette peur ne prenne sa source d'une menace précise et avérée. C'est bien ça ?

— Heu... je ne l'aurais pas formulé comme ça... parce que j'ai l'air d'un con là, du coup. Mais oui, c'est ça.

— Comment appelle-t-on ça chez les normaux ?

— Chez les non-supras ?

— *Chez les non-autistes.*

— *J'en sais rien... le bordel habituel de la vie, je crois.*

Blitz était resté encore un peu, puis il avait continué sa ronde mentale, laissant Ebenezer s'interroger sur leur longue conversation. Il était plus que douteux que le télépathe ait pu retirer quoi que ce soit de ce qu'il avait dit, mais Ebe se sentait, lui, bien mieux qu'au début de la nuit. L'autiste et son étrange mode de raisonnement, simple et direct, avait réussi à le déculpabiliser un peu en lui faisant prendre conscience que le problème ne venait pas tant des autres que de l'idée que Ebenezer s'était toujours fait de lui-même. Peut-être n'était-il pas si nul que ça. L'hypothèse tenait la route, elle était même sacrément tentante. Après tout, Kiera avait ri à sa blague un peu plus tôt dans l'après-midi. Et peut-être que bientôt, elle rirait aussi sans qu'il ait besoin de se cacher derrière un masque de Terminator. Et peut-être bien qu'un jour, il pourrait agir et surmonter sa peur.

Tim Millart s'empara de ses rangers et commença à les cirer. Il frottait lentement, étalant le cirage noir avec application, en apparence totalement absorbé par sa tâche. En réalité, Millart bouillonnait intérieurement. Le groupe de ce Clearmonth n'avait nullement été impressionné par ses nouvelles fonctions, pire, ces idiots l'avaient vaincu. Devant ses propres hommes, en plus. Tim commença à frotter ses chaussures de plus en plus vite. Penser à cet épisode le mettait en rage. Bien sûr, il en voulait à cette pétasse blonde qui voletait de travers, mais c'est surtout Terry Clearmonth qui l'obsédait. Sans lui, il les aurait tous mis au pas. Sans leur sale télékinésiste de chef, les autres ne poseraient plus de problème. Millart frottait maintenant frénétiquement ses rangers. Il remarqua que son voisin de chambrée, occupé par la même activité, lui jetait des regards inquiets.

— Occupe-toi de tes grolles, lui lança-t-il d'une voix dure et glaçante.

Le supra – un type avec un pouvoir mineur – retourna à son opération de cirage. Cet acte de soumission, aussi mince fût-il, contribua à rasséréner le télépathe. Après tout, il suffisait d'être patient, d'attendre le bon moment. C'était en allant se faire soigner à l'infirmerie que Tim avait trouvé une faille. « La » faille. Il était assis sur un lit, tenant une compresse stérile sur son front coupé et tuméfié, encore sous le choc de son échec, lorsque son regard fut attiré par la bibliothèque de l'infirmerie. Le meuble vitré contenait divers ouvrages médicaux, allant du simple guide sur les premiers secours à des livres plus pointus sur la médecine de guerre. Le titre qui retint son attention figurait sur la tranche d'un ouvrage épais, situé sur le dernier rayon, tout en bas. C'est le mot « autisme » qui excita sa curiosité. Alors que l'infirmier était occupé à chercher du désinfectant et du matériel de suture, Millart s'empara du livre et le dissimula sous sa veste. Il ne lui avait fallu que quelques minutes, le soir même, pour trouver une information intéressante. Il s'agissait en fait d'un test permettant de dépister les troubles du spectre autistique chez les jeunes enfants. Ce test s'appelait « Sally et Anne ». Et il redonna de l'espoir à Millart qui, à force d'amasser des informations en piochant au hasard dans les esprits du personnel de la base, était tombé sur une donnée fort précieuse concernant Blitz.

Kirtman interrompit les pensées de Millart en entrant dans la chambrée. Penaud, il lança un regard en coin à son nouveau chef de section, s'attendant à des reproches, voire à une engueulade en règle. Il chercha un sujet qui permettrait de détourner l'attention de son « repli stratégique ».

— C'est quoi ? interrogea-t-il en désignant le bouquin.

— C'est une faille.

— Une faille ?

Millart, qui semblait ne pas vouloir revenir sur la fuite de son bras droit, expliqua en quoi consistait le test qui lui avait redonné confiance. Il exhiba une boîte de gâteaux devant le nez de Kirtman.

— Il y a quoi là-dedans à ton avis ?

— Ben... j'en sais rien, des gâteaux ?

— Non.

Millart ouvrit la boîte et en sortit une lampe, un couteau de poche et un lecteur MP3.

— Si j'appelle Farel et que je lui pose la même question, il répondra quoi selon toi ?

— Il... pensera que c'est une boîte de gâteaux ?

Millart sourit.

— Félicitations, Ron, tu n'es pas autiste.

— Je ne pige rien à ton truc.

— Le con de télépathe qui nous sert de maton et qui m'emmerde depuis que je suis arrivé ici est autiste.

— Il est débile ?

— Non, crétin, il n'est pas débile, mais il pense différemment. Si je lui avais posé la même question qu'à toi, il aurait été incapable d'imaginer que Farel ne connaisse pas le véritable contenu de la boîte. Il tient tout ce qu'il sait comme une vérité universelle.

— Et alors ? En quoi ça nous aide ?

— Il est incapable de se mettre à la place de quelqu'un. D'imaginer ce qu'il pense.

— Et c'est bien, ça ?

— Oh oui, c'est bien ! répondit Millart avec un regard fiévreux.

Blitz était puissant, peut-être même exceptionnellement puissant, mais Millart savait maintenant qu'il n'était pas infaillible. S'il excellait dans le combat mental et la contre-intrusion psionique, son handicap l'empêchait de lire vraiment les individus. Il ne pouvait pas prévoir leur comportement, ne pouvait imaginer leur côté retors. Il était donc inconscient du danger. Millart avait craint un temps qu'il ne soit spécialement surveillé après ses incartades précédentes, mais c'était hautement improbable. Blitz avait eu le dessus, il pensait qu'il était le plus fort et donc, dans sa logique à lui, il imaginait que Millart le savait aussi. Ce con de vigile mental ne se méfiait pas ! Il suffirait donc d'être patient. De laisser glisser. D'attendre dans la pénombre, comme une bête affamée guettant sa proie. Millart n'avait besoin que d'une seconde. Une seule et précieuse seconde arrachée à la vigilance de l'autiste. Autant dire une goutte d'eau dans l'océan d'heures, de jours et même de mois qu'il leur restait à passer à Powertown.

Terry sortait du stand de tir où il avait suivi un cours sur le maniement des fusils d'assaut, lorsqu'il aperçut Amber. Elle était assise dans l'herbe près du terrain de football et sourit à son approche.

— Alors ? demanda-t-elle en pointant son index et son majeur et en agitant son pouce, comme s'il s'agissait d'une arme. Tu as fait un carton ?

Terry fit une grimace éloquente qui fit rire la jeune fille. Il adorait voir son visage s'illuminer ainsi. Ils ne sortaient ensemble que depuis quelques jours, du moins dans la limite de ce que le cadre militaire leur permettait, mais Terry pensait qu'il ne se lasserait jamais de l'entendre rire, même s'ils restaient ensemble jusqu'à devenir flétris et ridés.

— Je crois que je ne suis pas très doué pour le tir. Ebe se débrouille bien, par contre. Kiera et toi y allez tout à l'heure ?

— Ouai. Je vais m'amuser comme une folle, j'adore tirer.

— Tu sais tirer, toi ? demanda Terry, dubitatif.

— Oui, qu'est-ce que tu crois ! Mon père m'a appris. On tirait sur des bouteilles avec une vieille carabine. Ça avait le don de rendre ma mère complètement folle.

À l'évocation de ses parents disparus, un nuage de tristesse assombrit le regard d'Amber. Maintenant assis à côté d'elle, Terry ferma les yeux et leva son visage vers le ciel. Le soleil brillait et une douce chaleur se répandit sur ses joues. Il sentit la main d'Amber se poser sur la sienne et un bonheur total et absolu l'envahit. Un bonheur si parfait qu'avec lui vint une idée noire – *Et si je la perdais ? Si ça ne durait pas ?* – qu'il s'empressa de chasser.

— On n'est pas si mal ici, hein ? fit Amber.

Terry aurait bien répondu qu'il n'avait jamais été aussi heureux de toute sa vie et qu'il ne remercierait jamais assez Powertown de lui avoir fait rencontrer une fille aussi géniale, mais il se contenta d'un sobre acquiescement, se retenant d'ajouter qu'ils seraient encore mieux sans Millart. Ce dernier était également au stand de tir, sa cicatrice au-dessus de l'œil droit encore bien visible, mais il n'avait pas eu un seul regard pour Terry ou Mike.

— J'avais vraiment peur en arrivant, poursuivit Amber.

— Tout le monde flippait, je crois.

— Même Mike ?

— Même Mike.

— Difficile à croire quand on le voit.

Terry se demanda s'il pouvait s'ouvrir à Amber à propos des événements du Hicks que lui avait confiés son ami. Mike ne lui avait pas présenté ça comme un secret, mais il ne l'avait pas non plus autorisé à dévoiler cet épisode traumatisant. À la réflexion, Terry jugea que le ton qu'avait employé Mike était celui de la confiance, et il décida de rester vague et de détourner l'attention d'Amber sur un autre sujet.

— Pourtant, il n'était pas tranquille non plus, je t'assure. Le seul qui avait l'air de l'être, c'est ce connard de Millart.

— Ne parlons plus de lui par une si belle journée, je t'en supplie !

Amber avait dit cela d'une voix faussement emphatique, mais Terry la soupçonna d'être réellement mal à l'aise, ce qu'il comprenait, tant lui-même n'aimait guère évoquer le télépathe.

— Tu crois que l'on va devenir des sortes de... héros ? demanda Amber.

Terry fut surpris par la question.

— Des héros de guerre, tu veux dire ?

— Non. Des sortes de... super-héros. Comme dans les comics.

Terry éclata de rire. Amber sembla se vexer un peu.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? On a des pouvoirs, non ? C'est quand même dingue, ce truc. Je vole. Et toi, tu manipules les objets à distance.

— Mais tu nous imagines en costume ? Avec une identité secrète ? En train de patrouiller la nuit, pour flanquer une rouste à des vilains en maraude ?

— Wow, « flanquer une rouste », belle expression des années 60, tu as le pouvoir de voyager dans le temps aussi ?

— C'est ça, marre-toi.

— Tant pis alors, je ne serai jamais une super-héroïne.

— Tant mieux, je dirais.

— Pour quelle raison ?

— Parce que l'héroïsme, ça n'a rien à voir avec les pouvoirs. C'est une question de sacrifice. Et je n'ai pas envie que tu te sacrifies.

Terry se tourna vers son amie et celle-ci lui posa un chaste et tendre baiser au coin des lèvres. Amber était quelque peu émoustillée par Terry, mais elle commençait également à nourrir un sentiment plus profond à son égard. C'était trop tôt pour appeler ça de l'amour, mais c'était chaud et agréable.

— Très bien, jeune homme, ajouta-t-elle, je n'aurai donc pas de tenue provocante et sexy pour aller chasser le méchant.

— Mince, j'avais oublié les avantages ! dit Terry.

Le garçon sourit et il embrassa sa petite amie d'une manière plus appuyée cette fois, en passant sa main dans ses longs cheveux blonds. Bien qu'elle fût loin de s'en douter, Amber se souviendrait de cette scène toute sa vie. Et elle allait se la repasser mentalement des dizaines de fois dans les semaines qui allaient suivre. Parce que c'était une chouette

journée. Surtout, parce que ce fut l'une des dernières fois qu'elle vit Terry tel qu'il était vraiment, en pleine possession de ses moyens, et non comme un légume sur un lit d'hôpital.

Terry venait de terminer l'une des séances d'entraînement spéciales supervisées par Bargley. Comme à son habitude, le sergent avait été exigeant mais plutôt sympa. L'exercice du jour portait sur un assaut coordonné visant à neutraliser une force conventionnelle. Amber avait repéré les lieux en volant bien au-dessus de la cible et, avant que Mike ne fonce dessus, Terry avait neutralisé la position en pliant les canons de tous les fusils d'assaut factices. Sauf un. Techniquement, Mike avait donc été abattu. Bargley avait insisté sur les leçons à tirer de cette erreur : d'une part, une cible conventionnelle, sans supra, restait tout de même potentiellement très dangereuse, d'autre part, la reconnaissance et la communication étaient vitales pour le groupe. Chacun devait faire sa part. Chaque élément était utile. Sans Kiera et ses sens aiguisés, ils n'avaient pas vu qu'un sniper était encore dissimulé, attendant son heure. Terry avait été atterré par les conséquences de sa légèreté. Il imaginait aisément le résultat si tout cela s'était réellement déroulé sur un champ de bataille. Il n'avait aucune envie d'assumer ce genre de responsabilités, d'autant que désarmer des ennemis à distance pendant que d'autres allaient, ensuite, se ruer à l'assaut lui faisait l'effet d'être un planqué.

L'entraînement s'était achevé par une séance de sport classique. Pompes, abdos et course de fond. Avant de prendre sa douche, d'humeur maussade, Terry prit la plus mauvaise décision de toute sa vie : il alla se chercher un thé glacé dans le distributeur automatique qui se trouvait dans le couloir menant aux dortoirs. Il aimait le goût du thé, mais il aimait encore plus ce que le thé lui rappelait. Le sourire de sa mère, le parfum velouté de la cuisine lorsqu'elle y officiait encore. Et ses gestes tendres lorsqu'il était malade et alité. Sa seule présence faisait parfois baisser sa fièvre. Elle était douce. Et rassurante.

Il mit une pièce dans l'appareil, appuya sur le bouton qui jouxtait l'image d'une boîte verte et blanche, et attendit. Rien ne se passa.

— Machine de merde !

Terry mit un coup dans l'appareil, sans succès. Il jeta alors un œil à droite, puis à gauche, et décida d'utiliser son don. Il appuya mentalement sur la tige métallique qui retenait la boîte, celle-ci se libéra et tomba dans le sas situé en bas de la machine.

— Je l'ai payée après tout, ce n'est pas comme si je la volais.

Alors qu'il avalait sa première gorgée de thé, Terry entendit des pas derrière lui. Il se retourna et le vit.

Tim.

Timothy Millart.

Il était seul, ce qui eut pour effet de rassurer Terry, mais le télépathe affichait une mine sinistre qui n'augurait rien de bon. Même de loin, on pouvait encore distinguer l'hématome que lui avait valu le coup que Terry lui avait porté lors de ce qu'Amber appelait sobrement « l'incident du banc ».

Ne pas penser à Amber et à ce qu'elle a dit, se dit Terry. Surtout, ne pas penser à elle. Ne pas provoquer ce cinglé.

Terry se rendit vite compte que tenter de ne pas penser à quelqu'un était le meilleur moyen d'y penser, justement. Il revoyait Amber, quelques jours auparavant, menaçant d'uriner sur Millart, l'obligeant à déguerpir.

Il but une nouvelle gorgée, tournant le dos au télépathe, et contempla ses rangers avec l'air le plus détaché qu'il pouvait simuler.

Les pas se rapprochaient.

Rien à foutre de ce mec, il ne peut rien me faire, il est surveillé.

Le rythme des pas ralentit.

Il est surveillé mais... Blitz ne peut pas être partout tout le temps. Millart a bien réussi à fureter dans l'esprit d'Amber. Et si...

Le son des pas cessa alors que Millart s'était arrêté à sa hauteur. Terry vit la silhouette du télépathe se refléter dans la vitre du distributeur. Cela lui permettait de surveiller discrètement son ennemi, sans le provoquer. Ce dernier le fixait, immobile. Terry tenait toujours le thé dans sa main. Un peu trop fermement sans doute pour paraître détendu. L'attente semblait n'en plus finir quand la silhouette disparut et que le bruit des pas reprit enfin. Terry se détendit un peu.

Ce fut à ce moment qu'il reçut l'attaque mentale.

Un énorme CONNARD aux lettres aveuglantes et douloureuses se forma dans l'esprit de Terry qui laissa tomber son thé glacé. Aussi sonné que s'il venait d'être percuté par un bus lancé à pleine vitesse, il n'entendit pas la cannette toucher le sol mais sentit un liquide chaud couler le long de ses jambes. Un immense sentiment de détresse l'envahit alors que ses sens s'éteignaient les uns après les autres, noyant le distributeur et le reste du monde dans une flaque noire et silencieuse. Un goût horrible, mélange de gasoil et de poisson pourri, satura son palais, lui donnant la nausée avant que la sensation ne perde elle aussi de sa réalité.

Pris de convulsions, incapable de contrôler son corps, Terry se mordit violemment la langue jusqu'à en sectionner la pointe. Son esprit déchiré décrypta avec difficulté la douleur, comme s'il s'agissait d'une langue morte dont les mots avaient été oubliés depuis longtemps. Dans cet océan de ténèbres poisseuses, le nom d'Amber brilla un instant d'un éclat doux et apaisant, avant de se décomposer en lettres ternes, puis en vagues formes dénuées de sens.

Terry émit un gargouillis – pathétique cri de détresse presque inaudible – et s'écroula, sans connaissance.

Moore fut prévenu vers dix-sept heures. Il était dans son bureau, absorbé par une partie de poker sur internet, lorsque Bargley débarqua, affolé. Moore leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir. Ce sergent, avec sa manie de faire une montagne du moindre incident, l'agaçait profondément. Peut-être encore plus que Phil, le mari de sa sœur, lorsqu'il devait l'écouter pérorer sur le hockey ou, pire encore, la politique étrangère.

— Mon lieutenant, c'est Millart, il...

— Bon sang, coupa Moore, vous n'allez pas recommencer ! Vous n'avez rien d'autre à faire que de me rapporter sans cesse les pathétiques chamailleries de ces gamins ?

Bargley marqua une pause, les yeux écarquillés. Moore remarqua qu'il était essoufflé.

— Millart a agressé Terrance Clearmonth.

— C'est lequel, Clearmonth ? demanda Moore en regardant de nouveau son écran et en se réjouissant à la vue de la paire de rois qu'il venait de recevoir.

— Le télékinésiste.

— Mettez-les aux arrêts tous les deux s'ils se sont battus, pas besoin de venir m'en référer.

— Ils ne se sont pas battus, expliqua Bargley, Millart l'a attaqué mentalement. C'est grave, Clearmonth est inconscient. Blitz a tenté de voir un peu l'étendue des dégâts, il dit que Clearmonth est... il ne sortira pas du coma à son avis.

— Quoi ?

Moore venait de juger que sa paire de rois ne méritait plus tant d'intérêt que ça.

— Comment ça, dans le coma ? Il a quoi ?

— Une sorte de... déchirure mentale. Difficile à expliquer. Kornell dit qu'il faut l'évacuer sur Bangor.

Kornell était le médecin de la base. C'était également un supra, qui parvenait à apaiser les douleurs par apposition des mains, mais il était clairement incompetent en matière de chirurgie psionique. Le centre de Bangor, par contre, semblait effectivement approprié.

— Mais bordel, qu'est-ce qu'il lui a pris à ce con de télépathe ? Et Blitz ? Qu'est-ce qu'il foutait, pourquoi ne l'a-t-il pas empêché d'agir ?

Moore, comprenant peu à peu la gravité de la situation, cherchait déjà un bouc émissaire.

— Blitz fait de son mieux, mais il ne peut pas être...

— Nom de Dieu de bordel de merde ! jura Moore. Vous allez voir que cette histoire va me retomber sur la gueule...

Bargley s'abstint de lui dire qu'il était effectivement en grande partie responsable et continua son rapport.

— Millart est aux arrêts, il n'a pas opposé de résistance. J'ai prévenu la SU.

Moore poussa un cri de dépit, levant les bras au ciel.

— Déjà ? Mais bordel, il fallait venir m'en parler avant !

— C'est la procédure, mon lieutenant.

Moore pesta intérieurement. Bargley ne cessait de le déranger pour des conneries, et voilà que, pour une fois où il aurait aimé être consulté, il prenait l'initiative de prévenir les capuchards ! Ils allaient débarquer et prendre les choses en main, ce qui ne lui laissait que très peu de temps pour se retourner.

— Allez me chercher Blitz, je veux qu'il me fasse son rapport personnellement.

— Il surveille Millart, mon lieutenant. Il serait dangereux de le laisser seul maintenant.

— Ah, il est bien temps de le surveiller, celui-là ! Pourquoi personne n'a-t-il fait de rapport sur sa dangerosité ?

Là encore, Bargley sut qu'il était inutile de préciser qu'il n'avait cessé d'en faire. Moore tentait de trouver quelque chose à quoi se raccrocher en lançant des idées un peu au hasard. La panique n'était pas loin.

— Bon, fit le lieutenant, quand les capuchards vont-ils arriver selon vous ?

— Quelqu'un a été envoyé immédiatement, il sera là dès ce soir.

Moore grimaça et congédia son sergent. Il se massa les tempes du bout des doigts pendant quelques minutes, puis se leva pour fouiller dans les dossiers qui étaient classés dans l'armoire métallique verdâtre qui prenait tout un mur de son bureau. Il finit par trouver celui de Millart. Avant l'arrivée des recrues, il n'avait que très superficiellement parcouru ces dossiers, son attention décroissant à mesure que les lettres de l'alphabet défilaient. Il avait dû consacrer cinq minutes par dossier aux noms commençant par A et B, il était passé à deux minutes à partir des C et, arrivé aux M, il devait en être à quelques secondes. Cette fois, il se pencha sérieusement sur la pochette orange et les informations qu'elle contenait. Horrifié, il découvrit que Millart avait blessé sa propre mère par contact psionique involontaire. Il n'avait certes pas fait exprès, mais cela le plaçait tout de même dans les télépathes à surveiller de près, or Moore n'avait pris aucune mesure de précaution spécifique. Le lieutenant se souvint qu'il avait même fait de Millart le leader de sa section, ce qui, au vu des événements, paraissait pour le moins maladroit.

— Oh putain...

Ce fut sur ce gémissement angoissé que Moore referma le dossier et caressa nerveusement, sans même s'en rendre compte, le grade qui figurait sur son épaulette.

Le type arriva vers vingt-deux heures. Dans d'autres circonstances, Moore aurait été ulcéré de devoir attendre un visiteur si tard, mais lorsque Bargley vint le prévenir que le

capuchard était arrivé, il en était à son huitième café de la soirée et n'était guère pressé de l'accueillir. Résigné, le lieutenant demanda à Bargley de le faire venir, et un homme vêtu d'un trench-coat beige entra dans la pièce. Il était difficile de lui donner un âge, Moore aurait dit quarante-cinq ans, sans doute pas plus de cinquante, en tout cas. Il portait une moustache noire et épaisse qui renforçait encore l'impression de dureté de son visage, mat et parsemé de profondes rides. L'homme s'assit en face de Moore sans y avoir été invité. Le lieutenant fut troublé par ce manque d'éducation.

— Heu, fit-il, hésitant, quel est votre grade ?

L'homme au trench-coat ouvrit un boîtier en plastique brun duquel il sortit une cigarette. Il la porta à sa bouche et tâtonna ses poches, à la recherche d'un briquet.

— C'est... interdit de fumer ici, dit Moore d'une voix peu assurée.

L'homme trouva enfin ce qu'il cherchait. Il se saisit d'un Zippo et alluma sa cigarette sans aucune considération pour Moore et son interdiction. Il fit claquer le briquet en le refermant et tira une longue bouffée sur sa cigarette. Il releva la tête, cracha la fumée du coin de la bouche et planta ses yeux dans ceux de Moore. Enfin, il prit la parole.

— Je viens de me taper trois heures de route pour venir nettoyer votre merde, alors mon grade, considérez que vous vous en foutez, au moins autant que je me fous de vos interdictions.

Moore fut piqué au vif. Comment pouvait-on s'adresser à lui ainsi ? Il était lieutenant tout de même !

— Dites donc, qu'est-ce qui vous donne le dr...

La fin de la protestation de Moore se perdit dans un murmure qui se transforma en miaulement ridicule. Le lieutenant venait de ressentir une violente bouffée d'angoisse, quelque chose de si éprouvant qu'il avait du mal à contenir sa vessie.

— Ce que vous ressentez, c'est moi qui le cause, dit l'homme au trench-coat.

— Vous êtes un supra ! fit Moore, terrifié et tremblant.

— Oui. Je peux vous faire ressentir un tas de choses. Agréables ou pas. Et croyez-moi, dans la partie « ou pas », vous ne testez là qu'un tout petit échantillon.

— Mais... mais pourquoi ? bafouilla Moore.

— Pour gagner du temps, poursuivit l'homme en croisant les jambes et en tirant de nouveau sur sa cigarette. Comme je vous l'ai dit, je viens de me taper trois heures de bagnole, et je dois me farcir le retour en compagnie d'un jeune télépathe qui a tendance à charcuter l'esprit de ses semblables. Que croyez-vous que la situation m'inspire ?

— Heu... vous n'aimez pas ça, répondit Moore, un peu moins angoissé.

— Ben voilà, tout juste ! Je n'aime pas ça. Alors je veux aller vite. Et j'ai l'impression qu'avec vous, pour aller vite, il faut y aller fort. D'où la sensation désagréable qui vous noue la gorge et vous file la chiasse. Allez-vous coopérer sans poser de questions à la con, lieutenant, ou bien dois-je vous faire ressentir quelque chose de plus convaincant ?

— Je suis convaincu, je suis convaincu ! répondit Moore, peu désireux de tester la palette d'émotions que pouvait susciter l'homme au trench-coat.

— Bon, alors écoutez-moi bien. Vous allez me donner le dossier de Millart. Il part avec moi. Vous n’avez plus à vous préoccuper de lui. En ce qui vous concerne, il n’a jamais existé. Compris ?

— Compris.

— Évidemment, interdiction totale de communiquer sur l’incident d’aujourd’hui. Officiellement, Clearmonth a eu un accident lors d’un entraînement. Il va avoir droit aux meilleurs médecins, sa famille va être indemnisée.

— D’accord, fit Moore, plus détendu maintenant qu’il comprenait qu’il n’allait peut-être pas être inquiété.

— Pour les autres supras de la section, même topo. C’est un accident, et Millart est maintenant pris en charge par la SU. Terrance Clearmonth avait-il des proches parmi eux ?

— Des proches ?

L’homme au trench-coat tendit le bras vers le bureau de Moore, qui eut d’instinct un mouvement de recul, et il tapota sa cigarette au-dessus de la tasse de l’officier.

— Oui, des gens avec qui il se serait lié.

— Je l’ignore, répondit Moore dans un élan de sincérité.

L’homme au trench-coat fronça les sourcils.

— C’est important, reprit-il, ses amis pourraient chercher à savoir ce qu’il advient de Millart, et nous n’y tenons pas.

— Ce ne sont que des gamins, fit Moore en haussant les épaules.

L’homme au trench-coat tira de nouveau une bouffée sur sa cigarette, se pencha en direction de Moore et laissa tomber son mégot dans sa tasse.

— Non, ce ne sont pas que des gamins, abruti. Ce sont des gamins avec des pouvoirs. L’un d’eux vient de pratiquement tuer un autre, rien que par la pensée. Ça devrait vous éclairer un peu sur la spécificité de ces « gamins ». Il y a déjà suffisamment de bordel ici, il s’agit de ne pas en rajouter en laissant des suprahumains se lancer dans une vendetta contre Millart.

— Je demanderai à Blitz de les surveiller, proposa Moore. C’est notre télépathe maison. Il est chargé de la sécurité.

— Eh bien vous le félicitez ! Il est apparemment très compétent, répliqua le capuchard. Il va falloir que votre Blitz fasse plus que les surveiller. Je veux lui parler, je vais lui donner moi-même quelques instructions.

— Il vaudrait mieux que ce soit le sergent Bargley qui s’en charge, fit Moore.

— Pourquoi ?

— C’est un peu particulier. Blitz est autiste. Bargley sait comment y faire avec lui.

— Votre télépathe chargé de la sécurité est autiste ? C’est quoi, une blague ?

— Ah, mais il est très bon, la sécurité mentale, c’est son truc.

— Est-ce que le fait de pouvoir s’introduire dans l’esprit d’autrui pour y foutre un

boxon tel que la personne est laissée pour morte, vous semble relever d'une faille dans la sécurité, lieutenant ?

— Heu... oui.

— Oui, même vous, vous parvenez à vous en rendre compte. Bon, laissez tomber, un de nos agents psioniques passera pour effacer le souvenir de Clearmonth chez ses amis. En attendant, tâchez au moins de les identifier. Vous vous en sentez capable ?

— Bien sûr, oui, nous le ferons, balbutia Moore.

L'homme au trench-coat se leva, prit le dossier de Millart et, avant de quitter le bureau de Moore, se retourna vers lui. Celui-ci l'avait suivi, la main droite vaguement tendue, ne sachant s'il devait saluer son étrange invité.

— Et vous me laissez partir avec ce dossier sans même vous assurer de mon identité ?

— Mais... vous n'avez pas voulu répondre à... heu... mes questions, fit Moore, penaud.

— Il fallait insister. Vous êtes un officier, bon sang ! Pas un enfant que l'on peut effrayer en élevant la voix.

Le capuchard releva le col de son trench-coat et sortit en claquant la porte. Moore, les jambes tremblantes, rejoignit son fauteuil et se laissa tomber dedans, le regard dans le vague. Quand il comprit qu'il ne serait pas dégradé et que tout cela lui avait seulement valu quelques piques et une désagréable entrevue, il se mit à sourire. D'une fente jaune et triste, qui déformait son visage, mais qui faisait tout de même office de sourire.

Amber était allongée sur son lit, dans sa chambrée. Elle fixait le plafond, immobile.

Tout le monde avait accusé le coup lorsqu'ils avaient appris pour Terry. Mike était resté hébété et n'avait pu dire un mot. Ebenezer s'était isolé pour pleurer. Kiera, elle, avait soutenu Amber, lui prodiguant quelques mots réconfortants. Amber ne se rappelait ces heures sombres que par bribes, comme si elle avait évolué dans une sorte de brouillard cauchemardesque. Elle se souvenait qu'elle avait fixé Kiera, qu'elle avait tenté de lui parler avant de voir son visage se brouiller. Elle n'avait cependant pas perdu connaissance. Elle s'était mise à hurler. Un long et déchirant cri de douleur qui, pourtant, n'exprimait qu'imparfaitement le feu qui la dévorait. Avec Terry, elle avait enfin cru que les choses tourneraient mieux pour elle. Leur groupe était comme une famille. Et pour la première fois depuis bien longtemps, elle n'était plus obsédée par la perte tragique des siens. Bien sûr, ses parents et son petit frère étaient toujours présents en elle, mais d'une manière moins douloureuse. Plus acceptable. Elle envisageait de s'accorder le droit de revivre. D'éprouver des sentiments pour des êtres vivants. Elle cicatrisait à peine, et voilà que Terry lui était enlevé. De nouveau, la douleur revenait, plus vive encore, lui laissant un goût métallique dans la bouche.

Terry avait été transféré dans la nuit vers l'hôpital militaire de Bangor, à près de deux cent cinquante kilomètres de Powertown. Le médecin de la base assurait que s'il y avait quelque chose à tenter, les spécialistes de Bangor étaient les mieux placés pour cela. Pourtant, Amber savait très bien qu'il n'y avait rien à espérer. Le docteur Kornell avait été assez clair : Millart avait déchiré l'esprit de Terry, aussi facilement qu'une simple feuille de papier. De Terry et ses yeux rieurs, il ne restait qu'un fantôme, un corps habité par une âme morte. Une âme cassée plutôt, et irréparable. Il ne lui prendrait plus jamais la main, il ne lui déposerait plus jamais de baiser sur la joue. Il resterait à Bangor un temps, puis serait rendu à sa famille. Il regagnerait son lit où il passerait le reste de son existence, des tubes le nourrissant, d'autres recueillant ses déjections... les siens veilleraient sur lui jusqu'au jour où ils n'en pourraient plus de le voir ainsi, d'être quotidiennement torturés par cette fausse présence. Voilà ce que Millart avait fait. Si légalement il n'avait tué personne, il avait tout de même mis fin à une vie. Et il s'en tirerait. Parce que les capuchards avaient besoin de lui, parce que l'Unité Spéciale ne pouvait se permettre de passer à côté d'un télépathe aussi doué, fût-il un criminel. Le sergent Bargley leur avait dit que Millart était maintenant entre leurs mains, qu'il était hors d'état de nuire, mais Amber savait bien ce que cela voulait dire. Le gouvernement n'allait pas faire une croix sur un classe A à cause d'un « accident », les télépathes étaient trop précieux. Millart allait devenir un capuchard ou être envoyé sur le front. Il en baverait peut-être un peu au début mais il ne paierait pas pour son crime, il n'y aurait pas de procès. Amber serra les

poings, sentant à peine ses ongles lui rentrer dans les paumes. C'était si injuste, si totalement et épouvantablement injuste.

Et puis non ! Cela ne pouvait se terminer ainsi. Parce que si ce monde permettait aux Millart de s'en tirer et laissait crever les Terry, alors il ne valait rien. Et si elle ne réagissait pas, si elle ne faisait pas tout ce qu'elle pouvait pour rétablir la balance, alors que vaudrait-elle elle-même ? Que dirait-elle un jour à ses futurs enfants ? Que dirait-elle aux Pierce quand elle rentrerait ? Terry lui avait affirmé que l'héroïsme était une question de sacrifice et non de pouvoirs, eh bien elle se sentait prête. Prête à risquer la prison, prête à sacrifier sa vie. C'était évident, il lui fallait agir, et rien qu'à cette idée, une fois certaine qu'elle n'en resterait pas là, elle se sentit un peu mieux.

Dans un premier temps, Amber utilisa chaque minute de son temps libre pour se renseigner sur les télépathes et l'exploration mentale. Après tout, si elle devait d'une manière ou d'une autre se confronter à Millart, autant en savoir le plus possible sur ses capacités. Pendant deux jours, elle passa ainsi une bonne partie de la pause d'après dîner à chercher des informations sur Internet. Comme elle s'en doutait, l'essentiel de ce qu'elle trouva provenait de l'ouvrage du professeur Liebher. De larges extraits étaient publiés sur un site consacré au sujet. En gros, Amber avait retenu de ses lectures que, pour un télépathe, l'esprit humain était avant tout un immense territoire partagé en secteurs. Elle avait été frappée par cette apparente coupure, cette profonde différence entre les zones. Une nomenclature avait été mise en place, définissant sept secteurs.

Le premier, appelé la Porte, était une sorte de point d'entrée par lequel tout télépathe pénétrait un esprit. Un gris-vert dominait l'endroit. C'était un tableau en perpétuelle évolution sur lequel se reflétait l'état immédiat du sujet. Une sorte de mémoire vive sans importance, peuplée d'ombres issues de pensées fugaces et d'images difformes. On ne pouvait pas réellement lire quelqu'un à partir de cela : comme son nom l'indiquait, la Porte était un lieu de passage. Une fois connecté, on pouvait alors atteindre l'un des cinq autres secteurs clairement identifiés en l'état actuel des connaissances psioniques.

Le deuxième secteur, le plus couramment lu par les débutants, était le secteur mémoriel épisodique, appelé aussi l'Écran. C'était là le siège du passé de l'individu. Il n'y avait aucun danger à s'y promener, on voyait une sorte de film bleuté défiler devant soi. On pouvait avancer dans le temps, mettre sur pause, c'était assez facile, mais surtout très ennuyeux la plupart du temps, d'autant que le film pouvait être incomplet, avec parfois des noirs remplaçant l'image ou une absence de son.

Le troisième secteur, à dominante jaune, était le secteur vital, aussi appelé la Source. Il n'y avait rien de compréhensible à y lire mais on pouvait y faire de sérieux dégâts si l'on commençait à se laisser aller à le trifouiller. C'était ce qui régulait les fonctions vitales telles que la respiration ou les battements du cœur. L'endroit avait un aspect doré et féérique, d'étranges flux de lumière jaillissaient de machineries œuvrant dans une complexe sérénité.

Le quatrième secteur était le siège des émotions. On l'appelait également le Cœur. C'était un endroit sombre et humide, si tant est que l'humidité pût avoir une signification dans un tel lieu. Parfois une lueur rougeâtre éclairait un peu la surface des pensées mais le plus souvent, des ténèbres parfaites recouvraient des vagues de sensations étranges et

changeantes, qui pouvaient être douces et agréables ou au contraire violentes et douloureuses.

Le cinquième secteur, l'un des plus intéressants pour la télépathie militaire, était le Bureau. C'était le lieu où résidaient les pensées logiques ainsi que le siège de la mémoire sémantique et procédurale. Tout y était ordonné et clairement lisible, le tout presque « rangé » dans de longs couloirs brunâtres. C'était également dans ce secteur que se trouvait la mémorisation volontaire d'éléments particuliers. Un poème par exemple, ou une équation, même oubliés par l'Écran, étaient ici présents. La difficulté de lecture du lieu provenait du gigantesque nombre d'informations disponibles. On supposait que certaines pouvaient s'effacer si l'on n'y accédait pas pendant un laps de temps suffisant, mais sans réelle certitude.

Le sixième secteur, appelé la Matrice, était le siège de l'inconscient. Il abritait le Ça, le Moi et le Surmoi. Des pulsions contraires et de gigantesques formes-pensées peuplaient la Matrice et en faisaient un secteur agité et dangereux, pouvant choquer par son étrangeté ou même occasionner des blessures psychiques. Le seul à en être revenu suffisamment indemne pour en tenter une description cohérente était le professeur Liebher. Pour les télépathes, Liebher était aujourd'hui une sorte de Christophe Colomb mâtiné de Freud et d'Indiana Jones. Son ouvrage, *Voyage dans le Ça, le Moi et le Surmoi*, avait fasciné des centaines de supras et des millions de normaux.

Enfin, il y avait le mythique secteur 7. Le fameux Graal. Ce que Liebher estimait être la clef des pouvoirs. Peut-être la réponse à toutes les questions. Pas seulement comment sauver Terry, mais pourquoi quelque chose plutôt que rien. Pourquoi l'univers. Pourquoi les larmes et les étoiles. Pourquoi la cruauté. L'amour. Le citron et le miel. Alors qu'il pourrait n'y avoir rien. Un rien parfait, absolu, sans besoin de causes et d'explications. Sans Millart. Sans Terry inerte et à moitié mort. Sans la douleur...

Quelques jours après l'évacuation de Terry, Amber obtint une permission, accordée par un Bargley compréhensif, pour se rendre à Bangor. Elle profita du trajet en train pour tenter de rassembler le plus d'informations possible sur les capuchards. Après une rapide recherche sur son smartphone, elle aboutit sur le site officiel du FBI. L'Unité Spéciale avait une agence à Washington, des bureaux à Quantico, en Virginie, mais elle ne trouva aucune mention d'un camp d'entraînement spécial ou d'un lieu d'internement pour les supras dangereux. Pourtant, les capuchards devaient bien emmener leurs prisonniers quelque part. Le sujet avait toujours été traité très évasivement par les médias pour cause de sécurité nationale : la SU restait dans l'ombre et ne s'attardait pas sur le sort des suprahumains qui commettaient des crimes. Ce flou arrangeait tout le monde, notamment une population apeurée et pressée de s'en remettre à une agence qui lui promettait d'assurer sa sécurité. C'était compréhensible, quand un demi-dieu se mettait à déconner, personne n'était très regardant sur les méthodes de ceux qui se proposaient de le neutraliser. Il ne fallut pas longtemps à Amber pour acquiescer la conviction que le mieux, pour retrouver la trace de Millart, était de trouver un responsable et de lui demander de manière persuasive de bien vouloir répondre à ses questions. Un type comme celui qui était venu chercher Millart ce soir-là. Elle avait eu la permission de rester auprès de Terry, à l'infirmerie, en attendant son transfert, et elle avait veillé tard, jetant de temps à

autre un regard par la fenêtre. De là où elle se trouvait, elle ne pouvait pas voir l'entrée de la base, mais elle distinguait le quartier des officiers, notamment le bureau de Moore. L'homme qui lui avait rendu visite, à la nuit tombée, était certainement un agent de la SU. Elle l'avait nettement vu, le visage crûment éclairé par les projecteurs blafards de la base. Il semblait aussi à l'aise que s'il se baladait chez lui. Et il portait un trench-coat délavé qui sentait le flic. Le flic de roman de gare, mais le flic quand même. Restait à localiser un tel individu, et à trouver comment le faire parler, ce qui n'était pas une mince affaire.

Amber arriva en fin de matinée à l'*Acadia Hospital* de Bangor. Dans le hall d'entrée, une infirmière souriante lui indiqua la chambre de Terry et lui précisa que monsieur Clearmonth était auprès de lui. En suivant une ligne jaune peinte sur le sol qui lui rappela Powertown, la jeune fille se demanda dans quel état pouvait bien être le père de Terry. Les médecins psioniques qui se trouvaient ici parvenaient à de petits exploits, comme soigner des phobies ou permettre aux gens d'arrêter de fumer sans efforts, mais la chirurgie télépathique n'en était qu'à ses balbutiements. Le monde était rempli de merveilles, de pouvoirs insensés, mais ce qui était détruit le restait encore...

Amber prit un ascenseur et déboucha dans un long couloir vert pastel, parsemé d'affiches vantant les mérites des techniques psioniques pratiquées à Bangor. On pouvait lire une offre proposant de recevoir en mémoire la cartographie de tous les États-Unis pour trois cents dollars. Les mises à jour étaient gratuites pendant cinq ans. Un autre panneau faisait l'apologie du forfait littérature : pour huit cents dollars, le client alléché et fainéant se voyait implanter les souvenirs de lecture de cent cinquante œuvres littéraires majeures. Les explications de texte, pour briller en société, étaient comprises. Tout cela restait tout de même basique. Les télépathes pouvaient transférer des données brutes et finies dans l'esprit de leurs clients, comme des cartes ou des romans, mais ils ne maîtrisaient pas encore les opérations plus complexes, tel que l'apprentissage artificiel d'une langue. Ce processus demandait trop d'interactions entre les différents secteurs mentaux pour pouvoir être reproduit.

Amber arriva devant la chambre qu'elle cherchait. Elle prit une profonde inspiration avant d'entrer.

Terry était allongé sur un lit, au milieu de la pièce. Il était relié à plusieurs machines par de nombreux fils. Sans cela, l'on aurait pu croire qu'il dormait paisiblement. Un homme se tenait assis sur une chaise, près de la fenêtre qui faisait face à l'entrée. Il se leva à l'arrivée d'Amber.

— Bonjour, dit-elle. Je ne veux pas vous déranger... je peux repasser plus tard si...

— Qui êtes-vous ?

L'homme avait parlé d'une voix grave, éteinte. Ses traits étaient creusés. Il semblait avoir soixante ans au moins.

— Je suis une amie de votre fils, monsieur Clearmonth. Je m'appelle Amber Benndis. Nous étions... proches.

— Vous étiez avec lui à la base de supras ?

— À Powertown, oui.

La poitrine de l'homme fut secouée par ce qu'Amber prit pour une quinte de toux avant de comprendre qu'il s'agissait de sanglots.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? Qu'est-ce qu'ils ont fait à mon fils ?

Adrian Clearmonth essuya les larmes qui roulaient sur ses joues. Amber remarqua ses mains énormes et poilues. Il avait l'air d'un bûcheron. De quelqu'un de solide. Le voir ainsi pleurer était aussi étonnant qu'éprouvant.

— Ils ne vous ont rien dit ?

— Ils m'ont parlé d'un accident, c'est tout ce que je sais. Mademoiselle, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Comment... comment peut-il être dans cet état ?

Amber faillit dire la vérité mais elle renonça finalement en pensant que cela ne serait d'aucun réconfort pour le père de Terry. Pas tant que le sort de Millart resterait inconnu, en tout cas.

— Oui, il y a... eu un accident. Pendant un exercice. Un télépathe novice a blessé votre fils. Involontairement.

— Involontairement ? Mais... les médecins me disent qu'il n'y a aucun espoir. Qu'il ne reste que des miettes de son esprit. « Miettes », c'est le terme qu'ils ont employé. Comment peut-on faire ça involontairement ?

— Je... je ne sais pas. Je suis désolée.

— Il était tout ce que j'avais au monde. Je n'avais que lui, vous comprenez ?

L'homme se rassit et cacha son visage dans ses mains alors que de nouveaux sanglots étouffés secouaient ses épaules. L'image du colosse, écroulé et pleurant son fils, bouleversa Amber. Elle n'éprouvait pas que de la peine, ce qu'elle ressentait maintenant était au-delà des larmes. Elle avait envie de sang. De sang et de vengeance.

Le ciel commençait à s'assombrir sur Powertown, mais quelques rayons de soleil parvenaient encore à percer les nuages pour donner aux installations une teinte dorée qui contrastait avec les parties des bâtiments non éclairées. À l'abri de l'une de ces flaques d'ombre, Amber, Kiera, Mike et Ebenezer étaient réunis. Sans se concerter, ils avaient délaissé leur banc habituel, comme s'il n'était maintenant plus qu'un monument dédié à l'époque où Terry pouvait encore s'y asseoir. Les cours et les exercices de la matinée n'étaient pas parvenus à chasser leur tristesse, et la pause s'avérait tout aussi maussade. Mike semblait le plus affecté, sa mine lamentable en disait long sur son état psychologique. Amber, elle, était habitée d'une froide colère qui avait pris peu à peu le dessus sur sa peine. Elle savait pertinemment que lorsqu'il n'y aurait plus rien à faire et qu'elle serait désœuvrée, la douleur reviendrait se lover dans son esprit, comme un charognard aussi patient que redoutable, mais pour le moment, elle était tenue à distance, et c'est tout ce qui lui importait. Son voyage à Bangor avait été pénible, mais revoir Terry, le toucher sans qu'il ne puisse lui rendre ses caresses, avait renforcé sa détermination.

Amber rompit le silence.

— On doit faire quelque chose.

— Oui, continua Kiera, tu as raison, il faut se reprendre... essayer de penser à autre chose.

— Non, répliqua Amber. Je veux parler de Millart. On ne peut pas le laisser s'en tirer comme ça.

— Tu penses à quoi exactement ? demanda Mike.

— On doit le retrouver et l'obliger à payer pour ce qu'il a fait.

— Je ne vois pas du tout ce que l'on peut faire, répondit Kiera. Il a été exfiltré par les capuchards. Ils vont le garder enfermé.

— Ou s'en servir pour leur propre compte. En oubliant ce qu'il a fait. On doit pouvoir le retrouver, on a des pouvoirs.

— On n'a aucune chance contre les capuchards, dit Ebenezer.

— Il doit être dans un des locaux du FBI, répliqua Amber. Ça ne doit pas être si difficile à trouver, ce n'est pas secret.

— Même si on le retrouve, objecta Kiera, on aura les capuchards sur le dos. Ils ont un tas de super-connards avec eux.

— Et alors ? rétorqua Mike. Je peux allonger n'importe qui.

Kiera prit un air ahuri devant la remarque de Mike.

— Ils auront des psi, eux !

— Tu as raison, Kiera, continua Amber, il nous faut un psi.

— Quoi ? Mais ce n'est pas du tout ce que je voulais di...

— Il nous faut Blitz, coupa Mike.

— Bien sûr, dit Kiera, on va désertier, demander à un télépathe hyper balèze de nous suivre et on va aller dénicher Millart et péter la gueule des supras qui veillent sur lui ! Vous êtes dingues ou quoi ?

— Je sais peut-être comment convaincre Blitz...

Tous les regards se tournèrent vers Ebenezer. Le jeune homme était content de son petit effet et, tout excité à l'idée d'être le centre de l'attention et de pouvoir aider ses nouveaux amis, il s'expliqua.

— J'ai... déjà parlé avec lui, enfin, par la pensée. Il est autiste. Et c'est un cinéphile.

— Et en quoi ça nous aide, ça ? demanda Kiera un peu durement.

Ebenezer décida de ne pas rentrer dans les détails, surtout pour éviter d'avouer le sujet de sa conversation avec le télépathe, et il en vint au but.

— Il se sert de films pour tenter de comprendre les émotions. Ce qu'éprouvent les gens, quoi. C'est important pour lui, une sorte de quête.

— Et ? s'impatienta une nouvelle fois Kiera.

— Je pense que... si j'essaie de lui expliquer ce qu'on attend de lui, avec des références cinématographiques, il peut nous comprendre. Et nous aider.

— Jamais rien entendu d'aussi idiot !

Amber regarda Kiera d'un œil sévère.

— Non, ce n'est pas idiot. On peut toujours essayer en tout cas.

— Une minute, reprit Kiera, admettons que Blitz soit partant, et admettons même que l'on retrouve Millart, on fera quoi ensuite ?

Le visage d'Amber se ferma.

— On le livre aux autorités, avança Mike.

— Il est déjà avec les autorités, dit Kiera en appuyant sur « déjà ». Si Amber veut retrouver Millart, c'est... pour le tuer.

Mike fixa son amie, l'air grave.

— C'est vrai, Amber ?

— Je ne sais pas encore, répondit-elle, mais... c'est possible, oui.

La jeune supra fut quelque peu troublée par son aveu. C'était une chose d'y avoir pensé, de l'envisager même sérieusement depuis que Terry n'était plus qu'un souvenir, mais c'en était une autre d'avouer à voix haute que l'on cherchait à assassiner quelqu'un.

— On fera comme tu voudras, dit Mike.

— Quoi ? s'exclama Kiera. Mais vous êtes complètement barrés tous les deux ! Vous voulez finir en taule ? Ebe, ne me dis pas que tu cautionnes ça ?

Ebenezer haussa les épaules en fixant l'extrémité de ses rangers.

— Ben... je n'aime pas beaucoup Millart. Ce type est mauvais.

— Oui, il est mauvais, et dangereux même, dit Kiera, mais ce n'est pas une raison pour faire justice nous-mêmes !

— Tu as vu dans quel état il a mis Terry ? hurla Mike.

Kiera sursauta. C'était la première fois qu'elle l'entendait élever la voix.

— C'était mon ami, reprit Mike. C'était notre ami à tous. Il t'a aidé Kiera, il t'est venu en aide dans le réservoir, alors qu'il ne te connaissait même pas. Toi aussi Ebe, il t'a aidé. Contre trois types. Et maintenant, quoi ? On devrait l'oublier, c'est ça ? En parler au passé ? Tant pis, c'est pas grave, on passe à autre chose ? Non... Terry mérite mieux.

Kiera ressentit toute la peine qu'éprouvait Mike. Elle remarqua aussi qu'il était sur le point de pleurer et cela fit céder quelque chose en elle. Comme si la dernière barrière de bon sens qu'elle tentait encore de maintenir pour contenir le groupe venait de se briser sous le poids de la douleur.

— Avec ou sans toi, nous, on tente le coup, poursuivit Mike.

Il tendit sa main, droit devant lui, au centre du groupe, et demanda :

— Qui en est ?

Amber posa sa main sur la sienne, sans un mot. Ebenezer hésita, se rappela son soulagement lorsque Terry était venu à son secours dans les toilettes, et posa sa main tremblante sur celle d'Amber. Tous trois se retournèrent alors vers Kiera. Cette dernière semblait éberluée de la tournure que prenaient les événements. Elle plaqua néanmoins sa main sur celle d'Ebenezer.

— Vous êtes tarés et on va tous se faire descendre, mais je ne vous laisse pas seuls.

Kiera termina sa phrase dans un murmure chevrotant, la gorge nouée par l'émotion. Mike eut un rire nerveux, il s'essuya les yeux du revers de sa manche et recouvrit de sa seconde main la pile ainsi formée. Il connaissait les implications de ce pacte improvisé. Peut-être étaient-ils tout simplement en train de sceller leur perte. Mais Mike pensa que ne rien faire eût été une plus grande perte encore.

Blitz était perturbé. Il savait qu'il était en partie responsable de ce qui était arrivé à ce jeune télékinésiste, Terrance. Il n'éprouvait pas de chagrin ; après tout, il ne connaissait pas cette personne et, même si cela avait été le cas, il était plus que douteux qu'il pût éprouver un tel sentiment. Néanmoins, il avait échoué dans sa mission. Pour la première fois, un psi l'avait tenu en échec et cela le déstabilisait. Bien sûr, il avait suffi de quelques secondes à Timothy Millart pour accomplir son forfait, et rien n'indiquait que celui-ci était prémédité et que Blitz aurait pu découvrir les intentions du télépathe, mais malgré tout, le passionné de cinéma vivait mal la situation. Quelqu'un avait été blessé, en partie par sa faute, et Blitz n'aimait pas ça. Cette sensation, nouvelle pour lui, joua sans doute au moins autant que l'habileté d'Ebenezer dans la suite des événements.

Ebe avait attendu toute la journée de sentir la présence mentale de Blitz. Le télépathe restait en général discret, et ses visites demeuraient insoupçonnées pour la plupart des recrues de la base, mais depuis leur discussion, Blitz faisait régulièrement signe à Ebe. La sensation était d'ailleurs curieuse. Ebenezer ressentait comme un chatouillement et il entendait ensuite une voix qui le saluait. Ou plutôt, ses pensées semblaient lui échapper et se formuler toutes seules. Le « son » ressemblait plus à celui d'un rêve qu'à une véritable source sonore.

Ebenezer espérait que Blitz ne passe pas pendant un exercice, ce qui aurait compliqué sa tâche. La pause déjeuner aurait été idéale, mais le télépathe ne se manifesta pas. Pas plus que l'après-midi d'ailleurs, ni même pendant le dîner. Et si Blitz décidait de ne plus revenir ? Rien ne permettait d'affirmer que ses signes amicaux allaient devenir une habitude. Quatre fois, durant l'après-midi, Ebe avait croisé Amber qui l'avait interrogé du regard. Et à quatre reprises, il prit un air dépité en secouant la tête. Lui pardonnerait-elle si jamais l'espoir qu'il avait fait naître s'avérait vain ? Car, à n'en pas douter, sans Blitz, leur expédition, qui déjà s'annonçait problématique, n'aurait aucune chance d'aboutir.

Ebenezer avait perdu tout espoir lorsque, finalement, il ressentit une présence fugace. Il était fort tard et Ebe était déjà dans son lit, sur le point de s'endormir, aussi se demanda-t-il s'il n'était pas en train de rêver. Mais quand il se concentra et appela mentalement Blitz, ce dernier répondit.

— *Désolé, Ebenezer, je ne fais que passer, je n'ai pas le temps de discuter ce soir, je renforce ma surveillance.*

— *Attends, attends, il faut que je te parle, c'est important !* pensa Ebe avec le ton mental le plus grave qu'il put trouver.

Blitz, quelque peu contrarié de perdre ainsi du temps et de la concentration, l'écouta néanmoins. Ebe commença par évoquer Terry, puis il dévoila, le plus diplomatiquement

possible, le projet que ses amis et lui nourrissaient. Enfin, il annonça ce que tous attendaient de Blitz.

— *C'est impossible, répondit le télépathe. J'ai mon travail ici. Et mes films.*

— *Ce ne serait que temporaire. Tu retrouverais tes films ensuite.*

— *J'ai des ordres, une mission.*

— *Oui mais... parfois... il y a des priorités qui font que l'on peut ignorer certains ordres.*

— *Non. Je ne dirai rien parce que mon travail consiste juste à empêcher les télépathes de violer l'esprit du personnel de la base, mais je ne peux pas venir. Non. C'est impossible.*

— *Millart est dangereux, on ne peut pas le laisser se balader n'importe où et faire à d'autres ce qu'il a fait à Terry.*

— *Il ne fait plus partie des recrues de la base. Je ne surveille plus Millart.*

— *Quand tu le surveillais, ça ne s'est pas très bien passé non plus...*

Ebenezer s'en voulut un peu de malmener ainsi Blitz mais il n'avait pas le choix. Tout dépendait de la décision du télépathe, et Ebe était maintenant convaincu que retrouver Millart était une bonne chose.

— *Je dois... surveiller les télépathes de la base.*

— *Écoute... est-ce que tu as déjà vu Into the Wild ?*

— *Réalisé par Sean Penn en 2007, 147 minutes, produit par Paramount, avec Emile Hirsch, William Hurt et...*

— *Oui, oui, c'est ça, inutile de me balancer tout le générique, Blitz. Est-ce que tu as compris la fin ?*

— *Il s'est trompé de plante. C'est dangereux de manger n'importe quoi.*

Effectivement, le personnage principal mourait en Alaska après avoir ingurgité une plante toxique, mais ce n'était pas là où Ebe voulait en venir.

— *Non... enfin, heu, oui, mais je parlais de la morale du film, de ce que le personnage recherchait tout ce temps.*

— *Il voyage.*

— *Il voyage pour se trouver vraiment.*

— *Il ne sait pas où il est ?*

— *Pas physiquement, il voyage pour... savoir... ce qu'il est. Au fond de lui.*

— *Je ne comprends pas.*

— *Tu te souviens de ce qu'il écrit dans son livre, pendant que son père pleure, assis au milieu de la route ?*

— *Il écrit : « le bonheur n'est réel que s'il est partagé. »*

— *Oui, oui, c'est ça. Et tu comprends pourquoi son père est assis au milieu de la route ?*

— *C'est dangereux de faire ça. Et c'est inconfortable.*

— *Oui, tu as raison, c'est dangereux et inconfortable, mais il le fait quand même.*

— *Pourquoi ?* demanda Blitz.

— *Parce qu'il est séparé de son fils. Il fait... des bêtises parce qu'il souffre. Ils ne peuvent pas être heureux parce qu'ils ne sont pas ensemble. Le bonheur n'est réel que s'il est partagé. Et Millart nous a séparés de Terry. Il nous a éloignés du bonheur. Comme dans le film.*

— *Comme... dans le film...*

Ebe sentit que Blitz vacillait, qu'il pouvait basculer dans leur camp. Il suffisait de trouver les mots, de parvenir à infléchir son impérieuse logique.

— *Il faut l'empêcher de continuer à faire ça. Pour que... pour que d'autres personnes ne soient pas obligées de s'asseoir au milieu de la route.*

— *Mais je ne peux pas quitter la base...*

Le ton de Blitz était moins assuré. Ebe le sentit et s'en trouva d'autant plus inspiré.

— *Est-ce que tu as vu... The Shawshank Redemption ?* ¹

— *Non.*

Ebe jura de dépit, oubliant que Blitz pouvait l'entendre.

— *Je m'excuse.*

— *Non, non, ce n'est pas grave, Blitz. Voyons... est-ce que tu as vu... Murder in the First ?* ²

— *De Marc Rocco, 1995, 122 minutes, Warner Bros, avec Kevin Bacon, Christian Slater...*

— *Oui, c'est ça, coupa Ebe. Pas la peine de... de tout me sortir à chaque fois. Blitz, dans ce film, le personnage interprété par Bacon...*

— *Henri Young.*

— *Oui, Henri Young. Il tue un type à Alcatraz. D'une manière atroce.*

— *C'est illégal.*

— *Oui, bien sûr c'est illégal. Mais... pourquoi fait-il ça ?*

— *Il est en prison. C'est un criminel. Les criminels commettent des crimes.*

— *C'est plus compliqué que ça, Blitz. Pendant trois ans, il a été enfermé dans un cachot. Sans voir la lumière du jour... Il ne sortait qu'une demi-heure à Noël. C'est ce qui l'a rendu fou. On l'a torturé. On lui a fait du mal. Moralement et physiquement. Amber, Mike, Kiera et moi, on souffre aussi. On est... comme dans un cachot, tu vois ? Pour que l'on ne devienne pas fou, on doit revoir la lumière du jour. Et tant que Millart*

¹. *Les Évadés* en version française.

². *Meurtre à Alcatraz* en version française.

sera libre, on ne la verra pas.

Ebe attendit une réaction pendant de longues et inquiétantes secondes. Il commençait à se demander si Blitz était encore là lorsque le télépathe réagit enfin.

— *Si je vous aide... tu crois que ça m'aidera à comprendre les films ? À les comprendre comme toi tu les comprends ?*

Ebe ne s'attendait pas du tout à une telle question. Il décida de ne pas mentir.

— *Alors là, je n'en sais rien du tout, mon pote.*

— *Est-ce que l'on va devenir des justiciers ?* demanda encore Blitz.

— *Eh bien... non, je ne crois pas.*

— *Est-ce que l'on va devenir des criminels ?*

— *Ben... il y a déjà plus de chances, mais j'espère que non. J'espère vraiment que non...*

— Tu es sûr qu’il va venir ?

Amber se tenait accroupie près d’un banc presque identique à celui qui l’avait fascinée, si ce n’est que celui-ci ne portait pas d’inscriptions et était situé de l’autre côté du talus herbeux.

— Il m’a dit qu’il serait là à vingt et une heures, répondit Ebenezer.

Amber jeta un coup d’œil anxieux à sa montre. Dans quelques secondes, le télépathe serait en retard. Cela ne signifiait pas forcément qu’il ne viendrait pas au rendez-vous, mais cela augmentait leurs chances de se faire prendre avant même d’avoir fait un pas en dehors de Powertown. La base n’avait pourtant rien d’un camp retranché. En dehors des murs d’enceinte et d’une sentinelle postée à l’entrée principale, aucune mesure de sécurité spéciale n’était visible. Du moins, la plus importante mesure de sécurité – Blitz – semblait avoir été habilement contournée par Ebe. Restait à savoir si le télépathe n’avait pas changé d’avis.

— Sans lui de toute façon, on ne va pas être très discrets, murmura Mike.

Les quatre jeunes gens s’étaient donné rendez-vous à la nuit tombée, derrière les dortoirs. Cette partie de la base semblait la plus tranquille à cette heure tardive où les supras étaient censés regagner leurs chambres après le quartier libre du soir. Les recrues se dirigeaient vers les bâtiments par deux ou trois, sans se presser. Aucun officier n’était en vue. Le groupe avait un temps envisagé de s’enfuir en passant par-dessus le mur d’enceinte, mais après quelques essais, Amber avait dû renoncer. Elle parvenait à porter Kiera, et même Ebe, mais il lui était tout bonnement impossible de décoller ses pieds du sol lorsqu’elle tentait de soulever Mike. La seule option restante était donc la porte principale, sa large grille et sa sentinelle. Soit ils passaient en force, Mike en tête, soit ils négociaient tout cela en douceur, avec l’aide de Blitz. Dans les deux cas, le grand soir était arrivé.

L’attente se prolongea en silence, les quatre supras dissimulés derrière leur banc. Kiera eut un frisson, plus dû à l’anxiété qu’au froid, bien que de sombres nuages aient commencé à s’amonceler, recouvrant le ciel et gommant les étoiles avant même qu’elles aient eu le temps de scintiller vraiment.

— Là ! dit Ebe.

Le jeune homme pointait du doigt une silhouette qui longeait les dortoirs et se dirigeait vers eux. Kiera sentit son dernier espoir s’évanouir. S’il s’agissait bien de Blitz, ils allaient désert ce soir et se lancer dans une improbable chasse à l’homme. Non, une chasse au télépathe en réalité, ce qui était encore plus risqué. La silhouette se rapprocha

d'un pas régulier, laissant apparaître progressivement les traits d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. Blitz était vêtu d'un jean et d'un t-shirt noir au-dessus duquel il avait enfilé une chemise à carreaux qu'il portait ouverte. Amber remarqua ses cheveux, noirs, qui étaient parfaitement peignés à l'exception d'une mèche qui venait lui barrer le front. Elle pensa que le télépathe avait le genre de look savamment négligé que certains de ses amis arboraient autrefois au lycée. Sauf que chez Blitz, ce devait être involontaire, et d'autant plus charmant.

— Blitz ! C'est moi, Ebenezer. Merci d'être venu.

Ebe avait été le premier à accueillir le télépathe. Ce dernier lui serra la main puis entreprit de saluer tout le monde.

— Heu... accroupis-toi vieux, t'es pas discret là, fit Mike.

Blitz s'accroupit derrière le banc, le visage impassible.

— Bon OK, fit Amber. On doit sortir par l'entrée principale. Tu peux t'occuper de la sentinelle, Blitz ?

— Que faut-il faire ?

— L'envoyer faire un tour le temps que l'on passe, par exemple.

— Je peux faire ça, répondit Blitz.

Les cinq supras, maintenant réunis, se mirent en route en longeant le mur, le dos voûté. Kiera jetait régulièrement des regards nerveux vers les bâtiments d'où provenaient quelques lumières, tamisées par la distance. Tout semblait calme. En quelques minutes, ils atteignirent le premier angle et bifurquèrent vers le mur ouest, où se situait l'entrée. Ils aperçurent bientôt la sentinelle, bien visible dans le halo de lumière blafarde qui éclairait la grille et la guérite qui la jouxtait. Le groupe avança plus prudemment puis stoppa tout à fait. Mike, qui jusqu'ici avait pris la tête, s'écarta pour laisser passer Blitz. Le télépathe se contenta de fixer la sentinelle, sans efforts apparents, et cette dernière quitta son poste pour se diriger vers l'arrière de la base.

— Attends, souffla Amber, demande-lui d'ouvrir la grille.

Blitz s'exécuta et la sentinelle revint sur ses pas, alla actionner un mécanisme à côté de la guérite et repartit du même pas insouciant. Kiera poussa un soupir de soulagement et Mike afficha un franc sourire, peut-être le premier depuis ce qu'il appelait « les événements », histoire de ne pas mettre un nom trop précis sur sa peine. Amber laissa échapper un « yes » victorieux. Elle s'imaginait bien que Blitz allait leur faciliter la tâche, mais elle ne s'attendait pas à ce que leur fuite fût si facile. Les cinq supras se remirent en marche en direction de la grille électrique qui s'ouvrait lentement en coulissant. Ils n'en étaient plus qu'à une trentaine de mètres lorsque l'alarme se déclencha, les faisant tous sursauter.

Kirtman était maintenant seul, sans son maître. Non pas qu'il regrettait Millart : celui-ci était allé fouiller dans son esprit et y avait dégoté des choses qu'il tenait à garder secrètes, ce qui n'avait pas manqué de lui donner un sérieux prétexte pour nourrir du ressentiment envers le télépathe.

Pouvoir passer au travers des murs fournissait bien des tentations auxquelles il était difficile de résister. Kirtman avait parfois (« souvent » aurait été plus juste) risqué un œil dans les vestiaires des filles lorsqu'il était au collège. Il avait même pénétré deux ou trois fois chez sa voisine pendant son absence. Fiona était une jeune journaliste, elle avait la trentaine et, d'après ce que Kirtman avait pu voir, elle possédait une impressionnante collection de petites culottes sexy. Tout cela n'était pas bien méchant – Kirtman s'était même déjà vanté de ses intrusions furtives une ou deux fois – mais Millart était tombé sur un secret bien plus important. Et grave. Du genre que l'on ne souhaite déterrer à aucun prix. Le télépathe avait su pour madame Calladay, une vieille habitant la maison juste en face de celle de ses parents. Bien entendu, il n'était pas allé chez elle pour renifler sa lingerie. Ce qu'il cherchait ce jour-là, c'était tout bonnement du fric. La vieille Calladay, à près de quatre-vingts ans, faisait encore des marches régulières, tous les matins. Comment diable aurait-il pu se douter que, clouée au lit par une méchante grippe, elle allait le surprendre en train de fouiller son salon ? Et qu'aurait-il pu faire si ce n'est tenter de lui faire fermer sa grande gueule ? Kirtman avait pris une chaise et l'avait frappée. Une fois. Puis deux. Mais assommer quelqu'un n'était pas aussi facile que dans les films. Il avait recommencé, et au quatrième essai, la vieille continuait à marmonner, la bouche en sang, à genoux sur son affreux tapis poussiéreux. Kirtman avait alors vu la dent, une dent fendue et sanglante, tomber de la bouche de la vieille. Il la regarda chuter silencieusement sur le tapis, presque au ralenti. Ce fut ce qui le décida. Il fallait que ça s'arrête, qu'elle ferme cette saleté de bouche d'où sortaient borborygmes et morceaux de dentier ! Il phasa alors à travers la vieille dame, plaçant son poing, au jugé, là où devait se trouver son fichu cœur, et, avec dégoût, il solidifia sa main une fraction de seconde, avant de la retirer prestement. Cette fois, la vieille ferma sa gueule pour de bon.

Kirtman avait mis presque deux heures pour tout nettoyer, effaçant la moindre goutte de sang sur le parquet. Il avait ensuite jeté la vieille Calladay dans l'escalier de sa cave. Quant au tapis, il l'avait balancé dans le Trumbull Lake (presque deux heures de trajet à vélo pour se débarrasser du ramasse-poussière !). Kirtman avait passé ensuite trois semaines épouvantables, certain que, comme dans les séries télévisées, un tas d'experts allaient débarquer pour retrouver sa trace. Au bout d'un mois, il se demanda s'il avait une chance de s'en sortir. Après un mois et demi, il s'autorisa à y croire sérieusement. Et finalement, six mois après, il ne pensait plus que rarement à la vieille Calladay. Tout juste la voyait-il cracher des dents de temps en temps dans ses cauchemars, mais elle ne l'inquiétait plus. La police du comté de Clay avait dû conclure à l'accident. Après tout, il n'y avait pas eu d'effraction et les escaliers étaient traîtres parfois. Un an après, à Powertown, Kirtman se croyait débarrassé de la vieille pour toujours, et il avait fallu que ce fouineur de Millart la découvre, attendant dans son esprit pour crachoter des dents accusatrices...

Non, décidément, il ne regrettait pas Millart, mais il pensait que le « boulot » n'était pas terminé et que sans Millart, il serait plus difficile de venir à bout de la bande de crétins qui les avait défiés. OK, Clearmonth avait eu la leçon qu'il méritait, mais la pétasse volante s'en était tirée, elle. Le gros con de géant aussi. Et ces deux-là devaient payer pour leur arrogance.

Il était près de vingt et une heures lorsque Kirtman se dirigea nonchalamment vers sa chambre. Il passa devant celle qui abritait les lits de Clearmonth et Loeb, et remarqua

qu'ils étaient vides. Pour le télékinésiste, c'était normal, il était à l'hosto, mais où pouvait bien être passé son pote ? Comme mû par quelque instinct mauvais et puissant, il dépassa la porte de sa chambre et poussa jusqu'au fond du couloir. La dernière chambrée était celle des deux filles ; la pétasse volante et celle que Farel avait baffée. La porte allait se refermer mais Kirtman la bloqua du pied. Une rousse, à la bouille étonnée, ouvrit.

— Quoi ? fit-elle.

— Rien, je regarde un truc.

Kirtman poussa la supra, une classe B qui parvenait à générer des ondes radio et des arcs électriques, et rentra dans la pièce. Quatre lits étaient alignés côté fenêtres, quatre autres côté couloir. Quelques recrues ôtaient leurs rangers sans lui prêter attention, mais aucune des deux filles n'était parmi elles.

— Elles sont où les deux gonzesses qui pioncent ici ? questionna Kirtman en s'adressant à la rouquine.

— Est-ce que je sais, moi ! J'suis pas leur mère.

Kirtman grimaça et fut tenté de s'en prendre à la fille dont l'accent traînant lui tapait sur les nerfs. Néanmoins, il ressortit sans faire d'histoire, préoccupé par quelque chose de plus important. Le couloir était maintenant désert. Le sergent ne débarquerait que dans une demi-heure pour l'inspection du soir, histoire de vérifier que personne ne manquait à l'appel. Kirtman allait regagner son propre lit lorsque, prit d'une inspiration soudaine, il ressortit en courant et se dirigea vers le talus herbeux, derrière la base, là où Millart et lui avaient affronté le groupe de Clearmonth. Il arriva au premier banc, à peine essoufflé, et distingua la plaie sombre qui marquait l'emplacement de la planche manquante – celle qui avait à moitié assommé Millart.

Ils n'étaient pas là.

Et de toute façon, même s'il les avait surpris, qu'aurait-il fait ? Kirtman se demandait ce qui l'avait poussé dehors et songea qu'il ferait mieux de regagner le dortoir, lorsqu'il aperçut du mouvement de l'autre côté du talus. Il écarquilla les yeux et distingua plusieurs formes humaines qui longeaient le mur d'enceinte. Il n'eut aucun mal à reconnaître Mike, dont l'imposante carrure ne pouvait se manquer. Kirtman repartit d'où il était venu le plus discrètement possible. Il ne savait pas ce que les autres demeurerés avaient en tête, mais il allait faire échouer leur plan, quel qu'il fût.

Kirtman rentra en trombe dans le dortoir, aperçut le boîtier rouge de l'alarme incendie et enfonça le plastique transparent qui protégeait le bouton d'alerte. Une sonnerie stridente et lugubre se fit entendre. Tout heureux de son coup, Kirtman ressortit du dortoir et attendit le sergent ou un quelconque gradé qui n'allait pas manquer de se pointer.

Mike s'était figé, tétanisé par le hurlement sinistre de l'alarme deux tons.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On fonce ! répondit Amber.

Tout s'était trop bien passé pour abandonner maintenant. D'autant que c'était une grille ouverte et sans garde qui était maintenant à leur portée. Mike et Amber se mirent à courir, suivis de près par Ebenezer, affolé. Kiera se lançait aussi dans la course, lorsqu'elle jeta un regard en arrière et vit Blitz, immobile. Elle rebroussa chemin jusqu'à lui et le prit par le bras.

— Cours, cours ! On se casse !

Kiera ne laissa pas au télépathe le temps de répondre et elle l'entraîna derrière elle. Mike et Amber augmentèrent leurs foulées à mesure qu'ils pénétraient dans la zone éclairée entourant la grille, toujours ouverte. Ils aperçurent des silhouettes qui commençaient à s'agiter près des bâtiments. La plupart tentaient sans doute de repérer un éventuel incendie, mais l'une d'elles, plus proche, les aperçut et hurla quelques paroles indistinctes dans leur direction. Mike s'arrêta, le temps pour Ebe, Kiera et Blitz de le rattraper. Ils franchirent la grille ensemble, reprenant le pas de course.

— Blitz, fit Mike déjà essoufflé, essaie de détourner leur attention.

— Je... ne peux pas, fit le télépathe.

— Merde ! pesta Mike. Pourquoi ?

— Je n'arrive pas à me concentrer quand je cours. On peut s'arrêter ?

— Non, non, tant pis, on ne s'arrête pas.

Mike accusa le coup intérieurement. Voilà que leur psi avait besoin d'être immobile pour fonctionner correctement ! C'était un défaut auquel ils n'avaient pas pensé.

Mike ralentit alors qu'il n'avait pas fait cinquante mètres à l'extérieur de Powertown. Si le supra était incroyablement puissant, son poids ne lui permettait pas de se lancer dans un marathon.

— Il faut qu'on atteigne le bois, là-bas, cria Amber.

La jeune fille luttait contre la panique qui commençait à s'emparer d'elle alors qu'elle voyait le visage de Mike s'empourprer de plus en plus. La route goudronnée sur laquelle ils se démenaient bifurquait sur la gauche, quelques dizaines de mètres plus loin, et, droit devant eux, un bois touffu semblait leur offrir un terrain idéal pour progresser discrètement.

- Vas-y, souffla Mike, vole ! Tu peux y arriver avant nous.
- Je vous attends, rétorqua Amber.
- Je n’aime pas courir, haleta Blitz.
- On s’arrêtera dans le bois, le rassura Kiera.

Ebe, largement en tête du groupe (une position résultant de son faible poids et de sa peur panique qui faisait office d’excellent carburant), prit le temps de faire volte-face pour s’assurer qu’ils n’étaient pas poursuivis. S’il ne pouvait plus distinguer l’intérieur de la base, aucun garde ne semblait en être sorti. L’affolement général allait peut-être jouer en leur faveur. Mais Ebe, loin d’être soulagé, sentit son estomac se nouer lorsqu’il vit deux puissants phares passer l’entrée de la base et éclairer la mince langue de bitume grise sur laquelle Mike, très en retard, avait quasiment cessé de courir.

Le lieutenant Moore était de nouveau collé à son écran lorsque l’alarme retentit. Il avait délaissé les sites de poker pour se détendre sur metamorph.com, un site payant qu’il appréciait particulièrement. Après qu’il se soit acquitté de la modique somme de dix dollars, la fille était apparue devant Moore, en petite tenue. La webcam ne laissait voir de la pièce que le lit aux draps de soie blancs et une étagère sur laquelle étaient disposés un grand nombre de godemichés et de vibromasseurs, aux formes et couleurs variées.

- Hey, mon chou, dit la fille. Qu’est-ce qui te ferait plaisir ?
- Demi Moore.

En général, l’officier fantasmaït sur des filles plus jeunes, genre Jessica Alba, mais en passant mentalement en revue les actrices qu’il pouvait s’offrir (au moins virtuellement), il avait été surpris de n’avoir jamais songé à elle plus tôt. Après tout, ils avaient le même nom. Et puis, ce serait amusant de tester un nouveau visage.

— OK, Demi Moore jeune, comme dans *Ghost*, sulfureuse, comme dans *Harcèlement*, ou musclée, comme dans *G.I. Jane* ?

- *Harcèlement*, répondit Moore.

La fille sur l’écran avait commencé à se transformer. Ses cheveux, jusqu’ici blonds, avaient viré au brun foncé et s’allongeaient, tandis que son visage subissait un morphing accéléré, jusqu’à laisser apparaître une parfaite et sublime Demi qui causa un début d’érection chez le lieutenant. C’est alors qu’il allait ouvrir sa braguette que Moore sursauta, mettant quelques secondes à comprendre que ce qu’il entendait était une alarme incendie. Il grommela quelques jurons et se résolut à éteindre son ordinateur, laissant à regret la belle Demi.

Moore s’était attendu à être ébloui par la lueur de flammes ou à sentir une forte chaleur sur son visage, mais une fois à l’extérieur, il ne vit rien, si ce n’est l’une des recrues qui accourait vers lui.

- Mon lieutenant, regardez !

Le supra, un gamin du nom de Klikman ou quelque chose comme ça, Moore ne s’en souvenait plus, pointa du doigt l’entrée de la base.

- C’est Loeb, continua-t-il, sûrement avec sa copine Benndis ! Ils se font la malle !

Moore n'aurait sans doute pas réagi, encore occupé à chercher un éventuel incendie, si Klikman n'avait pas prononcé quelques mots supplémentaires qui allumèrent, faute de feu, un véritable signal d'alerte dans son esprit.

— Les potes de Clearmonth sortent de la base sans autorisation, mon lieutenant !

Les potes de Clearmonth !

Justement les supras que le Trench-coat (Moore s'était résigné à donner ce nom au capuchard) lui avait demandé d'identifier. Le télépathe du FBI n'était pas encore passé, et voilà que les sales gosses dont il devait « arranger » les souvenirs s'échappaient. Sous son nez. Alors même que le Trench-coat l'avait mis en garde contre une éventuelle opération de vendetta !

Ce ne sont pas que des gamins, abruti.

Moore crut entendre le Trench-coat prononcer ces paroles dans son esprit.

Il était passé entre les gouttes pour Millart, mais qu'allait-il advenir si les supras qu'il devait garder à l'œil s'évaporaient dans la nature ? Moore ne tenait guère à le savoir. Alors que la cour commençait à se remplir de recrues et de sous-officiers occupés à mettre un peu d'ordre dans la cohue, Moore se rua dans son bureau. Il chercha nerveusement dans son tiroir, puis sa veste, et tomba enfin sur ce qu'il cherchait : les clés de son Humvee. Il se précipita dans le véhicule, garé non loin du quartier des officiers, et démarra en trombe, satisfait de voir, dès la grille franchie, un gros type se détacher dans la lumière de ses phares.

Mike fixait toute son attention sur l'orée du bois qui se rapprochait bien trop lentement à son goût. Insensiblement, il ralentissait, vaincu par le poids énorme qui semblait vouloir clouer ses semelles au sol. Devant lui, Amber, Kiera et même Blitz paraissaient s'éloigner à toute vitesse. Seul Ebe était immobile, plus loin. Mike eut l'impression qu'il lui criait quelque chose, mais il ne comprit le sens de ses paroles que lorsqu'il entendit le bruit caractéristique d'un moteur en surrégime. Des phares formaient une flaque lumineuse qui s'agrandissait de plus en plus derrière lui. Mike se concentra sur ses pieds, ses fichus pieds qui pesaient des tonnes, et sur son souffle. Il allait maintenant à peine plus vite que s'il marchait, et le bois, dans lequel commençaient à disparaître ses amis, comme recouverts d'une couette végétale protectrice, était encore à une vingtaine de mètres. Il n'eut pas besoin de se retourner pour comprendre qu'il n'arriverait pas à l'atteindre avant que le véhicule qui s'était lancé à leur poursuite ne le rattrapât. Plutôt que de courir en vain, Mike s'arrêta et se retourna. Ébloui par la vive lumière qui arrivait sur lui, il tenta de protéger ses yeux. Il entendit Amber hurler derrière lui, mais il était trop tard. Il allait voir qui serait le plus résistant, de lui ou d'un Humvee lancé à pleine vitesse.

Le bruit fut épouvantable. Mike s'était recroquevillé, genoux pliés, les bras serrés le long du corps, attendant l'impact en serrant les dents et en contractant ses muscles puissants, durs comme de l'acier. Au dernier moment, il avait poussé sur ses jambes, mettant tout le poids de son corps vers l'avant. Il avait été projeté en arrière sur quelques mètres. Le véhicule militaire, lui, avait pratiquement été stoppé net dans une déchirante plainte métallique, l'arrière se décollant même de la route sous la violence du choc.

— Mike ! Mike, tu es blessé ?

Mike reconnut la voix d'Amber. Il commença même à distinguer son visage alors qu'il recouvrait ses esprits. Il avait mal à l'épaule et il sentit des élancements douloureux au niveau de sa cuisse droite mais il ne semblait pas être trop sérieusement blessé.

Un test de plus de passé. Je peux me prendre une bagnole de plein fouet...

— Mike, ça va ? insista Amber, inquiète du manque de réaction du garçon.

— Oui. Un peu étourdi, mais ça va. C'était même plus amusant que de courir.

Mike se releva, aidé (surtout symboliquement à vrai dire) par une Amber au comble de l'angoisse.

— Tu n'as rien ? Ta jambe ?

Mike jeta un œil à sa jambe et vit que son treillis était déchiré, laissant entrevoir un hématome qui s'étendait déjà sur presque toute sa cuisse.

— Je vais avoir des courbatures demain, mais ça devrait aller. Je suis en meilleur état que le Humvee, en tout cas.

Amber regarda en direction du véhicule. Ses phares, maintenant éteints, devaient être brisés. Le pare-chocs tubulaire avant, relevé d'un côté, formait une sorte de point d'exclamation alors que le capot, plié, ressemblait à une vague maladroitement sculptée et fumante.

— Allons-y, il ne faut pas rester là. Tu peux marcher ? demanda Amber.

— Je peux, fit Mike, laconique.

Il prit la direction de la forêt en boitant.

Moore avait poussé des jurons en voyant tout un groupe (ils étaient au moins quatre ou cinq !) disparaître dans les bois. Le dernier fuyard, plus gros, était cependant trop lent pour s'échapper. Il s'était dit qu'il allait le stopper en le renversant, tant pis s'il le blessait, il aurait le temps d'inventer une histoire plus tard. Il prit soin de ralentir en approchant du supra, histoire qu'il puisse tout de même l'interroger. Il eut un rictus de satisfaction à l'idée d'envoyer ce sale con, qui lui causait tellement de soucis, voltiger dans le fossé. Contre toute attente, le choc fut d'une violence extrême et Moore, projeté en avant, se cogna le visage dans le volant du Humvee.

Lorsqu'il revint à lui, Moore fut pris d'épouvantables maux de tête. Il devait avoir une commotion cérébrale. Il constata également qu'il saignait abondamment du nez. En tentant de s'extirper du véhicule, il ressentit une vive douleur au poignet. Cassé probablement, pensa-t-il. Le lieutenant utilisa sa main droite pour ouvrir la porte côté conducteur et dut s'y prendre à deux reprises et s'aider de son épaule pour qu'elle cède. Puis il s'écroula sur la route, amortissant faiblement sa chute de sa main blessée. La douleur empira sous son crâne, troublant sa vision. Il parvint tout de même à distinguer le fuyard, à la carrure impressionnante, qui s'appêtait à disparaître dans les sous-bois.

...pas que des gamins, abruti...

Moore porta sa main droite à son holster. Il libéra l'automatique de calibre 45 qui y

était fixé et visa. Rien ne se produisit lorsqu'il appuya sur la détente. Dans la confusion, il n'avait pas enlevé la sécurité. Il la fit glisser du doigt, visa encore et appuya fortement avec l'index. Rien, de nouveau.

Imbécile, tu ne l'as pas armé !

Moore agrippa la culasse et la tira en arrière. Bien qu'il peinât à l'actionner à cause de sa main douloureuse, il entendit enfin le cliquetis de la culasse, qui recula et se remit en place, engageant une cartouche dans la chambre. Moore leva de nouveau son arme et constata qu'il n'y avait plus que le bois sombre devant lui. Le gros supra avait disparu, et ses amis avec lui. Cette fois, Moore se dit qu'il était vraiment dans la merde. Il poussa un cri pathétique, mélange de haine, de douleur et de désespoir et, avant de se laisser retomber sur la route, il tira, une seule fois, en direction de la forêt.

La nuit était maintenant tombée sur le New Hampshire, apportant une pluie fine et fraîche qui s'insinuait à travers les sous-bois. Le groupe de supras marchait depuis plus d'une heure, à une allure soutenue que Mike maintenait en grimaçant. Sa jambe ne le faisait pas trop souffrir mais il manquait de souffle et se serait volontiers écroulé contre un arbre s'il n'avait été conscient de la gravité de la situation. Ils étaient devenus des déserteurs, et les capuchards n'allaient pas manquer de se lancer à leur poursuite. Mike se demanda si leur projet n'était pas insensé. Il pensa même proposer à Amber de rebrousser chemin. Bien sûr, ils seraient sanctionnés, sans doute même feraient-ils un peu de cachot, mais l'on ne pouvait pas encore leur reprocher grand-chose, si ce n'est une sortie sans permission, la destruction d'un véhicule et, peut-être, quelques blessures involontaires. Mike ne s'en faisait cependant pas trop pour le type au volant du Humvee. D'abord parce qu'il avait tiré sur eux, signe qu'il était encore en vie, ensuite parce qu'il aurait lui-même du mal, en cas de poursuites devant un tribunal militaire, à expliquer pourquoi il avait délibérément foncé sur lui. Finalement, tout pouvait encore s'arranger. Mike en était là de ses réflexions, lorsque le visage de Terry, souriant et paisible, s'imposa dans son esprit. Une terrible bouffée de peine l'envahit, accompagnée par une colère froide et un autre visage : celui de Millart. Ils devaient bien ça à Terry. Ils ne l'avaient connu que très peu de temps, mais Powertown avait créé des liens qui auraient pris des années à se nouer dans un autre contexte. Et d'une certaine façon, Terry représentait plus qu'un ami qu'il fallait venger. Il était le supra dans sa version humaine et bénéfique. Pas un Sweetlord rutilant et faisant de la pub pour l'armée dans une tenue qui aurait rendu le Superman des comics élégant, mais un brave type, simple, bon, qui n'abusait pas de son pouvoir et l'utilisait même de manière... noble. Oui, c'était le terme. Il avait secouru Amber et Kiera, puis Ebe. Il s'était opposé à Millart, son antithèse, la version dangereuse et violente du surhumain. Mike pensa qu'il s'agissait d'une quête, de quelque chose qui, sans doute, les dépassait tous mais qu'ils arrivaient néanmoins à ressentir comme juste.

— On va arriver à Haverhill. Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Kiera.

Amber estima qu'ils devaient avoir parcouru bien cinq ou six kilomètres vers le sud. Ils avaient traversé la route 25 quelque temps auparavant et venaient de déboucher sur une route plus petite, sans marquage central, qui remontait vers l'ouest et menait vers Haverhill, un patelin qui ne semblait pas bien grand, mais qui ferait l'affaire pour ce qu'Amber avait en tête.

— Il nous faut un moyen de locomotion, dit Amber. Et des fringues si possible. Avec nos treillis *woodland*, on n'est pas très discrets.

— Tu veux voler une voiture ? questionna Kiera, les sourcils froncés.

— On se la fera prêter, répondit Amber en faisant un clin d'œil à Blitz qui ne comprit pas le sous-entendu.

Le groupe, qui venait de quitter la protection de la forêt, se mit à cheminer sur la route déserte. Les supras arrivèrent au niveau d'une première maison isolée, sur la droite de ce qui s'avéra être Court street. Deux véhicules – un pick-up et une Ford en piteux état – étaient stationnés devant une allée qui menait à un porche. Kiera interrogea Amber du regard, celle-ci prit la parole sur un ton assuré.

— La maison a l'air immense. Mieux vaut essayer plus loin, ce serait idiot de tomber sur tout un régiment.

— Dommage, le pick-up me plaisait bien, fit Mike.

Le jeune homme aurait surtout adoré s'allonger à l'arrière et enfin retirer ses rangers, mais il n'en dit rien. La maison suivante était accolée à une boutique de taille modeste. Un seul véhicule, un break, était stationné à côté, sous un abri couvert qui faisait office de parking. Une enseigne lumineuse indiquait le nom du magasin : *Powertown Heroes*.

— Les Héros de Powertown, lut Mike. C'est un signe, non ?

— OK, fit Amber, on essaie ici. J'y vais toute seule avec Blitz, inutile d'affoler ces gens pour rien en débarquant en force. Quand c'est fait, je reviens vous chercher. Planquez-vous en attendant.

Blitz suivit Amber jusqu'à la porte de la maison. Il n'avait pas trop apprécié la randonnée à travers les bois et était heureux de reprendre contact avec un environnement plus citadin.

— Je vais sonner et dire qu'on a eu un accident. Quand la personne viendra nous ouvrir... essaye de la calmer si elle semble agitée. Et, au cours de la conversation, arrange-toi pour qu'elle nous invite à entrer. Et qu'elle trouve tout normal, OK ?

— Je vais devoir faire ça en discutant en même temps ? demanda Blitz.

— Non, je parlerai, moi. Enfin... dis quand même quelques mots, je ne sais pas, « bonsoir », essaye d'avoir l'air nor... heu... essaye de ne pas avoir l'air louche.

Amber avait failli dire « normal » et s'était ravisée de peur que le télépathe ne pensât qu'il s'agissait d'une allusion à son handicap. Ce dernier la regarda en écarquillant les yeux d'une manière outrancière qui lui donna un air comique.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Amber.

— J'essaie de ne pas avoir l'air louche.

— Là tu as l'air... surpris. Ne fais rien de spécial, reste naturel.

— Comme tu veux. Je n'ai pas l'habitude de faire ça.

— De faire quoi ? De rester naturel ?

— Non, d'influencer les gens en étant à côté d'eux ou en leur parlant.

— Ah bon ?

— Je reste dans ma chambre en général. Elle est très bien rangée. Très fonctionnelle.

— Mais tu y arriveras quand même, hein ?

— Je ne suis pas très bon en conversation.

— Tant pis pour la conversation, mais tu arriveras à faire en sorte que ces gens nous accueillent et nous prêtent leur voiture ? Tu peux le faire, ça ?

Amber fixait anxieusement le télépathe. Elle n'avait aucune envie d'utiliser la manière forte pour s'emparer d'un véhicule. Elle se pensait d'ailleurs incapable de bousculer des innocents. Si Blitz échouait, tout son plan serait réduit à néant.

— Ma spécialité, c'est plutôt l'anti-intrusion psionique. Mais j'arriverai à influencer ces gens. C'est juste que je suis moins à l'aise quand je suis au milieu des normaux.

— OK, répondit Amber, soulagée. Ne t'en fais pas, ça va aller.

Amber appuyait pour la troisième fois sur la sonnette de la porte d'entrée, lorsqu'une lumière s'alluma au rez-de-chaussée. Elle prit une profonde inspiration et ferma les yeux, tentant d'évacuer le stress qui s'accumulait depuis leur évasion – car il fallait bien appeler ça ainsi – de Powertown. Une trentaine de secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur un homme mince qui les toisa avec suspicion. Il avait la soixantaine, des cheveux d'un blanc presque immaculé et des sourcils, touffus, de la même couleur.

— Oui ? fit l'homme d'une voix grave.

— Bonsoir monsieur, commença Amber, je suis désolée de vous déranger à cette heure. Nous avons eu un accident et nous nous demandons si...

— Vous êtes de Powertown ? coupa le vieil homme.

— Heu... oui, hésita Amber. Comment le savez-vous ?

Déjà, la jeune fille imaginait leur fuite annoncée aux informations télévisées locales, mettant tous les environs sur le pied de guerre. Il ne s'agissait pourtant pas de cela.

— Par ici, on se balade rarement en treillis si l'on n'est pas militaire. Et si vous venez de Powertown, c'est que vous êtes... une suprahumaine ?

L'homme avait posé sa question sur un ton solennel, plein d'espoir. Amber décida qu'il était plus simple de ne pas mentir, après tout, Blitz allait arrondir les angles en cas de problème.

— Eh bien, répondit Amber, heu... oui.

Le visage du vieil homme s'illumina d'un sourire franc et massif qui creusa de profonds sillons sur ses joues et aux coins de ses yeux.

— Vous êtes les bienvenus ! s'exclama-t-il avec bonne humeur. Je suis Duke Adelard.

— Enchantée, monsieur Adelard...

— Appelez-moi Duke, jeune fille ! Entrez, entrez, vous allez me raconter ce qui vous arrive.

— Merci beaucoup, monsieur Ade... enfin, monsieur Duke, heu... nous avons quelques amis qui sont restés un peu plus loin...

— Des supras également ? demanda Duke, presque avide.

— Oui, ce sont aussi des...

— Excellent ! Faites-les venir ! Mais entrez donc, ne restez pas dehors, je vais vous préparer du café.

Amber remercia encore Duke Adelard et fit un signe en direction de la route. Elle ne pouvait voir ses amis, mais ils ne devaient certainement rien manquer de la scène. Duke s'affairait déjà dans sa cuisine, s'adressant avec enthousiasme à Blitz et Amber, toujours sur le perron.

— J'ai de la tarte aux pommes, brailla Duke, je vais la mettre à réchauffer.

— Heu, ne vous donnez pas cette peine monsieur, ça va aller.

Amber était quelque peu gênée par le comportement du vieil homme. Ils venaient le voler, en douceur certes, mais le voler tout de même, aussi elle ne souhaitait pas abuser de sa gentillesse plus qu'il n'était nécessaire.

— C'est bon, chuchota-t-elle à Blitz, tu t'es super bien débrouillé. Mais n'en fais pas trop d'accord ? On n'a pas besoin de tarte aux pommes.

— De quoi parles-tu ?

Amber fit un mouvement de la tête en direction de l'intérieur de la maison.

— Tu l'as très bien influencé, en douceur et tout, mais le coup de la tarte, c'est inutile.

— Ah ? Mais je n'ai encore rien fait, rétorqua le télépathe.

— Quoi ? fit Amber, surprise. Mais tu attendais quoi ?

— Je suivais votre conversation. Et il ne m'a pas semblé hostile.

Alors que Mike, Ebenezer et Kiera les rejoignaient, Amber se dit qu'effectivement, le vieux Duke était tout sauf hostile.

— Quand je lui demanderai pour la voiture, cette fois, ne te contente pas de regarder, souffla-t-elle. Fais en sorte qu'il accepte.

— Entendu, répondit Blitz, toujours impassible et ne semblant pas se rendre compte du ton de reproche qu'avait employé Amber.

Les supras se déchaussèrent, laissant dans l'entrée leurs rangers couvertes de boue, et ils pénétrèrent dans la maison de Duke. Ce dernier les pressa de s'installer au salon et il les rejoignit, un plateau rempli de tasses et de petites assiettes dans les mains.

Duke s'avéra être un hôte cordial et prévenant. Tout en servant à ses visiteurs du café bien chaud accompagné d'une part de tarte aux pommes qui sentait divinement bon, le vieil homme présenta sa boutique en détail, s'attardant sur la manière dont il avait eu certaines idées de produits dérivés. Il se fit un plaisir de montrer quelques-uns des articles qui semblaient être disséminés dans la maison : une lampe de poche, un mini-ventilateur, des lunettes de soleil ou encore une clé USB. Le tout était estampillé « Powertown ». Duke s'associait en général avec un fournisseur produisant déjà l'objet qu'il désirait, il n'avait plus ensuite qu'à en changer le design, trouver un slogan – bien souvent basé sur un pouvoir – et, comme le disait lui-même le vieil homme en riant, encaisser la monnaie. Mike écoutait distraitement, installé dans un gros fauteuil moelleux, alors que le reste du groupe était quelque peu à l'étroit sur un canapé hors d'âge. Erna, l'épouse de Duke, les avait rejoints et regardait son mari faire son numéro d'un air tendrement réprobateur.

— Vous me croirez ou non, fit Duke, mais je n'avais jamais rencontré de supras auparavant. Dites-moi, qu'avez-vous comme pouvoirs ?

— Voyons, ne sois pas indiscret, fit Erna.

Amber posa sa tasse sur la table basse du salon et répondit en souriant.

— Pas de souci, on nous pose souvent la question. Pour ma part, je peux voler.

— Wow ! s'exclama Duke. Voler ! Ça c'est génial ! Quand il pleut, hop, vous voler au-dessus des nuages je parie ?

— Non, en fait, je ne suis jamais allée si haut. C'est... un peu effrayant.

Amber avait du mal à se concentrer sur les banalités de la conversation. Elle aurait voulu en venir au but de leur visite mais ne voulait pas précipiter les choses. Et surtout, elle se demandait si Blitz était prêt. Il était à l'extrémité de la banquette et, depuis quelques minutes, il observait avec attention la vidéothèque des Adelard. Les rayonnages du meuble en bois massif étaient remplis de DVD dont les tranches étaient visibles à travers les portes vitrées. Blitz bougeait les lèvres silencieusement en déchiffrant les titres, la tête quelque peu inclinée sur le côté. Amber pensa que c'était peut-être une manière à lui de se concentrer. Elle se lança.

— Monsieur Adelard...

— Duke, corrigea de nouveau le vieil homme avec un large sourire.

— Duke... pourriez-vous... nous prêter votre voiture ?

Duke Adelard ne se départit pas de son sourire mais un franc étonnement passa dans son regard.

— Ma voiture ? Mais... vous ne voulez pas téléphoner à Powertown ? Ils enverront quelqu'un vous chercher.

Amber se mordilla la lèvre supérieure et jeta un regard en direction de Blitz, toujours occupé à marmonner des titres de film dans son coin. Un silence gêné s'installa alors qu'Amber cherchait désespérément un motif valable pour ne pas appeler la base. Kiera se décida à prendre les choses en main.

— Nous ne pouvons pas appeler la base, fit-elle. Nous avons déserté.

Amber, Mike et Ebenezer se raidirent, stupéfaits par la déclaration de Kiera et attendant la réaction de Duke.

— Vous vous êtes enfuis ? Pourquoi ? demanda Erna.

— L'un de nos amis a été tué... enfin, il n'est pas mort, mais c'est tout comme... Son esprit a été détruit par un télépathe. Un sale type qui a réussi à s'en tirer et qui est sous la protection des capuchards. Nous sommes les seuls à pouvoir... à vouloir, en réalité, faire quelque chose pour ne pas laisser ce psychopathe dans la nature.

Duke et Erna se regardèrent, comprenant la gravité des faits.

— Il faut que vous préveniez la police, proposa Duke.

— On ne peut pas, les capuchards sont au-dessus des flics, vous le savez bien.

Duke observa chacun des jeunes gens qui se tenaient devant lui. Il prit un tabouret et s'assit, pensif. Machinalement, il allumait et éteignait le ventilateur à main qu'il n'avait toujours pas rangé. On n'entendait plus que le léger bruissement du moteur qui se mettait en marche et faisait vibrer les pales en plastique.

— Vous êtes à la poursuite d'un salopard. Et si j'ai bien compris, si vous ne faites rien, personne ne bougera le petit doigt. C'est bien ça ?

— C'est tout à fait ça, monsieur Adelard, dit Kiera.

Duke sembla chercher un appui silencieux du côté de son épouse, il éteignit puis ralluma son ventilateur encore une fois, et afficha tout à coup une mine réjouie.

— Bien, fit-il, avoir des pouvoirs et ne rien en faire, ce serait idiot. Je pense que vous dites la vérité. Je pense aussi que votre cause est juste. Et que la loi Waver ne nous protège pas de tout. Alors... je vais vous aider.

Amber en eut presque les larmes aux yeux de soulagement. Elle jeta tout de même un regard furieux à Kiera. Cette dernière lui sourit et se pencha vers son oreille.

— Sixième sens.

Kiera n'eut pas besoin d'en dire plus, Amber comprit que son amie avait, dès le départ, deviné que Duke les aiderait. Son sixième sens si particulier s'avérait finalement utile. D'une certaine façon, Amber préférait d'ailleurs ça à la manipulation mentale. Cela allait lui éviter de se sentir coupable, d'autant que les Adelard étaient charmants.

Dix minutes plus tard, Amber, Kiera et Ebenezer se retrouvèrent en civil. Duke leur avait fourni des t-shirts « Powertown » (les plus discrets qu'il avait en stock), accompagnés de jeans ayant appartenu à son fils. Ils étaient trop grands, même pour Ebe,

mais feraient l'affaire. Blitz n'avait pas besoin d'autres vêtements, quant à Mike, malgré la bonne volonté de Duke, il avait été impossible de lui trouver quelque chose à sa taille. Duke et Erna avaient accepté de leur prêter leur break (leur seconde voiture, dont Duke se servait surtout pour transporter ce qu'il appelait son « bordel » lorsqu'il se rendait à des conventions), mais ils avaient fait bien plus. Erna leur avait préparé des sandwiches et Duke, après s'être inquiété de savoir s'ils avaient de l'argent, leur avait donné cent dollars. Amber avait tenté de refuser mais le vieil homme avait insisté.

— Vous devrez faire le plein de toute façon. Il vaut mieux avoir l'argent pour, non ?

Amber dut se résoudre à avouer qu'en effet, c'était plus sage, d'autant que Blitz ne s'était pas révélé très utile jusqu'à présent, et se baser sur lui pour voler de l'essence dans une station semblait on ne peut plus hasardeux. Duke ajouta encore quelques couvertures dans le break ainsi que deux thermos de café et un pack de bouteilles d'eau. Il se tourna vers Amber et, hésitant, se mit à rougir.

— Je... j'aimerais vous demander une faveur.

— Monsieur Adelard... pardon, Duke, vous avez été tellement gentil. Que pouvons-nous faire pour vous ?

Erna, qui avait rejoint son mari, lui prit le bras et secoua la tête, un sourire résigné aux lèvres, comme si elle savait déjà ce que le vieil homme allait demander.

— J'aimerais voler, rien qu'une fois. Est-ce que... vous pourriez... m'emmener un peu, là-haut ?

Amber ne s'attendait pas à une telle demande et la perspective d'un vol de nuit par mauvais temps ne l'emballait guère. Elle se sentait toutefois redevable, et Duke ne devait pas peser plus de soixante kilos, ce qui faisait déjà une bonne charge mais semblait possible à soulever.

— De nuit... c'est un peu compliqué...

Amber s'interrompit aussitôt en voyant la mine déconfite du pauvre Duke.

— On peut essayer, poursuivit-elle, il nous faudrait un harnais ou quelque chose comme ça. Histoire de... je n'ai pas envie de vous lâcher une fois en l'air, vous comprenez ?

Duke s'éclipsa quelques minutes dans une pièce qui tenait lieu de débarras et il revint avec une corde et quelques ceintures.

— On peut bricoler quelque chose avec ça, lança-t-il.

Quelques minutes après, dans la cour des Adelard, Duke était arrimé à Amber. Les ceintures s'étaient avérées inutiles, mais la corde avait permis de confectionner un harnais de fortune qui semblait solide à défaut d'être confortable. Amber s'assura une bonne prise en passant ses bras sous ceux de Duke et en lui agrippant les épaules. Elle en était maintenant certaine, si elle ne tombait pas, il ne tomberait pas non plus.

— Soyez prudente, je vous en prie, dit Erna, inquiète mais également amusée par la situation.

— Bon, fit Amber, ne gigotez pas surtout. On va essayer de s'élever un peu, mais je ne vous promets pas d'aller bien haut.

— OK, je suis prêt ! répondit Duke, les yeux brillants.

Amber se concentra, prit une profonde inspiration, et, levant son visage vers le ciel sombre, elle commença à s'élever.

Amber ne prenait pas de risque et volait lentement, suivant un axe vertical. Le poids de Duke la gêna pendant les premiers mètres, puis elle commença à s'habituer, augmentant même un peu sa vitesse. Duke observait les environs, sous lui. La taille de sa maison diminuait petit à petit tandis que *Court street* se transformait en une étroite rigole, à peine discernable dans l'obscurité. Au-dessus, rien n'était visible, les nuages de pluie formant une masse compacte et noire dans un ciel sans Lune. Amber se sentit peu à peu envahie d'un sentiment de sérénité et de plénitude. L'obscurité qui les entourait la rassurait. Comme enveloppée dans un cocon protecteur, elle ne songeait plus au vide, au vertige ou à la possible défaillance de son pouvoir. Elle augmenta encore sa vitesse de montée, galvanisée par la charge qu'elle devait porter et qui raidissait ses muscles. Pour la première fois depuis qu'elle avait découvert son prodigieux don, elle se sentait à l'aise en vol. Un déclic se produisit alors dans son esprit. Ne sentant plus le poids de son passager, Amber lâcha l'une de ses épaules pour tendre le bras vers l'avant et voler à la manière d'un super-héros de comics. La vitesse augmenta encore et Amber, grisée, plissa les yeux sous l'effet du vent relatif pendant que Duke poussait un « waouh » de ravissement. Ils poursuivirent leur ascension durant encore quelques secondes et atteignirent les nuages. Ils se retrouvèrent instantanément trempés mais Amber n'y prêta pas attention, toujours concentrée sur son vol et les sensations, jusqu'ici inconnues, qu'il lui procurait. Puis, dans un silence à peine troublé par le bruissement de l'air sur leurs vêtements, l'obscurité se déchira. Ils venaient de percer la couche nuageuse et découvraient un spectacle hallucinant. Le ciel, d'un noir profond, était constellé de milliers d'étoiles. Partout où portait le regard, il n'y avait plus que cet infini tapis de ténèbres et ces fournaies lointaines qui illuminaient l'espace. Le temps sembla s'arrêter alors qu'Amber, fascinée, se perdait dans la contemplation du cosmos. Presque en transe, transportée par ce qui pouvait se rapprocher d'une révélation mystique, Amber sentit son pouvoir irradier dans tout son corps. Prenant toujours de l'altitude, elle inclina d'abord un peu sa trajectoire vers l'arrière puis bascula sur le dos pour, enfin, effectuer un looping parfait. Duke, ravi de l'acrobatie, poussa un nouveau cri de bonheur. Amber s'immobilisa en douceur dans l'immensité du ciel nocturne. Sans prononcer un mot, elle se mit à pleurer. De joie, parce qu'elle venait enfin de comprendre comment voler réellement. De douleur aussi, parce qu'elle réalisa que Terry ne verrait jamais les étoiles comme Duke et elle venaient de les découvrir.

— Bon alors, c'est qui, ce type ?

Kiera, au volant de l'Oldsmobile de Duke, s'adressait à Amber en lui jetant un regard interrogatif par le biais du rétroviseur. Duke et Erna avaient proposé aux supras de passer la nuit chez eux, mais Amber avait jugé plus prudent de rapidement mettre le plus de distance possible entre eux et Powertown. Ils étaient donc partis vers deux heures du matin et roulaient depuis une cinquantaine de kilomètres vers le sud-ouest. Kiera, d'office, s'était mise au volant, Mike à ses côtés. Amber, sur la banquette arrière, appréhendait leur réaction lorsqu'elle détaillerait son plan. À Powertown, elle n'en avait dévoilé que les grandes lignes, passant sous silence certains aspects qu'elle jugeait préférable de réserver pour plus tard, lorsqu'ils ne pourraient plus faire machine arrière. Le moment semblait venu.

— Pour retrouver Millart, il nous faut quelqu'un qui puisse nous en dire plus sur les capuchards et leurs habitudes, commença Amber.

— Oui, ça, tu nous l'as déjà dit. Tu as trouvé quelqu'un qui crèche du côté de Gloversville, interrompit Kiera. Mais c'est qui ?

— Stigelman.

— Stigelman ? répéta Kiera en se retournant vers Amber.

— Regarde la route, bon sang ! ronchonna Mike.

Le break fit un écart et Kiera le ramena vers la file de droite. Les routes du Vermont étaient calmes et quasiment désertes à cette heure avancée de la nuit. La 110 ne faisait pas exception à la règle et personne, en sens inverse, n'était là pour se plaindre des originalités de conduite de Kiera.

— Stigelman, l'ex-patron des capuchards ? Arthur « entertainment » Stigelman ? Ce Stigelman-là ?

— Oui, celui-là, répondit Amber, quelque peu irritée par la réaction de son amie.

— Tu es complètement à la masse ! Tu crois qu'on va pouvoir ne serait-ce que pénétrer chez lui ? Il doit avoir des tonnes de gardes !

— On a Blitz.

— Blitz, Blitz ! Il n'a même pas réussi à manipuler un petit vieux !

— Hé, ne parlez pas de lui comme s'il n'était pas là, coupa Mike. C'est qui exactement ce Stigelman ? Je ne connais que celui des parcs d'attractions, moi.

— C'est le même ! expliqua Kiera en hurlant. C'est le putain de même mec !

- Il était chef des capuchards avant ? s'étonna Mike.
- Mais évidemment, tout le monde sait ça, d'où tu débarques, bordel ?
- Bon, on se calme, lança Amber. Je peux en placer une ?
- On va chez Stigelman ! grommela Kiera en tapant du plat de la main sur le volant. Putain, j'y crois pas !
- Arrête un peu, tempéra Mike. On écoute ce qu'Amber a à dire et on verra ensuite.

Amber était plutôt dans l'embarras. En toute franchise, elle trouvait son idée pour le moins audacieuse. Peut-être même folle. Mais voilà, à part Stigelman, elle n'avait rien trouvé à quoi se raccrocher. Arthur Stigelman avait dirigé l'Unité Spéciale du FBI pendant vingt-quatre ans, sans que son nom ne fût connu du grand public, puis, en prenant sa retraite, il s'était reconverti dans le divertissement, faisant fortune et devenant par la même occasion une personnalité médiatique. Le concept qui avait valu à Stigelman de figurer dans la liste des cent plus riches citoyens américains était si simple qu'il était étonnant qu'il eût fallu attendre si longtemps pour que quelqu'un y pensât. Il avait tout simplement remplacé les coûteux manèges et décors des parcs d'attractions par de simples suggestions mentales. Son ancien job lui avait permis d'être en contact avec des dizaines de télépathes – télépathes qui, après leur service militaire ou quelques années chez les capuchards, étaient en quête d'un boulot pas trop dangereux et bien payé. Stigelman avait d'abord ouvert une salle à New York, puis une à Las Vegas. Quatre ans après, il était à la tête de plus de deux cents complexes de divertissement à travers les États-Unis. Finis les problèmes de logistique, de sécurité, d'entretien ou de renouvellement des attractions. Il suffisait d'un fauteuil et d'un psi, et *Stigelman Entertainment* pouvait vous offrir, à la carte, ce que vous désiriez. Piloter un X-Wing aux côtés de Luke Skywalker ? C'était possible ! Marcher sur la Lune ? Possible ! Revivre la bataille de Gettysburg ? Possible ! Possible si bien entendu vous y mettiez le prix. Pour quelques dizaines de dollars – ou quelques milliers selon la durée et la difficulté de la suggestion mentale choisie –, un télépathe vous embarquait au pays de vos rêves, avec sensations ultra-réalistes et souvenirs époustouflants en prime.

Stigelman s'était vu intenter deux procès retentissants qui avaient encore augmenté sa notoriété. L'un pour une sombre histoire de monopole, qui était encore en cours, et un autre pour proxénétisme, que ses avocats avaient remporté le sourire aux lèvres. Les psi de chez Stigelman exauçaient tous les vœux des clients, même ceux, parfois corsés, des clients adultes. Quelques associations s'étaient émues d'apprendre que des relations sexuelles, même virtuelles, étaient ainsi demandées – et obtenues – dans les complexes Stigelman. Mais une simple suggestion mentale n'étant pas, devant la loi, une véritable relation, et les télépathes n'ayant aucun contact physique avec les clients, l'ancien patron des capuchards n'avait même pas eu besoin de ses appuis politiques pour faire tomber les accusations. Tout cela avait néanmoins agité la sphère médiatique et causé bien des débats enflammés sur le net. C'est d'ailleurs grâce au web qu'Amber avait trouvé ce qui l'intéressait : l'endroit où résidait Stigelman la plupart du temps. Le millionnaire avait semble-t-il des goûts simples et un penchant pour la pêche. Après des heures de recherche, Amber avait déniché la précieuse information sur un forum où un champion local se vantait de détenir le record de la plus grosse prise de l'état et, accessoirement, d'être le voisin de Stigelman. Celui-ci habitait une grande villa (la simplicité avait tout de

même ses limites) au bord du *Great Sacandaga Lake*, dans l'état de New York, à l'extrémité sud du parc des Adirondacks, ce qui ne représentait qu'une distance d'environ deux cents kilomètres à vol d'oiseau depuis Powertown. Peut-être trois cents au maximum par la route, avait calculé Amber...

— On va y aller en douceur, expliqua-t-elle, voir s'il y a des agents de sécurité, déjà.

— Et ensuite, on pénètre chez lui par effraction et on le tabasse pour qu'il nous file des infos ? répliqua sèchement Kiera.

— On utilisera Blitz. Il aura tout le temps dont il a besoin pour se concentrer cette fois.

— Et si Stigelman ne sait rien sur Millart ?

— Il a dirigé les capuchards pendant plus de vingt ans, il a forcément gardé des contacts. Il connaît leurs procédures...

— Mais envisageons tout de même qu'il ne sache rien, on fera quoi dans ce cas ?

Amber était consciente de la fragilité d'un plan qui pouvait mal tourner pour mille raisons.

— Je ne sais pas, Kiera, murmura-t-elle.

— OK, dit Mike, on va jusque chez ce type et on voit comment ça se présente.

Alors que l'horloge du tableau de bord affichait un « 3:17 » orangé, Kiera quitta la route qu'elle suivait pour s'engager sur un chemin de terre sur sa gauche. Ils venaient de dépasser un patelin endormi, appelé Middletown Springs, et devaient se trouver maintenant à peu près à mi-chemin de leur destination.

— Tu t'arrêtes ? demanda Amber.

— J'ai besoin d'une pause. On devrait manger un morceau. Je suppose que l'on n'aura pas le temps de prendre un petit-déjeuner plus tard.

Amber admit que l'idée était judicieuse. Ils avaient eu une nuit jusqu'ici assez agitée et, une fois arrivés chez Stigelman, la matinée pouvait s'avérer encore plus épuisante.

— On devrait aussi dormir un peu, dit Kiera. Jusqu'à quatre heures peut-être. Ça nous ferait arriver à Gloversville en début de matinée. Un peu avant six heures.

Amber était moins emballée à l'idée de rester immobile pendant trois quarts d'heure, mais elle se rangea à l'avis de Kiera ; une nuit blanche ne les aiderait pas à faire face à ce qui les attendait. Mike fit entendre un ronflement sourd et se tourna contre la portière, faisant grincer le siège du break qui souffrait sous son poids. Blitz semblait également dormir. Ebe et Amber rejoignirent Kiera qui s'était extirpée du véhicule et se dégourdisait les jambes. Ebe distribua aux filles deux sandwiches qu'Erna avait préparés, tout en commençant à déguster le sien : poulet, salade et cornichons, le tout enveloppé de moutarde, ce qui lui sembla un délice.

— J'ai peut-être une idée, fit-il la bouche pleine.

— Balance, répondit Kiera. Au point où on en est, toute idée pas trop débile sera étudiée.

— S’il y a des gardes à l’entrée de la propriété de ce... Stigelman, je peux peut-être prendre l’aspect de quelqu’un de connu.

— Qui ?

— Je ne sais pas, répondit Ebe. Schwarzenegger ?

— Qu’est-ce qu’il viendrait foutre chez Stigelman, à l’aube en plus ?

— J’en sais rien, mais les gardes le laisseraient passer, non ?

— Pas sûr. Et nous ?

— Quoi vous ?

— On est censés être qui ?

— Mike peut passer pour un garde du corps. Et vous, heu... pour mes filles ?

— La famille Schwarzy déboule au complet chez ce bon vieux Stigelman ! En voilà un plan brillant ! s’amusa Kiera.

Amber ne put se retenir de rire malgré son inquiétude.

— Je crois que ce sera plus simple de laisser faire Blitz, dit-elle.

— S’il daigne se bouger le cul cette fois, répliqua Kiera d’un ton un peu plus cassant qu’elle ne l’aurait souhaité.

— C’est nouveau pour lui, cette façon de faire, il faut se montrer patient, objecta Amber.

— Oh, mais je ne voudrais pas le brusquer, fit Kiera, plus résignée que sarcastique. Mais si on a des supras sur le dos, pas des branquignols comme nous, des gros durs envoyés par les capuchards, il faudra qu’il passe la vitesse supérieure si on ne veut pas finir en prison ou dans un putain de Guantanamo.

— Je ne crois pas que les supras soient envoyés à Guantanamo ou ailleurs à l’étranger, dit Ebe, pensif. Pour des raisons de sécurité, les suprahumains doivent être détenus sur le territoire national.

— Ah ben génial, on restera au pays, t’as raison, il n’y a pas de quoi s’en faire...

Ebe sembla un peu vexé par la réflexion de Kiera et il arracha une nouvelle bouchée de son sandwich en haussant les épaules.

— Et ton sixième sens ? demanda Amber.

— Quoi, mon sixième sens ?

— Tu ne peux pas savoir si... je ne sais pas, si ça va bien tourner pour nous ?

— Non, ça ne marche pas comme ça. Je n’ai pas des dons de voyance, juste un pressentiment, parfois, dans l’action. Je ne sais même pas précisément par quoi c’est déclenché.

Ebe avisa deux gros rochers plats un peu plus loin, le long du chemin de terre, et il alla s’asseoir sur l’un d’eux, bientôt rejoint par les filles. Leur repas frugal se termina par une tasse d’un café encore fumant. La pluie avait cessé depuis longtemps. Le ciel, maintenant plus dégagé, éclairait faiblement les bois alentour. Depuis leur départ de chez Duke, ils

n'avaient suivi que de petites routes et le paysage était resté constant : des champs et des bois, parsemés de quelques hameaux dont les maisons étaient éloignées de plusieurs centaines de mètres les unes des autres. Un endroit paradisiaque pour Amber, la vraie cambrousse au goût de Kiera.

— En tout cas, fit Amber, on a l'avantage pour l'instant. Powertown ne passera pas le relais aux capuchards avant de lancer quelques recherches aux alentours de la base. Ça nous laisse du temps. Ils ne peuvent pas savoir ce que l'on veut faire.

Ce en quoi, bien sûr, la jeune fille se trompait, bien qu'elle ne pût pas se douter de son erreur.

Edward ne dormait pas quand le téléphone sonna. Il était couché sur son lit, les yeux fermés, mais l'esprit bien en veille. Il n'avait même pas pris la peine de se déshabiller lorsqu'il était rentré la veille au soir. Il avait jeté son trench-coat sur le divan du salon, s'était fait réchauffer une part de pizza, puis était allé s'écrouler dans sa chambre, sachant pertinemment qu'il ne trouverait le sommeil, s'il avait de la chance, qu'au petit matin. Après avoir mis un CD de The White Buffalo dans sa vieille chaîne hi-fi, il était resté étendu, immobile, pendant plus de quatre heures, bercé par le rock country lancinant, jetant de temps en temps un œil au radioréveil. Ses chiffres rouge vif semblaient le défier, égrenant lentement les minutes, comme s'il s'agissait d'un supplice ancien auquel il ne pouvait échapper. Il avait tenté de penser à des banalités, puis il était revenu à elle. Ou plutôt, elle avait encore une fois débarqué, envahissant ses pensées, marchant dans son esprit comme une armée en conquête. Sa silhouette – celle d'une enfant – était frêle, mais son visage déformé était celui d'une créature horrible, une chimère moderne qui, avec le temps, était devenue sa compagne nocturne. Il y avait l'odeur aussi. Une odeur de sang et de chair brûlée. C'était peut-être cela le pire. Parfois, l'odeur semblait si réelle, si forte, qu'Edward en avait des haut-le-cœur. Ces nuits-là étaient les pires. Parfois il n'y avait que les images. Des images dures et glaçantes, qui le maintenaient éveillé, mais qui lui épargnaient l'envie de courir aux toilettes pour se délester de son repas. Il avait revu le déroulement de la scène des milliers de fois ; sous tous les angles, au ralenti, avec ou sans son, en noir et blanc même une fois. Edward s'était souvent demandé s'il allait un jour en finir, sortir son arme de service et mettre un terme à ses insomnies en même temps qu'il réglerait son compte à la créature borgne qui le harcelait, mais il avait renoncé. Non par courage mais par peur. Après tout, le monde vivait une époque folle. Des gens pouvaient voler, lire les pensées, liquéfier la matière... Dans un tel monde, tout était envisageable. Et si son esprit survivait ? Si en appuyant sur la détente, au lieu de la libérer, il envoyait son âme dans un endroit pire encore... un endroit où le temps serait suspendu, où les chiffres rouge sang seraient parfaitement immobiles et où ne régnerait qu'une puanteur suffocante et éternelle ? S'il était, pour l'éternité, prisonnier avec... elle ? Avant que la première sonnerie ne retentît, Edward revécut la scène une nouvelle fois. Son esprit donnait de nouveau une représentation de LA scène. Une scène sordide et mauvaise, qui avait toujours la même fin, et dont les acteurs se contentaient d'un seul spectateur. Cela commençait toujours au même endroit. À Athens, Géorgie. Tôt le matin, sur *North Chase street*...

Il fait bon malgré l'heure matinale. Edward est nerveux, il doit faire ses preuves, aujourd'hui. Il n'est rentré dans la SU que depuis deux mois. Ses 140 de QI et sa capacité à générer des émotions chez autrui lui ont permis d'intégrer les capuchards sans aucun

problème, mais il sait que les places dans l'Unité Spéciale du FBI sont chères. Tous les agents gouvernementaux avec un pouvoir rêvent de devenir « super-flics ». De traquer de « vrais » méchants. D'être ce putain de Batman. Et c'est un peu ce que ressent Ed, même si Athens est loin de ressembler à la Gotham des comics.

Les deux vans banalisés s'arrêtent devant une maison blanche. La rue est calme. Ed vérifie son arme de service, un 9 mm automatique. Une arrestation de supra est toujours une opération dangereuse. D'autant que là, la cible est un pyrokinésiste. Le genre de saloperie qui peut vous cramer à distance en une fraction de seconde. Deux autres supras participent à l'opération. Un volant qui va veiller à ce que la cible ne s'échappe pas et un bolide qui procédera à une reconnaissance rapide du quartier. Une dizaine d'agents traditionnels, des « normaux », complètent le dispositif, mais c'est Ed qui devra neutraliser le supra. Ils n'ont obtenu aucun télépathe pour les appuyer. La cible est trop jeune pour être prioritaire. Pourtant, malgré son peu d'expérience, Ed sait déjà que la dangerosité n'a que peu de rapport avec l'âge du sujet. Le capitaine prend la parole.

— Tu les vois, tu tapes direct. Terreur, désorientation, soumission et dépression. Plombe-moi bien le moral de tout le monde, on n'aura pas le temps de faire dans le détail. Balance vraiment la sauce, OK ? J'ai pas envie de perdre un agent, alors tu mets toute la famille à genoux. Reçu ?

— Reçu, répond Ed.

— Et mets ça, c'est ignifugé.

Le capitaine lui tend un trench-coat, beige et fripé. Bien pratique pour cacher un tas de choses...

Tout le monde sort. La maison de la cible est à quelques dizaines de mètres, au bout de la rue. L'approche finale se fera selon la procédure. Le volant se met en position, prêt à pister d'éventuels fuyards. Le bolide a déjà fait deux ou trois tours du quartier, histoire de repérer les lieux. Les normaux, habillés de noir et équipés de fusils d'assaut, se mettent en position au pas de charge.

Il n'y a plus de place pour le doute.

Ils sont maintenant près de la maison dont les fins volets bleu nuit sont encore fermés. Le chef de groupe reçoit les rapports du volant et du bolide. Rien à signaler. L'équipe d'appui est en place.

Feu vert.

La porte vole en éclats, défoncée par le lourd bélier que manient deux agents casqués et revêtus de gilets pare-balles. Les pans du trench-coat d'Ed se soulèvent un peu sous l'effet du courant d'air, alors que les hommes pénètrent dans la maison.

Les pièces sont sécurisées une à une. Rien dans le salon. Rien dans la cuisine. Tout va bien jusqu'à l'irruption de la gamine dans le couloir. Elle a quatre ou cinq ans. Elle a peur.

Elle pleure.

— Go ! Go ! C'est la cible ! Balance tout ! hurle le capitaine.

Ed ne dit rien. Il voudrait protester, mais rien ne sort. Il savait qu'il s'agissait d'une

gosse mais il ne l'imaginait pas si petite. Si fragile. Elle tient une peluche dans ses bras. Un nounours beige qu'elle écrase contre elle en tremblant. Le temps semble se dilater.

— Maintenant ! Maintenant ! crie le chef de groupe.

La mère de la gamine hurle quelque part dans la maison. On tente de la maîtriser. La petite l'entend également. Elle panique et utilise son pouvoir. Le capitaine s'enflamme. Les cris stridents et les pleurs de la fillette parviennent presque à couvrir les hurlements de douleur de l'officier. Ed sent la chaleur sur son visage. Quelques flammes lèchent l'un des pans de son trench-coat. Son regard va du capitaine, transformé en torche, à la petite fille et son nounours.

Ed ne peut pas tirer, pas sur une enfant, alors il « balance la sauce ». Comme on le lui a demandé. Mais un peu trop fort. Terreur, soumission... envie de suicide...

La gamine ouvre un placard. Sort un tournevis. Se l'enfonce dans l'œil droit, puis s'écroule.

C'est fini.

Ce n'est pas tout à fait exact, cependant. Une balle aurait été plus... propre. Là, il s'agit juste d'un putain de tournevis, enfoncé maladroitement, à la force du poignet... d'un tout petit poignet...

L'agonie se prolonge. Le nounours est par terre. Une tache sombre recouvre la moitié de son visage. L'odeur commence à se faire sentir. Une odeur de sang et de poulet grillé.

Ed n'est plus là. Seul le Trench-coat regarde encore. Une silhouette plus qu'un homme.

— Cible sécurisée. Un agent à terre.

Il se rappellera ça toute sa vie, même s'il ne se souvient plus du nom de l'agent.

« Cible sécurisée », mon cul !

La gamine s'est enfoncé un tournevis jusqu'au cerveau...

Ed n'a que deux solutions. Devenir dingue ou accepter. Et il ne devient pas dingue. C'est sa première tartine de merde. Son premier compromis. Celui qui fait que les autres suivront. Le premier domino qui s'écroule. C'est le début, mais c'est déjà la fin.

Imperturbablement, après cette tragique scène finale, son esprit remettait les compteurs à zéro et revenait au début de l'intervention, sur *North Chase street*, mais le téléphone avait interrompu le cycle infernal. Ed décrocha et répondit d'une voix basse.

— Edward Luna.

— Luna, c'est Sandoval. On a un problème avec Powertown.

Ed ne fut pas surpris. Il posa tout de même la question d'usage.

— Problème de quel ordre ?

— Désertion. Quatre cibles au moins. Peut-être cinq.

— On n'est pas sûr du cinquième ?

— Ça pourrait être un otage mais... vu que c'est un psi, c'est probablement plutôt un complice.

— Son niveau ?

— A+.

— Merde.

— Mais il est autiste.

Ed se souvint de ce « spécialiste » de la sécurité dont lui avait parlé le lieutenant Moore.

— Autiste ou pas, ça reste un A+, je fais équipe avec qui ?

— Un traceur. Ned Sordate.

Edward fut soulagé. Il connaissait Sordate, un brave type qui pouvait pister les supras en percevant leurs auras décalées dans le temps. Son pouvoir était utile mais ne pouvait soutenir la comparaison avec la télépathie de combat. Malgré ce que la plupart des gens imaginaient, les traques ne se passaient pas comme au cinéma. Les agents compétents étaient rares et les psi encore plus. La plupart des télépathes étaient en train de se battre en Asie et en Afrique, et ceux qui en revenaient n'avaient que très modérément envie de rempiler. Beaucoup bossaient dans l'industrie du divertissement, un job bien moins risqué et beaucoup mieux payé...

— Tu as déjà prévenu la police locale ? questionna Edward.

— Non. On ne met pas les flics dans le coup. Après l'extraction du télépathe, on reste discret.

Les bords droits des lèvres d'Edward se levèrent dans un demi-sourire sans joie. Ce n'était pas la première fois qu'il devrait agir « discrètement » afin d'éviter de faire une mauvaise publicité aux supras. Que l'armée ne puisse pas veiller sur ses propres recrues, voilà qui n'était déjà pas fait pour rassurer la population, mais si en plus le public apprenait qu'un télépathe avait déconné au point de lobotomiser l'un de ses camarades, c'était le rêve suprahumain qui s'écroulait. Les gens avaient besoin de croire que les supras étaient foncièrement bons. Ou rapidement mis hors d'état de nuire. Parce qu'ils étaient trop puissants, trop dangereux, pour que l'on pût admettre qu'ils s'avéraient parfois incontrôlables. Si du sang devait couler, ce ne pouvait être que celui des héros, partis se battre sur une terre lointaine, certainement pas celui d'un électeur lambda décapité par un bolide trop pressé ou coupé en deux par un télékinésiste maladroit.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux quand on leur aura mis la main dessus ?

Il y eut un blanc d'une ou deux secondes avant que la voix de Sandovall ne résonnât de nouveau.

— Direction la Grotte du Rêveur.

— Pourquoi est-ce que l'on ne demande pas à l'un de nos psi de s'occuper de ça ? En douceur...

Edward avait posé la question pour la forme. Il se devait de faire au moins semblant d'être réticent, ne serait-ce que pour se sentir encore un peu humain.

- C'est allé trop loin, répondit Sandoval. On engage un reboot complet.
- Pour les cinq ?
- Pour les cinq.

Edward avait raccroché depuis moins d'une dizaine de minutes lorsqu'il entendit une voiture se garer devant chez lui. Sordate n'avait pas perdu de temps. La traque allait commencer.

Ce fut peu après l'aube, comme l'avait prévu Kiera, que les supras arrivèrent dans le comté de Fulton. Ils étaient passés par Union Mills, puis Broadalbin, où ils durent faire le plein, avant de quitter la route de Gloversville et de bifurquer vers le nord, en direction du lac. Le lac Sacandaga – dont le nom signifiait « Terre Noyée », Amber se rappelait l'avoir lu sur le forum de pêcheurs qui lui avait permis de localiser Stigelman – s'étendait sur une cinquantaine de kilomètres de long et près de six ou sept dans sa plus grande largeur. Il était bordé par des chalets de luxe que les vacanciers s'arrachaient dès le mois de mai. La résidence de Stigelman était située à l'extrémité d'une presqu'île de la rive sud, dont la pointe était encastrée entre deux îles : *Scout Island* et *Beacon Island*. Si tout cela semblait très clair sur la carte qu'Amber avait utilisée pour établir leur trajet, cela le fut beaucoup moins sur place. Tout d'abord, ils remontèrent trop au nord, puis se trompèrent de presqu'île, avant de trouver enfin la bonne route, bien après sept heures.

Les abords du lac étaient densément peuplés et les supras croisèrent plusieurs joggers. Un ou deux leur adressèrent même un signe amical en les croisant.

— On ne passe pas inaperçus, se plaignit Kiera. Ils sortent d'où, ces gens ? Encore en vacances ?

— C'est certainement des résidents permanents, répondit Amber. Ils ne font pas attention à nous, tout va bien.

— Ils me rendent tout de même nerveuse !

L'unique route serpentait en suivant les courbes de la presqu'île, entre les terrains boisés et les habitations. La mince langue de terre se rétrécissait peu à peu, laissant apparaître par endroits les eaux du lac. Le break traversa un dernier bois avant de déboucher sur un espace dégagé d'où l'on pouvait voir, sur la droite, des embarcadères abritant une bonne vingtaine de bateaux.

— Là, tourne ici, dit Amber en indiquant une plage à l'opposé.

Mike, toujours nerveux à l'approche de l'eau, se redressa sur son siège. Kiera, avançant prudemment pour ne pas s'ensabler, gara le véhicule derrière un arbre.

— Bon, et maintenant ? fit-elle.

La route continuait sur deux cents mètres. Elle était bordée de part et d'autre par une bonne quinzaine de maisons de tailles diverses avant de se transformer en voie privée qui donnait sur la villa de Stigelman.

— On fait les derniers mètres à pied, dit Amber. On peut longer la côte en passant derrière les maisons.

La jeune fille se tourna vers Blitz. Ce dernier s'était tenu tranquille pendant tout le trajet et semblait apprécier le confort spartiate du vieux break.

— Blitz... cette fois, c'est important, il faut que tu nous aides.

Le télépathe regarda Amber sans montrer le moindre signe de compréhension.

— Tu sais que nous allons chez quelqu'un de dangereux, là ? continua-t-elle. Si jamais il y a des hommes armés, il faudra que tu les neutralises.

— Je ne laisserai personne vous faire du mal, répondit Blitz d'un ton neutre.

Amber sourit, encouragée par la réponse du télépathe.

— Merci Blitz. Je sais que tu souhaites nous aider. On ne veut pas qu'il y ait des blessés, d'accord ? Si on a des ennuis avec des types armés, est-ce que tu peux simplement... je ne sais pas... les endormir ?

— Je peux faire ça.

— Tu en es sûr, hein ?

— Je suis sûr que je peux le faire.

Amber serra la main de Blitz dans les siennes, comme pour lui témoigner sa reconnaissance, et se retourna vers Kiera. Celle-ci leva les yeux au ciel en grimaçant d'un air sceptique puis sortit du véhicule. Amber et Mike passèrent devant, suivis par Blitz et Ebe. Kiera fermait la marche. Les supras traversèrent la mince langue de sable qui les séparait de la rive, puis ils la longèrent en remontant vers la zone habitée. Un rideau d'arbres qui les séparait des résidences leur offrait une protection bienvenue. Le terrain était bien plus praticable qu'Amber ne l'avait pensé. Certaines portions cimentées donnaient sur un ponton où l'on trouvait souvent une ou deux barques, parfois un voilier. Le groupe franchit rapidement les quelques dizaines de mètres qui le séparaient de son but. La dernière villa, qui trônait à la limite de la presqu'île, affichait un style architectural recherché et semblait valoir le double des autres habitations du coin, mais aucune grille n'en défendait l'accès. La voie privative menait à une terrasse bétonnée, vide, sans aucun véhicule à proximité.

— Tu es sûre que c'est bien là ? demanda Mike.

Amber répondit par l'affirmative, d'une voix peu assurée. C'était loin d'être le camp retranché qu'elle avait imaginé. Et si elle s'était trompée ? Mike prit la tête du groupe et les supras progressèrent jusqu'à la villa. Ils en firent le tour et Amber constata avec soulagement que les volets des fenêtres donnant sur l'arrière étaient ouverts.

— On peut rentrer par là, dit Amber.

— Et voilà, c'est maintenant que l'on ajoute la violation de propriété et l'effraction à notre longue liste de larcins, fit Kiera.

Mike s'approcha d'une porte vitrée qui donnait sur la cuisine, déserte. Il poussa dessus avec précaution. Tout d'abord, rien ne se passa puis la porte céda dans un craquement qui fit sursauter tout le monde.

— Et s'il y avait eu une alarme ? le tança Kiera d'un ton de reproche.

— Écoute, répondit Mike en portant ironiquement une main à son oreille, il n'y en a

pas.

— Dépêchons-nous, dit Amber. On a dû alerter tout le monde là-dedans.

La jeune fille, entraînant Blitz par le bras, investit les lieux.

Contrairement à ce qu'Amber avait craint, Mike n'avait alerté personne pour la simple et bonne raison que la maison était vide. Il y avait une cuisine, un salon et une salle de billard au rez-de-chaussée, deux chambres et un bureau à l'étage, ainsi qu'un bar et un home cinéma au sous-sol, mais toutes les pièces étaient désertes. Pourtant, quelques signes de vie étaient visibles, notamment des affaires traînant dans la salle de bains et un réfrigérateur bien rempli, mais nulle trace de leurs propriétaires. Les supras se regroupèrent dans la cuisine après avoir fouillé les lieux. Mike fureta dans les placards et tomba sur un paquet de céréales. Tout en remplissant un bol du lait trouvé au réfrigérateur, il s'attabla devant le large plan de travail.

— Mais... je rêve ! Tu te fais à manger ? s'énerva Kiera.

— Je n'ai pas eu de sandwich, moi.

— Oui, parce que tu étais occupé à dormir, tu mangeras après ! On ne va pas rester ici !

Kiera s'était tournée vers Amber après sa deuxième affirmation, cherchant son approbation du regard, mais la jeune fille semblait perdue dans ses pensées. Elle avait été décontenancée par la facilité avec laquelle ils étaient entrés mais encore plus devant l'absence de Stigelman. Pourtant, elle était certaine d'être au bon endroit. Celui-ci, mélange de rigueur et de clinquant, correspondait bien à l'idée qu'elle se faisait de l'expatron des capuchards. Quant à l'absence de gardes, elle pouvait s'expliquer. On était dans un coin paumé, pas à Hollywood. Qui voudrait s'en prendre à quelqu'un comme Stigelman ? Le type n'avait pas seulement de l'argent et des relations, il avait eu sous ses ordres ce qui se faisait de mieux en matière de surhommes, ce qui n'en faisait pas le candidat le plus évident lorsque l'on décidait d'aller chercher des noises à quelqu'un.

— C'est forcément ici, murmura Amber, pensive.

— Il y a que dalle, dit Kiera. On se casse !

Ebe attendait près de l'entrée, dansant d'un pied sur l'autre, son regard allant de la porte vitrée, arrachée et maintenant posée contre le mur, à Mike et son bol de lait. Blitz, lui, s'était assis près de Mike et observait les deux filles.

— C'est la seule piste qu'on ait ! protesta Amber.

— Elle ne mène à rien, ta piste, on va se faire arrêter pour cambriolage, c'est tout.

Ebe tenta de prendre la parole en émettant un timide « heu », mais les deux jeunes femmes continuèrent à hausser le ton sans se préoccuper de lui.

— Moi, je reste en tout cas, je vais fouiller, essayer de trouver quelque chose.

— Tu ne trouveras rien, il était pourri dès le départ, ce plan de merde !

— Alors il ne fallait pas venir !

— Et vous laisser seuls ? Vous ne faites que des conneries, sans réfléchir !

— Oh, ça va, maman, depuis quand tu es la personne sensée du groupe ?

— Hé ! hurla Ebenezer, à bout de patience.

Tout le monde se tourna vers lui. Il était toujours près de l'entrée, dissimulé derrière le mur et passant prudemment la tête là où se tenait la porte que Mike avait arrachée de ses gonds.

— Il y a quelqu'un qui vient, dit-il.

Mike lâcha son bol et se rapprocha d'une fenêtre, bientôt imité par Amber et Kiera. Un homme, aux larges lunettes et aux cheveux grisonnants, avait surgi d'entre les arbres qui recouvraient la pointe de la presqu'île et se dirigeait vers eux d'un pas rapide.

Stigelman remontait vers la villa au pas de course, les yeux fixés sur sa main droite qui saignait abondamment. Il était parti sur le lac alors qu'il faisait encore nuit et avait admiré le soleil se lever sur la petite barque qu'il appelait, non sans humour, le *Monitor*, en référence au célèbre cuirassé de l'US Navy. En général, Arthur Stigelman revenait en milieu de matinée, après avoir fumé un ou deux cigares et éclusé sa flasque de scotch. Il ne se sentait jamais aussi bien que sur le lac, « son » lac. Se laisser bercer en contemplant le ciel et en tirant sur un Havane faisait partie de ces moments délicieux qu'il tentait de s'accorder régulièrement depuis qu'il avait pris sa retraite. Bien sûr, il s'occupait encore de ses affaires, *Stigelman Entertainment* ferait faillite en trois mois s'il laissait gérer la société par la bande d'abrutis qui travaillaient pour lui, il en était certain, mais il venait se réfugier dans sa propriété du Sacandaga aussi souvent qu'il le pouvait. Et cette fois, il pouvait profiter seul des lieux. Sa femme était restée dans leur maison de Washington afin d'aider une amie à préparer l'inauguration de sa galerie d'art, galerie qui, selon Arthur, ne resterait pas longtemps ouverte tant les saloperies qui y étaient exposées constituaient un parfait mélange de mauvais goût et de prétention. Quant à Joe, le télépathe qui résidait ici et assurait la sécurité, Art avait réussi à s'en débarrasser en lui offrant quelques jours de congés forcés. Pas de supras, pas de gonzesses, juste l'étendue du lac et sa si précieuse tranquillité. Le programme qu'Arthur s'était constitué pour la semaine était simple : se détendre, sans personne pour l'emmerder. Il prenait son attirail de pêche lors de ses virées à bord du *Monitor*, mais c'était plus pour faire bonne figure (il aurait détesté avouer qu'il venait surtout pour ne rien faire et être seul) que pour taquiner le poisson. Ce jour-là, pourtant, il prit un maskinongé. Il connaissait le nom pour avoir déjà vu des types du coin se vanter en lui montrant des photos de leurs prises, mais il n'en avait encore jamais attrapé auparavant. Et celui-ci faisait un beau poids ! Peut-être dix kilos ou plus. Certainement pas un record pour l'espèce, ni de quoi impressionner les amateurs qui se retrouvaient au *Big Nasty* – un pub que Stigelman fréquentait de temps en temps – mais suffisamment pour susciter une pointe de fierté chez Art et le rassurer sur la qualité de son matériel, qu'il avait acheté dans une boutique locale à un prix prohibitif et avec la fâcheuse impression de se faire rouler.

Art dérivait nonchalamment lorsqu'il avait entendu la ligne filer, le moulinet tournant à toute vitesse en faisant une sorte de *zwiiiiip*. Il se trouvait alors au large de *Beacon Island*, regardant les rayons du soleil filtrer entre les branches des rares arbres qui peuplaient l'îlot, le faisant ressembler à un crâne dégarni un peu ridicule. Art avait lâché son cigare et s'était précipité sur sa ligne. Il avait tout d'abord cru qu'elle ne tiendrait pas et qu'elle casserait sous le poids de sa prise, mais contre toute attente, elle avait tenu bon et il était parvenu, après une brève mais épique lutte, à sortir son premier maskinongé de

l'eau. « Merci, petit papa Sacandaga », avait chantoné Art, tout sourire. L'espèce de long brochet devait mesurer dans les quatre-vingts centimètres, et Art eut l'idée de le prendre en photo avec son portable. Il n'avait pas l'habitude d'utiliser les nombreuses fonctions de son smartphone et il dut batailler un peu avant de trouver comment s'y prendre. Art regarda la première photo sur l'écran et constata que l'on ne pouvait pas bien estimer la taille de sa prise. Il décida donc de la tenir d'une main (ce qui n'avait rien d'évident vu la taille de la bestiole) et de poser à côté, tenant son téléphone de la main gauche en l'éloignant le plus possible. Stigelman ne tarda pas à constater que la méconnaissance de la flore sous-marine, conjuguée aux effets d'un scotch de quinze ans d'âge, pouvait avoir des effets fort néfastes. Le poisson, qui semblait pourtant avoir bel et bien rendu l'âme alors qu'il gisait sur le fond du *Monitor*, se mit tout à coup à se tortiller avec force. Art faillit lâcher son téléphone et le rattrapa de justesse en jurant. Après un nouveau sursaut nerveux, sa main droite glissa sur le poisson visqueux et arriva au niveau de sa gueule, béante et munie de dents acérées. Le maskinongé la referma aussitôt sur la main d'Arthur. Il avait alors hurlé, lâché son téléphone qui était cette fois vraiment tombé à l'eau, et, dans un premier temps, s'était mis par réflexe à secouer sa main prisonnière, ce qui n'eut pour effet que d'augmenter la douleur, le poisson ne desserrant pas son emprise. Son annulaire et son auriculaire droits disparaissaient presque entièrement entre les mâchoires de cette sale bestiole qu'Art regrettait maintenant d'avoir arrachée au lac. Il s'assit sur l'un des bancs du *Monitor* et fouilla dans ses poches de sa seule main libre. Un éclair de douleur remonta jusqu'à son épaule, lui arrachant des larmes et faisant apparaître de petits points noirs devant ses yeux.

Putain, il va me faire tourner de l'œil, ce con !

Art prit une profonde inspiration et tenta de se calmer. Après un temps qui lui sembla infini, il trouva enfin ce qu'il cherchait dans la poche intérieure de sa veste. Il sortit un couteau Smith & Wesson, désenclencha du pouce la sécurité, et appuya sur le bouton d'assistance à l'ouverture. Art poussa un soupir de soulagement en entendant le « clac » caractéristique du mécanisme et en voyant la lame apparaître comme par magie. Il s'assura de l'immobilité du poisson en le coinçant sous ses genoux, puis il lui coupa la tête en crachant quelques injures qui ne réussirent pas à atténuer les élancements lancinants qui émanaient de sa main.

Le retour à la rame avait été long et douloureux. Art s'était confectionné un pansement de fortune avec son t-shirt, puis il avait entrepris de manœuvrer le *Monitor*. Lorsqu'il avait rencontré ce fichu maskinongé, dont la tête devait maintenant balloter quelque part sur le fond du bateau, il était en vue de la rive nord de *Beacon Island*. Il lui avait donc fallu parcourir près d'un kilomètre en essayant de ne pas ramer de manière trop asymétrique. Art songea qu'il serait utile d'installer plus tard un moteur sur le *Monitor*. Au cas où... encore qu'il doutait sérieusement que l'envie de pêcher le reprît de sitôt. Lorsqu'il avait enfin accosté, la rame droite de son embarcation avait pris une vilaine teinte foncée sur toute sa moitié supérieure. Stigelman sauta à terre et prit la direction de sa villa, se tenant la main avec inquiétude. Après avoir passé une vie entière au milieu de ces satanés supras sans récolter une seule égratignure, il n'allait tout de même pas perdre deux doigts à cause d'un poisson !

Il ruminait toujours sur sa maladresse et son manque de chance lorsqu'il arriva en vue de la maison. Il pensa qu'il allait en plus devoir racheter un portable, ce qui n'était pas un

problème financièrement – il aurait pu en acheter des milliers ! – mais le simple fait de devoir rentrer tout son carnet d’adresses dans ce machin le mettait hors de lui.

— Maskitruc de merde ! jura-t-il tout haut.

Il ne remarqua pas la porte vitrée arrachée alors qu’il s’approchait, toujours concentré sur sa blessure et les élancements douloureux que chaque pas suscitait dans sa main. C’est une fois arrivé à proximité de la maison qu’il vit que quelque chose clochait. N’importe qui aurait mis un certain temps à réaliser et serait resté interdit, ou au contraire aurait hurlé d’indignation en se précipitant dans les lieux, mais Art avait longtemps vécu au milieu du danger, des barbouzeries et des connards à capacités létales. Il était trop affûté pour prendre un signe d’effraction à la légère. Surtout en l’absence de Joe.

Bravo, bien joué, encore une riche idée que de le renvoyer en Oregon, celui-là !

Il fit demi-tour et se mit à courir avec l’idée de reprendre le *Monitor* et d’accoster un peu plus loin. Ce ne serait pas évident avec sa main handicapée, mais c’était préférable au fait de se retrouver nez à nez avec les inconnus qui avaient pénétré chez lui en son absence. Il était possible que ce soit un piège. Peu probable, mais il était habitué à ne pas prendre de risques avec ce genre de choses. Il ne fit cependant que quelques pas avant d’être rattrapé et dépassé par une fille qui vola au-dessus de lui et se posa un peu plus loin, lui interdisant toute possibilité de fuite.

— Monsieur Stigelman, dit la jeune fille, nous ne vous voulons pas de mal mais... nous devons vous parler.

Arthur pensa tout de suite à son couteau, mais un coup d’œil en direction de sa maison le dissuada de le sortir. Un type assez balèze se dirigeait vers lui et au moins deux autres individus se tenaient dans sa cuisine. Avec simplement une arme blanche, et en étant blessé à la main, il était un peu risqué d’opter pour la manière forte. Qu’il s’agisse d’activistes ou de cambrioleurs, ils semblaient jeunes, pas vraiment agressifs, et Art estima que discuter était une requête à laquelle il pouvait accéder. Pour l’instant du moins.

— Journée de merde, marmonna-t-il en faisant demi-tour.

Mike et Ebenezer se tenaient à côté de Stigelman, lui-même assis sur l’une des chaises en tek de la cuisine. Mike tentait de conserver une mine aussi sévère et fermée que possible, mais il ne pouvait s’empêcher d’éprouver une certaine compassion à l’égard de l’ex-patron des capuchards. Kiera avait trouvé une trousse de premiers secours à l’étage et avait désinfecté la plaie – assez profonde – du vieil homme, avant de lui poser un pansement qui passa du blanc au cramoisi en quelques minutes. Ebe, pour se donner de l’assurance, avait pris l’apparence d’un homme d’une cinquantaine d’années dont le visage grimaçant était un mélange improvisé entre celui de Lee van Cleef et d’un mauvais sosie de Danny Trejo. Mike s’amusa de ce physique impressionnant, néanmoins parasité par les manières empruntées du métamorphe.

Des éclats de voix parvinrent de la pièce d’à côté, où Kiera et Amber s’étaient isolées avec Blitz pour décider de la marche à suivre. De nouveau, Kiera était sur les nerfs. Pourtant, lorsqu’ils étaient enfin tombés sur Stigelman et que celui-ci les avait suivis sans faire d’histoires, elle s’était sentie un peu mieux. Il suffisait que Blitz fouille un peu dans

sa mémoire pour, peut-être, dénicher un indice sur l'endroit où était Millart. Ou pour ne rien trouver, ce qui leur aurait fourni un excellent prétexte pour rentrer à Powertown avant que les choses ne dégénèrent. Mais l'exploration mentale, domaine dans lequel Kiera était aussi novice qu'Amber, semblait plus complexe que les deux jeunes filles ne l'avaient imaginée. Surtout quand Blitz leur donna une estimation du temps qui lui semblait nécessaire pour trouver quelque chose.

— Entre deux heures et trois jours ? s'écria Kiera.

— Comment se fait-il que ce soit si long ? demanda Amber.

— Il faut passer par ce que l'on appelle l'Écran. C'est comme regarder un film à l'envers, c'est assez long, surtout si l'on ne sait pas précisément ce que l'on cherche.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, d'accélérer les choses ? questionna Amber.

— Si, en interrogeant Stigelman.

— Ah, bravo, merci Blitz, on n'y aurait pas pensé sans toi, s'énerva Kiera, et s'il refuse de nous dire quoi que ce soit ?

— Il n'est pas nécessaire qu'il réponde. Les questions vont faire remonter des éléments au niveau de sa mémoire à court terme. Je pourrai les lire mais ce sera moins précis que si j'utilisais l'Écran.

— OK, fit Amber, tu restes ici et tu te concentres sur Stigelman pendant que je vais l'interroger.

Amber ne laissa pas le temps à Kiera de protester ou de donner son avis, et elle retourna auprès des garçons. Elle ne put s'empêcher d'avoir un sursaut de panique en voyant le type patibulaire qui se tenait près d'Arthur Stigelman, avant de réaliser qu'il s'agissait d'Ebenezer. Le déguisement était plutôt réussi ! Le jeune homme, d'habitude si frêle et si réservé, avait maintenant une carrure impressionnante. Et une trogne peu sympathique...

— Bien, commença-t-elle, monsieur Stigelman, je suis navrée que nous ayons dû entrer chez vous de cette façon...

— J'en suis navré aussi jeune fille, coupa Stigelman.

Son ton était cassant et plein d'une colère à peine contenue.

— Nous allons partir au plus vite mais, auparavant, je dois vous poser quelques questions. Des questions sur les capuchards.

Stigelman parut étonné et laissa échapper un ricanement.

— Vous n'allez pas tarder à en apprendre sur eux plus que vous ne le souhaiteriez.

— Oui, je me doute qu'ils vont nous traquer, mais il ne s'agit pas de cela.

Amber marqua une pause pour tenter de maîtriser le tremblement de sa voix. Elle était tout de même en train d'interroger une célébrité. L'équivalent de J. Edgar Hoover en son temps. Avec un soupçon de Walt Disney. Drôle de mélange...

— Lorsqu'un supra commet un crime, disons assez grave, et qu'il se retrouve entre les mains des capuchards, que lui arrive-t-il ? Où est-il conduit ?

- Pourquoi voulez-vous le savoir ?
 - Est-ce qu'ils sont détenus quelque part ? Est-ce que le FBI se sert d'eux ?
 - Qui cherchez-vous ?
- Amber hésita. Elle décida de rester le plus vague possible.
- Quelqu'un qui a été incorporé à Powertown, avec nous.
 - Qu'a-t-il fait ?
 - Il a... blessé quelqu'un. Très gravement.
 - Son niveau ?

Amber eut la désagréable impression que c'était elle qui se faisait interroger, mais comme Blitz l'avait dit, il n'était pas utile que Stigelman répondît. Il devait juste penser aux bonnes informations.

- C'est un niveau A.

Stigelman sourit.

— Les supras de niveau B ou plus qui commettent des crimes sont soumis à une procédure spéciale. Vous comprenez bien que l'on ne peut pas laisser des individus avec des pouvoirs, des capacités extraordinaires, se mettre à faire n'importe quoi. Comme blesser des innocents ou encore... rentrer chez des gens par effraction et les retenir contre leur gré.

Le sourire de Stigelman s'était progressivement effacé alors que le volume sonore de sa voix s'amplifiait, virant presque au hurlement vers la fin de sa phrase.

- En quoi consiste cette procédure spéciale ?
- Ça consiste à transformer un chien enragé en gentil toutou.
- Cela se passe où ?

Stigelman ne répondit pas. Son regard gris-bleu s'était durci, devenant à peine soutenable.

- Existe-t-il un moyen d'échapper à cette procédure ?

Silence.

- Existe-t-il un moyen d'échapper à vos hommes ?

— Ce ne sont plus mes hommes, répondit Stigelman. Mais je crois qu'ils n'aimeront pas beaucoup que quelqu'un se soit introduit chez leur ancien boss...

Amber posa encore quelques questions, mais Stigelman ne décrocha plus un mot, comme s'il souhaitait gagner du temps. La jeune fille donna l'ordre à Trejo-van Cleef de le tenir à l'œil, comme s'il s'agissait d'un vulgaire homme de main – et en se demandant si Stigelman était dupe de la supercherie –, puis elle rejoignit Blitz et Kiera dans le séjour.

Blitz n'avait pas beaucoup apprécié les différentes phases de leur escapade depuis leur départ de Powertown. Il avait fallu crapahuter dans des bois boueux, tenir compagnie à

des inconnus, sauter un repas... Le voyage en voiture avait été un peu plus agréable, mais c'est surtout maintenant que le télépathe se retrouvait enfin dans son élément. Il n'était plus prisonnier de son corps, gauche et lent, n'avait plus besoin d'essayer de décrypter des émotions sur les visages. Il pouvait enfin se concentrer et projeter son esprit. Être libre et rapide. Et puis il allait se rendre utile. Tout était tellement nouveau pour lui dans cette aventure qu'il n'avait pas été d'une grande aide jusqu'à présent. Il s'était même rendu compte que Kiera était un peu fâchée contre lui. Par contre, il ne savait pas si les autres étaient ou non déçus. Ils étaient plus difficiles à comprendre. Amber semblait bien l'aimer tout de même. En tout cas, elle était gentille.

Blitz investit l'esprit de Stigelman en évitant de révéler sa présence. Les premières images qu'il perçut furent celles d'un long poisson aux dents pointues. Il vit également un nom apparaître : MASKINONGÉ. Il ne savait pas ce que cela signifiait mais il comprit tout de suite que l'homme était malin et sur ses gardes. L'image du poisson et ce nom en grosses lettres blanches et brillantes prenaient trop d'espace dans l'esprit de Stigelman pour être de simples souvenirs récents ou une idée furtive. L'homme se concentrait sur un élément anodin pour éviter de penser à quoi que ce soit d'autre. Une technique de contre-intrusion évidente. Stigelman ne pouvait pas savoir si un psi figurait parmi les étrangers qui venaient de pénétrer chez lui, mais dans le doute, il semblait essayer de protéger ses secrets. Blitz ne prêta plus attention aux lettres géantes et il attendit, aux aguets, cherchant ce qui pouvait affleurer discrètement en dessous du poisson mental. C'est lorsqu'il entendit Stigelman élever la voix que les informations surgirent. Très peu de gens pouvaient maintenir longtemps une technique passive et efficace de contre-intrusion. Surtout si on leur parlait en même temps. Quoi qu'il ait pu dire Amber, elle avait tapé juste. Blitz vit d'abord un lieu inconnu, une île, que Stigelman associait au nom *Haven Island*, en Caroline du Nord. Il vit ensuite apparaître quelques mots, un embryon d'idée presque noyé sous la forme-pensée du poisson aux dents étincelantes : la Grotte du Rêveur.

Trouver quoi faire de Stigelman fut compliqué. Il n'était pas question de le laisser tout bêtement chez lui, pour qu'il donne l'alerte et rameute ses anciens employés. Le ligoter et l'abandonner dans un endroit isolé, sans savoir combien de temps il resterait ainsi captif et alors qu'il était blessé, semblait également impossible. Du moins pour Mike et Amber. Kiera – et contre toute attente Ebe – auraient volontiers opté pour cette option. Les supras ne pouvaient pas non plus s'encombrer de lui, ni prendre le risque de le déposer dans un hôpital. Finalement, ce fut par Blitz que vint la solution.

— Je peux effacer ses souvenirs des deux dernières heures. Il sera un peu confus mais au moins il pourra aller se faire soigner.

Amber fut surprise par l'initiative de Blitz. Après avoir très probablement découvert l'endroit où se trouvait Millart, voilà qu'il réglait le problème Stigelman.

— Excellente idée ! Tu peux faire ça rapidement ? C'est sans danger pour lui ?

— Effacer des souvenirs précis, éloignés dans le temps, est complexe. Mais ici, ce sont des souvenirs récents, ils sont encore souples.

— Souples ? s'étonna Amber.

— Après un certain temps, ils durcissent. Ils font partie intégrante de l'esprit. Ils ne sont pas seulement dans l'Écran, mais ont de l'influence aussi sur le Cœur, le Bureau et même la Matrice. C'est plus facile de détruire des souvenirs frais.

Amber n'aimait pas beaucoup le terme « détruire », cela la renvoyait trop directement à l'aspect moral de ce qu'ils étaient en train de faire, mais elle ne voyait pas de meilleures solutions. Après avoir interrogé ses amis du regard, elle valida l'idée.

— D'accord, on fait comme ça. Essaie de... d'y aller doucement. Ne lui fais pas mal.

Le groupe se prépara à quitter les lieux. Mike gardait toujours Stigelman à l'œil, Kiera prit quelques provisions dans la cuisine et Blitz commença son opération de gommage mental. Pendant ce temps, Amber et Ebe (qui avait repris son apparence normale) retournèrent à la voiture pour préparer leur trajet. Ebe s'assit sur le siège passager et déplia une carte de la côte Est. Il repéra Wilmington, dans le comté de New Hanover : une autre indication qu'avait pu leur donner Blitz.

— Il y a environ mille kilomètres, constata-t-il.

— Ça va nous prendre au moins dix ou douze heures en ne traînant pas, dit Amber qui avait pris place à côté de lui.

— Et il faudra trouver un endroit pour dormir...

Amber acquiesça. Après une nuit presque blanche et un voyage qui allait s'avérer relativement long, il était impensable de partir à l'assaut de cette île sans prendre un peu de repos.

— L'argent de Duke devrait suffire pour l'essence mais on n'aura pas assez pour se payer un motel.

— Je pourrais dormir même sur un tas de cailloux, je crois.

Amber sourit à l'évocation d'un Ebenezer allongé sur un lit de pierres.

— J'espère que l'on trouvera mieux que ça, Ebe. Dis... je voulais te poser une question...

— Oui ?

— Quand tu prends une apparence balèze, comme tout à l'heure, ta force augmente en proportion ?

Ebe secoua la tête.

— Non, ce serait trop beau. C'est juste de la gonflette. Je ne deviens ni plus intelligent ni plus fort.

— On ne peut pas dire que l'on soit très chanceux avec nos pouvoirs.

— C'est sûr, confirma Ebe, on est loin d'un Sweetlord. Tu l'as déjà vu en vrai ?

— Juste à la télévision. Et toi ?

— J'ai un oncle qui habite Washington. Je l'ai vu là-bas, une fois. Il volait au-dessus du centre-ville, dans son costume doré.

— Il a vraiment un goût de chiotte. À quoi ça sert d'arborer des couleurs aussi criardes ? D'un point de vue tactique, c'est absurde.

— D'un point de vue publicitaire, ça se tient. On ne le voit jamais se battre de toute façon, il passe son temps à parader à la télévision ou à poser dans les manifestations officielles.

— Tu l'as vu l'année dernière aux *Grammy Awards* ?

— Il était aux *Grammies* ? Ne me dis pas qu'il chante ?

— Non, il cabotinait en accompagnant Gwen Stefani. Je ne sais pas ce qu'elle lui trouve avec son sourire niais et son costume débile.

— Elle doit aimer les capes...

Amber contempla les eaux brillantes du lac, sur sa gauche. Elle poussa un soupir de lassitude.

— Il n'y a pas de super-héros, hein ? murmura-t-elle.

— Comment ça ?

— Depuis des années, on nous a vendu les pouvoirs comme étant un miracle de l'évolution. Une bénédiction, pour le bien de tous. La Voie des Dieux. Mais je ne vois de dieux nulle part. Juste quelques types déguisés, faisant leur show et... nous. Nous qui nous entretenons. Les pouvoirs n'ont pas généré des X-Men ou des justiciers masqués. Ils

ont juste rendu le monde plus dur.

Une larme coula sur la joue d'Amber sans que la jeune fille n'esquissât un geste pour l'essuyer. Ebe leva la main pour la poser sur l'épaule de son amie, mais il suspendit son geste, se ravisa et, rougissant, il la reposa sur la carte qu'il tenait sur ses genoux. Non, décidément, les pouvoirs n'avaient rien arrangé.

Le groupe de supras quitta les abords du lac vers la fin de la matinée. Stigelman fut laissé dans sa villa, délesté de ses souvenirs récents et de quelques victuailles. Comme à leur habitude, Blitz et Ebe restèrent silencieux pendant que Mike, Kiera et Amber échaafaient la suite de leur plan. Ils décidèrent de rouler en direction de l'*Interstate 95*, dans le sud de la Pennsylvanie. L'autoroute leur ferait traverser le Maryland et la Virginie, puis ils chercheraient un endroit sûr en Caroline du Nord afin de se reposer un peu. Ils tenteraient ensuite de se rendre sur *Haven Island*, probablement de nuit, ce qui signifiait qu'une fois arrivés sur les lieux, il leur faudrait attendre toute une journée. Ils s'étaient enfuis de Powertown mardi soir et passeraient l'essentiel du mercredi, après leur visite matinale chez Stigelman, à rouler vers le sud. C'est donc jeudi que tout se jouerait, si Millart était bien là-bas.

Kiera avait repris sa place derrière le volant de l'Oldsmobile. L'éblouissante lumière de cette belle journée parvenait à filtrer entre les interstices du pare-soleil, obligeant la conductrice à plisser les yeux pour continuer à fixer la route. La circulation sur la *New York 30* était éparse. Des champs et des terrains boisés défilaient de nouveau de part et d'autre du véhicule. Seules quelques fermes isolées venaient parfois rompre la monotone procession, typique de cette campagne nordiste. Le paysage s'urbanisa cependant peu à peu, laissant entrevoir des entreprises diverses, aux enseignes aguicheuses et aux parkings souvent bondés. Kiera laissait son esprit vagabonder en observant les différents signes de l'activité humaine. Après un énième virage, lent et paresseux, elle aperçut un tracteur au loin, soulevant une gerbe de poussière dans le champ qu'il labourait. Un peu comme s'il blessait la terre et que celle-ci se mettait à saigner. Cette image suscita un trouble étrange dans l'esprit de Kiera. Pendant une seconde, elle eut l'impression que c'était bien du sang qu'elle voyait jaillir de la terre. Mais non, c'était un simple effet d'optique, dû probablement à la fatigue et à la couleur rouge du véhicule agricole. Pourtant, l'impression perdurait. Un goût métallique emplissait la bouche de Kiera. Elle ressentit alors un fort sentiment de déjà-vu : le motard qui venait en face, Mike qui ponctua son passage d'un « chouette Harley », les hangars blancs aux portes vertes qu'ils venaient de dépasser sur la droite, le haut panneau Ford et le parking sur leur gauche... Kiera n'était jamais venue ici mais tout lui semblait familier. Mieux, tout lui semblait évident, à sa place, parfaitement ordonné, comme si elle n'était que spectatrice d'un film au scénario déjà écrit depuis longtemps. Kiera relâcha la pression sur l'accélérateur alors que la bizarrerie de l'environnement s'accentuait. Elle se sentait maintenant comme au bord d'un précipice. Elle était proche de toucher du doigt quelque chose de vertigineux. Sur le monde. Sur le sens de la vie même, peut-être. Quelque chose qu'elle sentait avoir toujours su, mais qui était hors de portée de sa conscience, comme si le masque trompeur de la réalité recouvrait l'évidence. Une évidence fantastique, faite de pouvoirs et de magie. Le véritable univers derrière le monde des Hommes... Cet excitant état mental prit fin alors que le break arrivait à la hauteur d'un magasin à la devanture bleue, sur

laquelle figurait l'inscription *School House Pools* en lettres blanches. À la place du déjà-vu, Kiera ressentit l'un de ses habituels flashes liés à son sixième sens. La sensation était cependant plus forte que d'habitude. Son estomac se noua alors que son esprit décodait l'information. Elle voyait Mike s'écrouler sur un parquet clair qui se tachait de rouge. Il allait mourir sur *Haven Island*.

Kiera profita qu'aucun véhicule ne vînt en sens inverse pour braquer sur sa gauche et s'arrêter, en faisant crisser les pneus, devant une société qui était entourée de tracteurs servant de modèles d'exposition. Elle eut à peine le temps d'ouvrir sa porte, et d'entendre Mike protester un peu contre cet arrêt brutal, avant de vomir devant un employé médusé et un probable client qui prit une mine dégoûtée.

— Eh ben, ma p'tite dame, ça ne va pas ? s'enquit tout de même le type en salopette bleu foncé.

Kiera ne répondit pas. Pas plus qu'à Amber qu'elle entendait, très loin, lui demander la même chose. Elle n'était pas dans cet état uniquement parce qu'elle savait que Mike allait mourir, encore que cela eût été bien suffisant pour la rendre malade. Ce qui avait causé son malaise était bien pire encore. Elle avait eu la prémonition, la certitude même, que Mike ne serait pas le seul d'entre eux à mourir sur *Haven Island*.

Luna et Sordate ne restèrent pas longtemps à Powertown. Les recherches limitées entreprises par les gardes de la base, peu nombreux et pas vraiment habitués à ce genre d'exercice, n'avaient rien donné. Il n'y avait rien à tirer du lieutenant Moore, encore à l'infirmerie et probablement plus honteux que souffrant. Luna aurait pu le bousculer un peu, et même faire naître dans son esprit de nouvelles sensations désagréables, juste par plaisir et sans même l'approcher (le supra pouvait agir à distance sur un individu avec qui il avait déjà été en contact mental, à condition qu'il ne soit pas trop éloigné) mais il voulait se mettre sur la piste des fuyards tant que leurs traces étaient fraîches. Et tant que Sordate pouvait les repérer. Celui-ci n'avait d'ailleurs eu aucun mal à suivre les auras résiduelles que son pouvoir lui permettait de percevoir. Ces fines volutes de brume bleutée menaient droit dans les bois et formaient une piste évidente.

Les deux hommes se séparèrent. Sordate pénétra dans la forêt pour suivre ce qui lui apparaissait comme un parcours fléché. Parfois, les filaments céruléens formaient presque des silhouettes, signe que les supras s'étaient attardés sur place, mais la plupart du temps, Sordate ne voyait que des lignes floues s'entrelaçant et serpentant entre les arbres. Le capuchard progressa rapidement malgré le sol boueux qui lui valut quelques dérapages et le probable décès d'une paire de Jimmy Choo pratiquement neuve. Il sortit son téléphone alors qu'il débouchait enfin sur le bitume. Luna répondit immédiatement.

— Ouais ?

— Je suis sur la route qui mène à Haverhill. Ramène-toi. Et je te signale que cette balade sylvestre a flingué mes chaussures.

— Ta balade quoi ?

— Sylvestre.

— Ce qui veut dire ?

— Ben... « en forêt ».

— Alors dis « en forêt ». Et tu feras une note de frais pour tes grolles, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Luna ne mit que quelques minutes pour rejoindre son collègue. Les deux hommes suivirent cette fois la piste en voiture, jusqu'à *Court street*.

— C'est là, dit Sordate. Les traces forment un gros amas devant cette baraque.

Le véhicule s'immobilisa sur un parking d'où ils purent voir une enseigne sur laquelle des néons dessinaient un « Powertown Heroes » bleuté.

- Une boutique, constata Luna.
- Qu'est-ce qu'ils ont bien pu venir faire ici ?
- Tu vois encore leurs traces sur la route, plus loin ?
- Très faiblement, comme si elles étaient masquées.
- Ils sont repartis avec une caisse.
- Ça va nous compliquer la tâche.
- Pas si on arrive à savoir où ils vont, fit Luna en sortant du véhicule.

Alors que les supras qu'il recherchait étaient déjà en route pour Haven, Luna se présenta au propriétaire des lieux en début d'après-midi. Le capuchard ne mit pas longtemps à se rendre compte que la partie n'allait pas être facile. Le vieil Adelard semblait ne pas porter les autorités dans son cœur, il refusait en tout cas de coopérer et se bornait à nier la présence des déserteurs chez lui. Il n'accordait d'ailleurs que peu d'attention aux deux agents et empilait sur un présentoir des boîtes multicolores contenant des figurines. La plupart étaient à l'effigie de Sweetlord.

— Monsieur Adelard, dit Luna, nous savons que ces gens sont passés ici. Inutile de le nier. Nous ne vous accusons de rien, nous voulons juste savoir ce qu'ils vous ont dit.

— Et moi je vous dis que je ne sais pas de quoi vous parlez ! rétorqua le vieux bonhomme.

Adelard campait sur ses positions, accroché autant à ce qu'il estimait être son devoir qu'au comptoir qui abritait sa caisse et quelques babioles publicitaires.

— Si vous vous entêtez, vous pourrez être poursuivi. Et vous serez complice de tout ce que ces individus pourront commettre.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? demanda Adelard en se retournant vivement, un mini Sweetlord dans les mains.

— Je suis l'agent Luna.

— Agent Luna, quel est le plus beau cadeau que l'on vous ait fait ?

— De quoi est-ce que vous me parlez ? Vous n'allez pas m'offrir cette figurine, j'espère.

— Moi, le plus beau cadeau que l'on m'ait fait, c'est cela.

Adelard pointa son doigt en direction du ciel.

— Quoi ? Votre foutu plafond ?

— Les étoiles, agent Luna. Trahiriez-vous la personne qui vous a offert les étoiles ?

Agacé, Luna jeta un œil autour de lui. Il n'y avait pas de clients en vue, seul Sordate attendait, un peu à l'écart. Luna se retourna, fixa le vieil homme et poussa mentalement. Quelque chose s'enclencha, un mécanisme psionique puissant qui lui donna quelques frissons et libéra un intense sentiment de peur et d'angoisse dans l'esprit de Duke Adelard. Le vieil homme tressauta et laissa échapper un cri de surprise.

— Vous allez me dire ce que ces gens sont venus faire ici et ce qu'ils vous ont dit. Et j'arrêterai ça.

Luna n'aimait pas en arriver là, mais tenter de convaincre cette tête de mule n'aurait servi qu'à perdre un temps précieux. Il ignorait ce que les jeunes supras avaient pu offrir au commerçant, mais il éprouvait suffisamment de gratitude à leur égard pour les protéger, pensant sans doute qu'il s'agissait de gentils gamins, un peu turbulents mais sympathiques. Luna, lui, savait qu'il s'agissait de bien plus. Des bombes à retardement, lâchées dans la nature, voilà ce qu'ils étaient. Et il lui fallait les retrouver avant qu'un drame ne survînt.

Luna augmenta l'intensité de ce qu'il faisait ressentir à Adelard. Celui-ci avait maintenant le teint cireux. Il eut un mouvement d'épaule involontaire et laissa tomber un Sweetlord articulé qui atterrit sur le sol dans une posture ridicule, les fesses en l'air.

— C'est... vous... qui faites ça !

— Oui, mais je peux l'arrêter et faire en sorte que vous vous sentiez très bien. Répondez juste à mes questions.

— Vous n'avez... pas... pas le droit... oh mon Dieu...

Adelard recula et s'adossa contre la porte menant à la réserve. Ses mains tremblantes tâtonnaient derrière lui pour trouver la poignée.

— Restez là, bordel !

Luna entendit Sordate se rapprocher, demandant si tout allait bien. Il ne prêta pas attention à son collègue et augmenta encore l'intensité de ce qu'il envoyait. Adelard allait craquer, c'était évident. Encore quelques secondes et il serait prêt à répondre à toutes les questions, même les plus gênantes. Il devait maintenant ressentir une terreur épouvantable, qui se lisait d'ailleurs dans ses yeux larmoyants.

— Heu... vas-y doucement quand même...

Luna fit taire l'agent Sordate d'un geste de la main. Il ne souhaitait pas être déconcentré.

— J'ai... si peur...

— Mais réponds, vieil abruti, et tout sera terminé !

Luna augmenta encore la dose. Son pouvoir fonctionnait un peu comme un robinet dont il pouvait contrôler le débit, mais aussi la température et la couleur de l'eau qui s'en écoulait. S'il avait eu un vumètre pour mesurer l'intensité des ondes mentales qu'il libérait, il aurait pu voir l'aiguille plaquée dans le rouge. Mais il n'avait pas ce genre d'instrument et ce qu'il avait prédit arriva : Duke craqua. Mais pas de la manière dont il l'aurait souhaité.

Le vieil homme porta les mains à son cœur avant de s'écrouler.

— Il fait une crise cardiaque ! brailla Sordate.

Luna avait stoppé ses puissantes suggestions mentales, mais l'homme au sol grimaçait toujours, non de peur cette fois, mais de douleur.

— Appelle une ambulance ! cria le Trench-coat en se précipitant derrière le comptoir.

Le vieil homme ne bougeait plus maintenant, il avait les yeux ouverts et semblait contempler fixement l'un des écriteaux idiots qui parsemaient son magasin. Sur celui-là, il était écrit : « Les pouvoirs rendent l'Homme meilleur. »

Adelard ne put être réanimé. Les secours arrivèrent pourtant rapidement et un infirmier équipé d'un défibrillateur remplaça Luna, qui avait en vain pratiqué un massage cardiaque pendant de longues minutes. Cependant, le cœur du vieux Duke ne repartit jamais. Son épouse, en pleurs, écouta les explications embarrassées de Luna, et elle sembla même les croire pour ce qu'il put en juger. Protégés autant par l'absence de témoins que par leurs insignes, les deux capuchards quittèrent les lieux sans être inquiétés. Ils reprirent la route, Luna au volant et Sordate tentant d'apercevoir les traces, de plus en plus fines, de la brume bleutée que les supras avaient laissée derrière eux. La piste ne quittait pas la route, ils étaient donc bien repartis de Haverhill en voiture. Sordate jeta un œil à son collègue, silencieux.

— C'était un accident. Tu ne pouvais pas savoir...

Luna ne répondit pas. Il revoyait Duke Adelard pointant un doigt vers le plafond de sa boutique. Il eut l'impression d'entendre sa voix de vieux bonhomme têtue.

Ils m'ont offert les étoiles...

* * *

Arthur Stigelman revint à lui avec une sensation de chute, comme s'il venait d'être tiré d'un sommeil léger. Il était assis dans l'un des fauteuils du séjour, un vent frais lui caressant la nuque. La télévision était allumée bien qu'il ne se souvînt pas avoir regardé quelque chose. Son esprit était embrumé, un peu comme un lendemain de cuite, bien qu'il ne se souvînt pas non plus avoir bu, encore moins au point d'être ivre. C'est quand il voulut se lever, en prenant appui sur les accoudoirs du fauteuil, qu'il ressentit une violente douleur à la main droite. Il constata, hagard, qu'elle était recouverte d'un pansement. Ce dernier ne semblait pas très académique et sa couleur laissait présager que la blessure était sérieuse. Art se concentra intensément, mais là encore, il fut incapable de comprendre ce qui était arrivé à sa main. Seul un mot, incompréhensible, s'imposa à lui : Mask. Cela ne lui évoquait rien, mais il eut la curieuse impression que quelque chose d'important lui était rattaché. Art prit encore quelques minutes pour tenter de rassembler ses esprits. Il se rappelait être parti sur le lac, tôt avant l'aube. Il se revoyait encore admirer le lever du soleil, doucement ballotté par le ventre mou du Sacandaga, un cigare mâchouillé au coin des lèvres et... sa flasque de whisky en main. Il avait donc bu. Mais comment diable vingt centilitres de scotch avaient-ils pu le mettre dans un état pareil ? Il se souvint alors de l'avertissement qu'il aimait prodiguer aux nouveaux « encapuchonnés », à l'époque d'ailleurs où les agents fédéraux avaient déjà abandonné la fameuse capuche : si vous vous retrouvez quelque part sans savoir comment vous y êtes arrivé, que vous n'avez pas fait la fiesta la veille et que vous ne comprenez rien à ce qui se passe, alors ne perdez pas de temps et appelez le bureau, car vous venez d'être victime d'une attaque psi.

Une attaque psionique, sur le lac, semblait peu probable. Pourtant, si Art prenait son vieil avertissement au sérieux, tout collait. La télévision allumée, sa main blessée, un trou de mémoire de plusieurs heures et... ce vent frais sur la nuque. Art se leva, prenant garde cette fois à ne pas s'appuyer sur sa main droite, et se dirigea vers la cuisine. Le courant d'air venait bien de là. La porte-fenêtre qui donnait sur le terrain boisé était arrachée de ses gonds et posée contre le mur extérieur. Retrouvant ses vieux réflexes, Arthur se précipita dans son bureau en courant et verrouilla la porte derrière lui. Il ouvrit un tiroir, en sortit un Colt 45, vérifia le chargeur et posa l'arme à côté de son ordinateur. Il alluma l'écran de ce dernier et lança un programme dont l'icône représentait un œil stylisé. Aussitôt, une fenêtre s'ouvrit. L'intérieur était divisé en une quinzaine d'écrans. On y voyait, entre autres, la porte d'entrée principale, les chambres, le séjour, la cuisine et même la salle de bains. La maison était truffée de caméras miniatures, dissimulées pour la plupart dans de fausses lampes. Une précaution, sans plus. Art était le spécialiste des précautions, et il savait combien certaines s'avéraient parfois vitales. Il en avait même tiré une devise personnelle : « Un flingue chez soi, un couteau sur soi et des yeux partout. » Après avoir vérifié que sa propriété était vide de toute présence hostile, Art se mit en devoir de visionner les enregistrements des caméras en accéléré. Le disque dur pouvait stocker jusqu'à quarante heures pour chaque source, mais Art n'eut pas besoin de remonter autant dans le temps pour voir les premiers visages étrangers s'afficher sur l'écran. De rage, il poussa un juron en tapant du poing sur son bureau, ce qui lui tira un cri de douleur.

— Mais qu'est-ce qu'ils m'ont fait à la main, ces ordures ?

Art s'empara de son téléphone et composa le numéro du bureau. Une voix féminine lui répondit.

— C'est Stigelman, dit-il d'une voix vibrante de colère. Passez-moi Sandoval !

Alors qu'il attendait d'être mis en relation avec son ancien subordonné, Stigelman observa sa main blessée. Le mot qui lui était revenu en mémoire quelques minutes auparavant se compléta : maskinongé. Stigelman savait qu'il s'agissait d'un poisson, mais il ne voyait pas du tout en quoi cela pouvait avoir un rapport avec l'intrusion et l'agression dont il avait été victime. Ce moment de sa vie lui avait été volé, effacé aussi sûrement que des données sur un disque dur. De ce bout de matinée perdu, il ne lui restait qu'une douleur vive, un nom de poisson et les précieux enregistrements des caméras.

La journée du mercredi fut longue pour les supras entassés dans le vieux break de Duke Adelard. Kiera avait cédé le volant après son arrêt précipité devant le concessionnaire de machines agricoles. Amber avait conduit une bonne partie de la matinée, puis Ebenezer avait fait une tentative, vite abrégée par Mike qui estima qu'il s'en sortirait aussi bien que les autres sur le long et monotone ruban de l'*Interstate 95*. Les arrêts furent de plus en plus fréquents. La première fois pour faire le plein, en Virginie, puis dans un *diner*, où ils prirent tous un café chaud et une part de cheesecake. Kiera regagna ensuite son poste au volant, assurant à tout le monde qu'elle allait bien, ce qui était à moitié vrai. Physiquement en tout cas, elle se sentait bien. Psychologiquement, c'était autre chose. Elle n'avait parlé à personne de sa macabre prémonition, pas plus qu'elle n'avait tenté de dissuader le groupe de retrouver Millart. Et pour une raison simple : ce qu'elle avait vu, ou du moins senti, allait se produire, quoi qu'elle fasse.

Kiera avait eu du mal à comprendre son pouvoir dans les premiers temps où il s'était manifesté. Pour les cinq sens traditionnels, il ne posait pas de problèmes particuliers : elle voyait, entendait ou encore sentait mieux que les autres. Ce qui n'était pas toujours un avantage, surtout pour le super-odorat qu'elle aurait bien aimé pouvoir débrancher parfois, notamment dans les vestiaires du lycée, après le sport.

Le sixième sens était plus complexe. Il était présent chez tout un chacun mais restait la plupart du temps à l'état de sommeil, comme atrophié par un manque d'activité. Le modernisme et le culte d'une science pourtant imparfaite, et loin de pouvoir expliquer les questions fondamentales de l'univers, avaient depuis longtemps amputé la populace de ce sens et tourné en ridicule ceux qui se risquaient à admettre son existence. Après l'ère de la Magie et des Dieux était venue l'ère de la Technologie. Et la technologie avait besoin de faits, de preuves, de concret. Jusqu'à l'ère des supras, du moins. Là, la Très Sainte Technologie en avait pris un sérieux coup sur le bec et avait été priée de rejoindre le paradis des chimères et des anciennes croyances. La magie était de retour ! Mais cette fois, elle se voyait. Les hommes volaient, manipulaient le feu ou traversaient les murs. Et avec la vague de pouvoirs qui avait déferlé sur le monde, le sixième sens fut réhabilité, bien que toujours méconnu. La plupart des gens considéraient qu'il s'agissait d'une sorte d'avertisseur bien pratique qui permettait d'influencer le déroulement des choses.

C'est aussi ce que Kiera avait pensé au début, ce qui lui avait valu un certain sentiment de culpabilité après la visite de la Maison Blanche confédérée de Montgomery et le meurtre qui avait suivi. Mais avec le temps, elle comprit que ce sixième sens était... un sens. Tout comme ses yeux dévoilaient ce qu'elle avait devant elle, son sixième sens ne lui montrait pas un futur possible, mais des événements réels qui ne pouvaient être contrés, pas plus que ne pouvait être empêché le son des aboiements du chien des voisins,

lorsqu'il parvenait à ses oreilles. C'était tout bonnement trop tard, le chien avait déjà aboyé.

Kiera, peu de temps avant son départ pour Powertown, avait abordé le sujet avec monsieur McCloud, son professeur de philosophie. Il avait la trentaine, arborait une mine joviale de prof pas encore dégoûté par le système et il ne rechignait jamais à se lancer dans une discussion d'ordre privé si l'un de ses étudiants en faisait la demande. En outre, il n'était pas très regardant sur la discipline, ce qui en faisait un prof très populaire, du moins chez les élèves.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je ne peux pas changer les choses, avait dit Kiera.

Le professeur avait pris un air à la fois sérieux et intrigué, s'était assis sur le rebord de son bureau et s'était longuement massé le menton avant de répondre.

— Je crois que pour pouvoir modifier le cours du temps, il faudrait que le temps existe de la manière dont vous l'appréhendez. Or, c'est un concept des plus fluctuants.

— Monsieur McCloud... je ne comprends rien à ce que vous voulez dire.

— Bien, imaginons... une chanson. Qu'est-ce que vous écoutez en ce moment ?

— Heu... j'aime bien Springsteen. Ou Sade. Vous connaissez ?

— Je connais, jeune fille. Excellents choix, surtout pour quelqu'un de votre âge. Prenons Sade. Quelle chanson préférez-vous ?

— Je ne sais pas... *Kiss of Life* par exemple...

— Va pour *Kiss of Life*. Imaginons que vous écoutiez ce titre. Quel est son présent ?

— Pardon ?

— Imaginons que *Kiss of Life* soit le monde, l'univers entier même. Quel est son présent ?

— Je suis larguée... le présent d'une chanson ? Ça n'a pas de sens.

— Le présent de *Kiss of Life*, c'est la note que vous entendez maintenant. Admettons que vous en soyez au premier couplet. Vous mettez votre lecteur sur pause à « look at the sky ». Pouvez-vous modifier le refrain pour autant ?

— Monsieur McCloud, la chanson est déjà écrite. Mais lorsque je ressens ces... ces choses, il ne s'est encore rien passé.

— Parce que vous tenez le temps pour un absolu, alors que c'est simplement la méthode qui permet de lire le monde, comme votre lecteur vous permet d'écouter une chanson en vous créant un point de présent dans cette même chanson. Lorsque vous en êtes à « look at the sky », vous savez que « kiss of life » va suivre un peu plus tard, parce que vous connaissez la chanson. Mais savoir que ce baiser va survenir ne l'empêchera pas d'exister. Il est déjà là. Il a déjà été chanté. Comme vous l'avez si bien dit, la chanson est déjà écrite. Qu'elle ait un présent, même plusieurs présents, n'y change rien. Il n'y a pas de futur dans *Kiss of Life*, ni de passé, c'est notre propre perception qui nous permet de nous positionner par rapport aux notes.

— Donc, vous êtes en train de me dire que tout est écrit ? Que le destin est figé ? Sans

que l'on ne puisse rien y faire ?

— Mais qui donc écrit la chanson, si ce n'est son auteur ?

Le professeur avait appuyé sa phrase d'un sourire et d'un clin d'œil malicieux.

— Vous parlez de... quoi ? Dieu ?

— Non, vous. Moi. Tout le monde.

— Mais vous venez de dire que l'on ne pouvait rien changer, fit Kiera, découragée.

— D'après ce que vous me dites, je vois votre sixième sens comme une manière de ressentir ce qui va se produire, mais ce qui se produit est le résultat de choix. Je vais rentrer chez moi tout à l'heure, il s'agit d'un choix personnel. J'aurais aussi bien pu décider d'aller à la piscine ou de braquer une banque. C'est votre rapport au temps qui vous donne l'impression d'un destin figé sur lequel vous ne pouvez pas peser. Parce qu'il crée l'illusion d'un futur déjà écrit. Mais ce futur ne dépend que de vous. La chanson est déjà écrite parce qu'elle est atemporelle, mais nous en sommes néanmoins les auteurs.

Kiera avait souvent repensé par la suite à cette complexe métaphore musicale. Cela la faisait parfois frissonner, de peur autant que d'excitation, lorsqu'elle saisissait l'espace d'une seconde ce que cela signifiait. Elle était libre de ses choix, mais ceux-ci existaient de tout temps. Ou plutôt hors du temps. Et de la même façon, ce qui allait se passer sur Haven s'était déjà produit. C'était le résultat de leurs choix à tous, et il était inutile d'en informer les autres. Elle ne savait même pas encore réellement si elle allait leur parler de ce qu'elle avait ressenti. Si elle ne le faisait pas, ils se rendraient sur l'île, et Mike, ainsi qu'au moins un autre membre de leur bande, mourraient. Mais si elle les prévenait, ils se rendraient tout de même sur cette île. Peut-être parce qu'elle ne serait pas suffisamment convaincante, ou parce que les autres souhaiteraient malgré tout tenter leur chance, mais le résultat était clair. Il s'était déjà produit. La chanson était écrite, il restait à la chanter.

Après de nombreuses heures de route, ils arrivèrent enfin en Caroline du Nord, dépassèrent Raleigh et s'arrêtèrent un peu avant Burgaw, à une quarantaine de kilomètres au nord de Wilmington. La nuit était déjà tombée lorsqu'ils prirent un chemin de terre cahoteux qui s'enfonçait dans les bois. Ils le suivirent suffisamment longtemps pour ne pas risquer d'être aperçus de la route et Kiera coupa enfin le moteur du break. Tout le monde sortit se dégourdir les jambes, sans beaucoup d'entrain. La fatigue, couplée à l'idée de passer une nuit à la belle étoile, avait même érodé leur appétit.

— Je vais jeter un œil par là, annonça Mike. Voir si l'on peut faire un feu.

— Je t'accompagne, dit Ebenezer.

Amber et Kiera attendirent près du véhicule en compagnie de Blitz. Amber ne put réprimer un frisson. Le ciel était dégagé et tout risque de pluie semblait écarté mais la nuit s'annonçait fraîche.

— Alors on va passer la nuit là ? demanda Kiera en scrutant les alentours. La galère...

— Si on trouve du bois, au moins on aura de quoi se réchauffer.

— Et demain ?

— Comme on a dit. Une reconnaissance du port l'après-midi, et on tente de rejoindre Haven à la nuit tombée.

— Et si on trouve Millart ? Tu es toujours décidée à le tuer ?

— Je... je veux qu'il paie, mais...

— Mais ?

— Je ne sais pas. Là, ce soir, au milieu des bois, je n'ai pas envie de tuer qui que ce soit, même ce monstre. Mais quand je l'aurai en face de moi, alors ce sera différent.

— Tu as encore le choix, dit Kiera sans conviction.

La chanson est déjà écrite, songea-t-elle.

— Oui, moi je l'ai, à la différence de Terry. Lui ne choisira plus jamais rien.

— Et si je te disais que nous n'en reviendrons pas tous ?

— Moi, ma décision est prise. J'y vais. Mais je n'oblige personne à me suivre.

Évidemment, pensa Kiera. Elle ira et les autres la suivront en toute liberté, tout comme je les suivrai.

Mike survint alors, l'air un peu plus enjoué qu'à son départ.

— Hé, il y a un chouette coin pas très loin, brailla-t-il. Une clairière, avec pas mal de bois mort aux alentours. Ebe est déjà en train d'en ramasser.

— Va pour la clairière, fit Kiera, morose.

Mike ouvrit le coffre du break et en sortit les provisions « empruntées » chez Stigelman. Il s'empara également d'un sac blanc qu'il secoua devant le nez des filles.

— Je nous ai pris un remontant chez monsieur FBI !

— Un remontant ? répéta Amber, sceptique.

— Une bouteille de scotch.

— Heu... je ne sais pas si c'est vraiment le bon moment pour boire, dit Amber.

— Au contraire, assura Kiera, il n'y aura jamais de meilleur moment.

Sur ces mots, ils rejoignirent Ebenezer.

Les supras s'installèrent dans un coin de la clairière, près d'une grosse souche qui servit de siège pour les filles. Ebenezer se confectionna une sorte de pouf fait de branches, d'herbe et de mottes de terre, alors que Mike et Blitz s'assirent sans manières à même le sol. Le bois ne manquait effectivement pas, Ebenezer ayant même réussi à dénicher un stock de bûches à moins d'une centaine de mètres. Tout le monde avait pris place autour du feu, assez énorme, qu'il avait allumé. Au bout de quelques minutes, la chaleur les obligea même à reculer un peu. Le repas fut vite expédié, personne ne semblant avoir beaucoup d'appétit, à part Blitz qui avala deux sandwiches. Mike sortit ensuite sa bouteille et, faute de verres, prit une gorgée à même le goulot.

— Ah, fit-il, essayant de ressembler à un connaisseur qu'il était loin d'être, c'est fort mais c'est du bon !

— Fais passer ! dit Kiera.

La jeune fille but une rasade et passa la bouteille à Amber. Celle-ci goûta à son tour le

breuvage, grimaça, et prit un air solennel.

— Écoutez... demain, je ne sais pas ce qui va se passer, mais... ce sera dangereux, aussi si quelqu'un souhaite...

— Rien du tout ! coupa Ebenezer en s'emparant du whisky. On n'a pas fait tout ça pour abandonner maintenant.

— Ouais, fit Mike, on va au bout. Pour Terry.

— Pour Terry ! répéta Ebe en levant la bouteille vers le ciel avant de boire lui aussi.

Ebenezer la passa ensuite à Blitz qui fit mine de la refuser.

— Blitz, mon pote, dit Mike, tu as fait de l'excellent boulot chez Stigelman. Il faut bien fêter ça.

— Je ne bois jamais d'alcool.

— Mais d'habitude tu n'effaces pas non plus les souvenirs des pontes du FBI. Il y a un début à tout. Et puis, ce sera une expérience nouvelle.

Blitz hésita, rapprocha son nez du goulot, puis trempa prudemment ses lèvres. Il toussota après avoir avalé une gorgée.

— C'est très fort, dit-il.

Tout le monde éclata d'un rire franc dans lequel ne perçait nulle moquerie.

— C'est tout l'intérêt du whisky, dit Mike en prenant une lampée qui passa plus facilement que la première.

— Et le goût n'est pas très bon.

— Ce n'est pas tellement le goût qui fait l'attrait de l'alcool, fit Kiera qui avait maintenant de nouveau la bouteille en main.

— Ce sont ses propriétés psychotropes, je pense, répondit Blitz.

— Je n'aurais pas dit ça comme ça, mais... oui, admit Kiera en souriant. C'est fait pour se déchirer la tête.

— Il n'est pas très logique d'altérer volontairement ses propres facultés.

— C'est vrai, dit Amber avec douceur, mais beaucoup de choses ne font pas appel à la logique chez les êtres humains.

— Et je crois qu'il est temps que tu échappes un peu aussi aux schémas logiques, mon cher Blitz, lança Mike.

La bouteille poursuivit sa ronde, passant de l'un à l'autre, encore et encore, comme mise en orbite autour du feu dans cette portion de clairière arrachée à la nuit. La discussion s'égaya au fur et à mesure que le whisky disparaissait.

— C'est quoi le pouvoir le plus ridicule que vous ayez jamais vu ? demanda Kiera, les yeux brillants.

— Moi, dit Ebe, je connaissais quelqu'un, dans la même école que moi, qui pouvait entendre les couleurs.

— Parce que ça a un son, les couleurs ?

— Faut croire...

— Mince, ça ne sert à rien ce truc !

— J'ai mieux, fit Mike. Enfin, pire plutôt. Le fils de la voisine de ma tante pouvait dire quelle température il faisait. Au centième de degré près.

Tout le monde, à part Blitz, hurla de rire.

— Un thermomètre vivant ! Et moi qui croyais avoir un pouvoir naze ! s'esclaffa Kiera.

— Il y a encore pire, continua Amber. J'ai vu une fois dans un reportage un type qui pouvait générer des odeurs corporelles atroces.

— L'incroyable Putois, pourfendeur du crime !

— Le pire, c'est qu'il les sentait aussi, et ça l'indisposait tellement qu'il lui arrivait... de s'évanouir !

Amber riait tellement qu'elle eut du mal à terminer sa phrase. Même Blitz, emporté par la bonne humeur ambiante, esquissa un sourire. Mike, lui, était écroulé sur le dos, son rire tonitruant lui arrachant quelques larmes. Tous apprécièrent cette soirée, et tous se sentir proches. Et heureux. L'alcool aidait, bien sûr, mais il y eut autre chose. Quelque chose de plus essentiel et de moins évident. Mais ce fut Kiera qui, plus encore que les autres, se délecta de cette soirée presque normale. Pendant quelques heures, il n'y eut plus de course à la mort, de fuite ni de traque, mais juste cette bulle de chaleur et de lumière, au milieu de la forêt. Surtout, Kiera était heureuse de voir ses amis rire et prendre du bon temps. C'était la bonne partie de la chanson. Le couplet heureux. Mais demain... demain viendrait le refrain. Un refrain désespéré qu'ils allaient chanter ensemble.

Edward Luna n'avait toujours pas réussi à se débarrasser du souvenir du vieux Duke s'écroulant sur le sol de sa boutique, lorsque son portable sonna. Il répondit en se demandant si Duke Adelard allait maintenant jouer un rôle dans la pièce sans fin que son cerveau lui imposait toutes les nuits. Peut-être allait-il se partager la vedette avec la petite fille au tournevis ? Cela n'avait rien de bien réjouissant, aussi Luna accueillit-il les nouvelles que Sandoval lui apprit avec soulagement. Après quelques minutes, il raccrocha et expliqua la situation à son collègue, toujours occupé à détecter la présence de la fine aura suprahumaine sur la route.

— C'est bon, on sait où ils vont.

— Où ça ? demanda Sordate.

— Tu ne devineras jamais...

— Ils sont retournés à Powertown ?

— Non, encore mieux, ils vont à *Haven Island*.

— Là où on doit les emmener ? Mais... comment est-ce qu'ils connaissent l'existence de l'île ?

— C'est ça le meilleur. Ils sont allés à la pêche aux informations. Chez Stigelman.

— Merde !

— Comme tu dis. Et ils lui ont effacé une partie de ses souvenirs pour masquer leurs traces.

— Merde ! répéta Sordate, stupéfait.

— Avec le temps, j'aime de plus en plus ta conversation, ironisa Luna.

— Le vieux doit être furieux... comment est-ce qu'il a fait pour découvrir ce qu'il s'était passé ?

— Il a tout enregistré apparemment. Il a les gamins qui discutent de leurs plans, qui l'interrogent, la totale.

— Putain de vieux connard rusé !

— Oui, il est malin. Du coup, il a appelé Sandoval directement. Pour exiger leurs têtes.

— Et ?

— Sandoval lui a dit qu'une procédure de réécriture était déjà engagée et qu'il ne devait pas s'en faire. Stigelman a un peu gueulé. J'imagine qu'il aurait apprécié de

pouvoir les buter, mais bon... ce n'est plus lui le patron. Et puis ça revient au même.

— Bon, et nous ? On laisse tomber alors ?

— Comment ça, « on laisse tomber » ?

— On devait les retrouver pour les emmener à la Grotte du Rêveur... et ils y vont d'eux-mêmes. Qu'est-ce qu'on irait s'emmerder à leur courir après ?

— T'es malade, dit Luna d'un ton las. Ils viennent de s'en prendre à l'ex-directeur du service et ils sont toujours dans la nature. On ne va pas les laisser foutre le boxon sur Haven. Sandovall veut que l'on sécurise l'opération.

— Génial...

— Maintenant qu'on sait où ils vont, ça va être beaucoup plus simple. Haven est au large de *Wrightsville Beach*, ils devraient prendre un bateau dans ce coin-là.

— Plus simple ? Mais c'est immense, il y a des kilomètres de plage et des tonnes d'embarcadères !

Luna leva les yeux au ciel.

— On les attendra sur l'île, on ne va pas sécuriser tout Wrightsville à deux ! D'autant qu'ils sont fichus de prendre un bateau ailleurs.

— Et s'ils décident de ne pas y aller ?

— Oh, ils iront.

— Comment tu le sais ?

— Il y a là-bas un type qui les intéresse. Et ils me semblent plutôt déterminés à le retrouver.

— J'ai quand même l'impression que l'on va juste faire de la figuration, vu ce qui les attend. Ils ont combien d'heures d'avance sur nous ?

— Ah ça, peu importe. On arrivera avant eux.

— Sandovall nous a dégoté un avion de tourisme ?

— Non. Il a trouvé quelque chose de moins conventionnel. Et de plus discret.

— Oh non, se lamenta Sordate. Je risque de ne pas aimer ?

— On risque de ne pas aimer tous les deux.

— Ne me dis pas que Sweetlord nous y emmène ! Je n'ai aucune envie de m'accrocher à lui !

— Non, j'ai dit « discret » comme moyen. On ne va pas y aller chacun pendu à une jambe de l'autre pignouf doré.

— Alors c'est... une porte ?

— C'est une porte, confirma Luna.

— C'est vraiment une mission pourrie, conclut Sordate.

Lorsque Luna et Sordate arrivèrent au point de rendez-vous, à Hartland dans le comté

de Windsor, leur contact les attendait déjà devant l'entrée d'une maison blanche, flanquée d'une grange. L'habitation était plutôt isolée et sans autre signe distinctif qu'une vieille Mustang rouge garée dans l'allée principale. Le type fit un signe de la main pendant que les deux agents se dirigeaient vers lui.

— Steve Niven, se présenta-t-il. Entrez, je vous attendais.

Luna et Sordate le suivirent dans un salon meublé avec goût, dans un style moderne et clair. L'homme était mince, portait de fines lunettes et une courte barbe bien entretenue. Après que Luna lui eut montré son insigne, Niven entra dans le vif du sujet.

— Ce n'est pas chez moi, on va faire vite si ça ne vous dérange pas.

— Au contraire, répondit Luna, nous sommes assez pressés, justement.

— Vous avez déjà utilisé un téléporteur ?

— Oui, répondit Sordate. Malheureusement.

— Bien, alors on va gagner du temps. Déshabillez-vous et laissez vos armes et vos affaires dans ce sac. Donnez-moi aussi les clés de votre véhicule. Vous pourrez bien entendu récupérer tout cela à votre retour.

Luna avait déjà effectué des voyages de ce type, par le passé. Ce n'était pas particulièrement agréable mais il avait fini par se faire une raison. Depuis la petite fille au tournevis, tout lui paraissait de toute façon d'une importance relative. Il entreprit de se déshabiller après avoir déposé son portefeuille, son badge et son arme dans le sac de sport que Niven avait préparé.

Si les télépathes, les bolides ou encore les volants étaient courants chez les supras, les téléporteurs, ou « portes » comme on les appelait parfois, étaient beaucoup plus rares. Il s'agissait de supras capables de se téléporter dans n'importe quel endroit du monde. Ils pouvaient transporter des passagers avec eux, mais l'on s'était très vite aperçu qu'il valait mieux éviter de trimballer du matériel avec soi, ou même des vêtements. On ne comprenait pas encore très bien comment ce pouvoir fonctionnait, mais il était clair que les individus qui l'employaient étaient dématérialisés et reconstitués dans un autre lieu. Même si matériel et vêtements ne se « mélangeaient » pas totalement avec les corps des personnes téléportées, ceux-ci pouvaient laisser des traces qui, à long terme, n'étaient guère profitables pour la santé. Le protocole actuel exigeait donc de voyager nu et sans bagages.

— On vous a donné l'adresse ? demanda Sordate.

— Oui, *Haven Island*. Des fringues et des armes vous attendent déjà sur place.

— Vous êtes déjà allé là-bas ?

Niven repéra la nervosité dans la voix de Sordate.

— Oui, de nombreuses fois. Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas nous faire atterrir au milieu d'une table ou dans un mur. Je suis plutôt doué.

Sordate n'eut aucun mal à croire le supra. Tous les téléporteurs encore en vie étaient forcément bons. Les moins doués avaient vite disparu, de manière assez désagréable. Cela ne rendait pas l'escapade plaisante pour autant. Lorsque l'on avait du temps pour se préparer, il était conseillé de se présenter à jeun et même d'effectuer un ou deux

lavements, histoire de voyager léger. Sordate s'estima heureux de ne pas avoir eu à suivre ces recommandations, d'autant qu'il doutait de l'efficacité du remède. Avec ou sans nourriture à demi digérée dans l'estomac, on se sentait mal, au départ comme à l'arrivée. Même le mal de mer, à côté de la téléportation, faisait office de jouissance suprême. À tel point qu'il s'agissait là d'un des rares pouvoirs qui n'avaient pas pu être exploités dans un but commercial. Même l'armée et le Bureau l'utilisaient de manière très encadrée, limitant ainsi au mieux la dangerosité du procédé.

— Bien, vous n'avez rien oublié ? demanda Niven. Montre, alliance, il faut tout enlever.

Luna, entièrement nu, écarta les bras.

— On est parés.

Niven, à la manière d'un pilote d'avion, récita à voix haute une check-list qui reprenait point par point ce qu'il devait vérifier. Quand il estima que tout était en ordre, il demanda à Luna et Sordate de se rapprocher et de lui donner la main.

— On va y aller, dit Niven. Fermez les yeux.

Luna, qui savait le conseil inutile, garda les yeux ouverts. Il n'était pas anxieux, ce qui lui trottait dans la tête était d'une autre nature que le mal des portes. Sordate, lui, tremblait légèrement et respirait un peu trop vite.

— C'est parti, fit Niven.

Sordate sentit son corps se distendre, comme s'il devenait élastique. Il eut l'impression qu'il allait uriner, déféquer et vomir en même temps, mais ce n'était là qu'une sensation due aux molécules qui se désassemblaient et s'enfonçaient dans l'astral. Il laissa échapper un cri qui s'étouffa de lui-même quand ses cordes vocales se réduisirent à un amas d'atomes sans cohérence ni fonction. Ses yeux, pourtant fermés, virent au travers de ses paupières l'espace d'une seconde, avant que son cerveau, lui aussi neutralisé, n'arrêtât d'analyser des sens qu'il ne comprenait plus. Les sensations ne s'arrêtaient toutefois pas là, et ce hors-d'œuvre peu ragoûtant n'était rien en comparaison de la suite. Sordate, qui n'avait plus rien d'un homme et n'était plus qu'un paquet d'informations voyageant entre deux points de l'univers, continuait d'exister, et donc de ressentir. L'antédiluvien réflexe de respiration, ancré dans ses gênes, lui commandait d'aspirer de l'air alors qu'il n'avait plus ni bouche ni poumons en état de fonctionner. Il ressentit plusieurs vagues de douleur, comme si son cœur explosait pendant que ses muscles se déchiraient et que ses os fondaient. Tout, absolument chaque parcelle de son être, le faisait souffrir, un peu comme un amputé qui ressentirait encore la douleur éprouvée par un membre fantôme. La première fois qu'il avait expérimenté la téléportation, un jeune collègue avait demandé à Sordate ce que cela faisait. Il lui avait alors répondu, le plus sincèrement possible :

— Je pense que c'est ce que tu ressentirais si l'on trouvait le moyen de te noyer et de te cramer en même temps. En pire.

En pire, car après cela venait le bouquet final. Une atroce sensation de perte de soi, de folie, de vide béant qui vous engloutissait avec un bruit de succion immonde, comme celui d'un vieillard aspirant sa soupe au travers d'une bouche sans dents. Tout cela ne durait en temps réel que deux ou trois secondes, mais le temps, ou du moins sa perception, semblait être altéré pendant la téléportation. Et si dans les faits le voyage était

fort bref, le voyageur avait l'épouvantable sensation qu'il n'en finissait pas. Que son Moi allait se perdre dans ce néant éternel, horrible domaine que nul humain n'aurait dû effleurer et dont même les dieux devaient avoir le bon sens de se méfier.

Alors que Sordate pensait qu'il n'en réchapperait pas, qu'il allait cette fois devenir fou et errer dans les limbes de l'astral à tout jamais, il éprouva de nouveau une violente douleur musculaire, comme une crampe généralisée. Il retrouva enfin des sensations physiques plus normales, accompagnées des mêmes nausées qu'au départ, avec cette fois, en prime, un infect tournis lorsque ses sens se « rallumèrent », son cerveau peinant pendant une fraction de seconde à relancer la machine.

Sordate jeta un œil autour de lui. Luna était là, nu et quelque peu décontenancé, alors que Niven semblait parfaitement à l'aise. Ils avaient quitté la maison de Hartland et étaient maintenant dans une grande pièce, au plafond haut et au sol recouvert d'un parquet clair et brillant. C'était la salle qui donnait accès à ce qu'ils appelaient la Grotte du Rêveur. Ils étaient arrivés.

Ils étaient sur *Haven Island*.

Lorsque Amber s'éveilla, tirée du sommeil par l'éclat aveuglant d'un soleil déjà haut dans le ciel, tout le monde dormait encore. La nuit avait été courte et embrumée par les vapeurs de l'alcool, mais la jeune fille se sentait bien mieux que la veille. Les courbatures dues au long voyage dans le break avaient disparu et, contrairement à ce qu'elle avait craint, elle n'avait même pas de migraine malgré la bouteille vide qui traînait non loin et témoignait de leurs excès. Elle n'avait pas eu froid non plus, le feu, dont les braises étaient encore rouges, ayant tenu son rôle. Amber aperçut un lapin sortant des sous-bois. Il se figea lorsqu'il la vit, la fixa pendant une ou deux secondes et repartit d'un bond vers la forêt et ses ombres protectrices. Elle sourit. Pour la première fois depuis des jours, elle se sentait bien. Par une si belle matinée, elle aurait même pu croire à la normalité de la situation. Dans un monde meilleur, elle serait simplement en train de camper avec ses amis. Elle s'accorda même l'autorisation d'y croire. Elle savait que le retour à la réalité serait encore plus douloureux, mais tout était si doux et paisible qu'elle ne voulait pas penser aux dangers qui les attendaient et aux possibles horreurs qu'ils seraient obligés de commettre. Elle voulait croire, au moins un peu, à sa version de l'histoire : une simple randonnée entre amis. Et aucuns pouvoirs. Pas de lecture d'esprit, ni de vol vers les étoiles, juste des jeunes de son âge, heureux de se retrouver, flirtant un peu peut-être. À l'idée de flirt, l'image de Terry s'imposa et la bulle de fiction d'Amber explosa. Ils ne campaient pas, ils étaient devenus des déserteurs. Et ils n'allaient pas faire une partie de pêche cette nuit. Ils allaient essayer de pénétrer sur une base fédérale pour tenter d'en extraire Millart. Et ensuite... ensuite, elle leur fausserait compagnie.

Car elle ne reviendrait pas sur sa décision, elle allait tuer le télépathe. Même pas à cause de ce qu'il avait fait à Terry – bien que cela eût pesé, bien entendu – mais parce que Millart risquait de recommencer. Il avait dû être bon et gentil à une époque, ou au moins pas entièrement mauvais, mais pour une raison qu'elle ignorait, ce qui avait poussé chez lui était une graine malfaisante. Peut-être était-ce dû, en partie, à son éducation. « Il faut se méfier de ce que l'on plante dans l'esprit fertile d'un enfant, c'est un terreau qui transforme et amplifie tout », lui disait autrefois sa mère. Cependant, Millart était responsable. D'une certaine façon, même si l'on avait pu l'aider à basculer, il avait choisi de rester du mauvais côté de cette fine sente sur laquelle chaque être vivant serpentait, allant tantôt dans la lumière, tantôt dans les ténèbres. Millart était aujourd'hui loin dans le noir, profondément enfoui dans un monde froid et amoral, où la violence était délectable et où le crime était un délice sucré et pervers. Et si Amber ne devait accomplir qu'une seule tâche dans sa vie, ce serait de sauver les futures victimes du télépathe. Cela allait l'obliger à se rendre elle aussi de l'autre côté, dans le repaire des monstres, mais en prenant une vie, combien d'autres en épargnerait-elle ? Deux ? Trois ? Dix ? Par contre, il

n'était pas question de laisser les autres porter le poids d'un acte aussi terrible. Ils avaient été extraordinaires, et elle comptait encore sur eux pour l'aider à pénétrer sur l'île, mais ensuite, s'ils réussissaient, elle s'échapperait avec son prisonnier à la première occasion. Ainsi, ses amis ne seraient pas poursuivis pour meurtre. C'était un bien petit cadeau, mais elle tenait à le leur faire.

Amber se leva, encore sous l'emprise de l'étrange magie du matin, quand le monde qui s'éveille vous chuchote que tout est possible et que la journée à venir peut être riche et agréable. Elle regarda Kiera, toujours endormie, puis Mike, qui ronflait. Un sourire s'afficha de nouveau sur le visage d'Amber lorsqu'elle vit Ebenezer. Il devait rêver et s'était légèrement transformé pendant son sommeil. Il avait maintenant une jambe bien plus longue que l'autre et une main – qu'il tenait serrée comme s'il voulait boxer quelqu'un – disproportionnée, qui lui donnait l'aspect d'un personnage de dessin animé. Amber s'amusa de son étrange allure avant de remarquer que Blitz n'était pas où elle l'avait vu s'endormir la veille. Le télépathe manquait à l'appel.

Amber reconnut la forme familière sur la banquette arrière lorsqu'elle arriva enfin à la voiture. Blitz était là, assis dans le break. Son absence l'avait plongée dans une sourde angoisse qui avait été bien proche de se transformer en panique. Elle avait commencé par marcher d'un bon pas, puis s'était mise à courir avant de prendre son envol. Elle maîtrisait bien mieux son pouvoir maintenant, mais il lui arrivait encore de l'oublier et d'utiliser ses jambes par réflexe. Elle atterrit en douceur près du véhicule et Blitz lui fit un signe de la main. Elle ouvrit la portière.

— Blitz ! Tu m'as fait peur !

— Pourtant c'est toi qui tombes du ciel.

— Je veux dire, tout à l'heure, quand je ne t'ai pas vu près du... heu, attends... c'est une blague ?

Amber se fit la réflexion qu'elle n'avait jamais entendu le télépathe plaisanter. Même Ebe, pourtant réservé, se laissait aller parfois à faire l'idiot, mais Blitz restait toujours imperturbable et froid.

— Quoi donc ?

— Le « c'est toi qui tombes du ciel », c'est une vanne ! Non ?

— Non. Tu m'as fait sursauter.

— Ah, mince, je croyais que... enfin, laisse tomber. Qu'est-ce que tu fais là, tout seul ?

— J'étais réveillé, et ce n'était pas très confortable là-bas. Je m'excuse de t'avoir effrayée.

— Non, répondit Amber en souriant, ne t'excuse pas. Je suis juste un peu nerveuse. Viens, on va réveiller les autres. Il reste encore des provisions, on pourra se faire un petit-déjeuner avant de partir.

Blitz, intéressé par l'idée de se remplir l'estomac avec autre chose que du whisky, sortit du break et suivit Amber. Alors que les deux supras marchaient côte à côte sur le

chemin de terre menant à la clairière, Amber jeta un regard en coin vers le télépathe.

— Blitz... c'est quoi ton prénom ?

— Oh, personne ne m'appelle par mon prénom.

— Tu ne l'aimes pas ?

— Je préfère Blitz, c'est tout.

— Blitz, est-ce que tu... restes avec nous parce que tu te sens responsable de ce qui est arrivé à Terry ?

— C'est en partie de ma faute, oui. Mais je ne suis pas venu à cause de ça.

— Et... c'est indiscret si je te demande pourquoi tu es venu ?

Blitz regarda Amber et grimaça avant de se concentrer sur ses pieds.

— Non. Ce n'est pas indiscret, mais tu risques de te moquer de moi.

Amber afficha une mine outrée avant de protester.

— Me moquer de toi ? Voyons, Blitz... jamais je ne ferais ça !

— Avant, avant que je ne sois à Powertown, les gens se moquaient souvent de moi.

— Jamais je ne ferais ça ! répéta Amber avec conviction.

— Pourquoi ?

Amber agrippa doucement le télépathe par les bras, le forçant à se mettre face à elle.

— Parce que tu nous as aidés. Parce qu'on est dans la même galère. Parce que sans toi, on n'aurait rien obtenu de Stigelman. On n'aurait probablement même pas réussi à sortir de Powertown. Et parce que je suis ton amie.

Blitz parut troublé. Amber le lâcha, de crainte qu'un contact physique prolongé ne pût le mettre mal à l'aise.

— Si tu n'as pas envie de me répondre, ce n'est pas grave, mais je ne veux pas que tu te taises parce que tu as peur que je me moque de toi. Ça n'arrivera pas. Jamais.

— Eh bien... j'ai cru que ce serait plus facile pour moi de comprendre certaines choses en étant... à l'extérieur.

— À l'extérieur de Powertown ?

— Oui. Et à l'extérieur de mon monde. Et puis, cette histoire... l'agression, notre départ, la recherche de Timothy Millart... on dirait presque un film. Je pensais qu'en vivant cela, je trouverais peut-être ce qui me manque pour comprendre les films. Et... les gens.

— Et tu as trouvé ?

— Non. C'est toujours aussi compliqué à déchiffrer. Vous dites une chose mais vous en pensez une autre. Vous levez un sourcil ou fermez un œil et une simple phrase change de sens. Vous vous vexe pour des choses sans conséquences et prenez à la légère des domaines qui mériteraient plus de considérations. J'ai beau faire des efforts, je ne comprends rien à tout cela. Je n'arrive pas à saisir... l'essence des choses. C'est comme si je n'avais pas le bon mode d'emploi.

Amber ressentit pour la première fois comme une légère pointe de tristesse dans la voix du télépathe. Ou de la déception. Quelque chose de douloureux en tout cas.

— Oh, Blitz... je suis désolée.

— Ne le sois pas, reprit aussitôt Blitz, tu n'y es pour rien. Je suis juste né comme ça. Pas totalement humain.

— Non, tu n'as pas le droit de dire ça. Bien sûr que tu es humain.

— Mais je suis lent et gauche. Et le monde d'aujourd'hui n'accepte pas ça. Les gens veulent être entourés de compagnons drôles, forts, intelligents. Ils veulent des supras sans défauts. Des héros...

Blitz s'arrêta et planta son regard grave dans les yeux d'Amber. Le sentier, la forêt et le ciel bleu s'éclipsèrent. Il n'y avait plus que la pure intensité d'un échange franc et direct. Sans tricherie. Sans pouvoir. Sans rien d'autre qu'un fugace et excitant abandon.

— Amber... je n'ai jamais fait partie d'un groupe. Même à l'école, j'étais plutôt à part. Je me souviens que les autres ne jouaient jamais avec moi dans la cour ou sur le chemin pour rentrer à la maison. Je n'arrivais pas à les décoder. À les comprendre. Je marchais, perdu dans mes pensées. Seul.

— Le monde est peut-être comme ça, oui. Et l'école aussi. Mais pas nous. Plus maintenant. Et je peux te promettre une chose...

La voix d'Amber se brisa alors que la jeune fille était submergée par l'émotion.

— Quoi ? demanda Blitz.

— Je te promets que tu ne marcheras plus jamais seul.

Amber prit la main du télépathe et l'entraîna vers la clairière où leurs amis dormaient encore. Ils marchaient lentement, respirant l'odeur des bois, savourant la chaleur et la lumière éclatante qui les faisait pudiquement plisser les yeux. Si Amber avait pu voir Blitz, elle aurait constaté qu'il souriait. Il ne grimaçait pas comme pour imiter un acteur mais affichait une mine réjouie et pleine d'espoir. Il aimait l'idée qu'Amber soit son amie. Et il aimait lui tenir la main. Cela lui sembla étrange, car il n'avait pas besoin d'être ainsi tenu, il n'allait pas tomber ou s'envoler, mais il y avait quelque chose d'agréable dans cet acte gratuit. Agréable et doux, mais toujours incompréhensible.

— Ça va ? fit Luna.

Sordate avait terminé de se rhabiller et rejoignait son collègue posté aux abords de la plage. Il maugréa, encore sous le coup de l'expérience désagréable.

— Non, ces fringues ne sont même pas à ma taille. Regarde la veste ! Si je bouge les bras, les manches m'arrivent presque aux coudes !

— Alors ne bouge pas les bras.

— Très drôle...

Sordate regarda autour de lui.

— Je me suis toujours demandé pourquoi il n'y avait pas de gardes ici.

— Pas besoin, fit Luna.

— Quand même, n'importe qui pourrait venir fouiner.

— Et repartir lobotomisé. Tu crois qu'un curieux ou un cambrioleur ferait le poids face au rêveur ?

— J'imagine que non.

— En plus, il faudrait les nourrir, ces gardes. Les divertir. Pire, les payer, les remplacer. Tout un bordel. C'est bien plus discret comme ça.

Luna reprit son observation minutieuse de la côte. Les jumelles qu'il avait trouvées dans le matériel mis à leur disposition bénéficiaient d'un système à amplification de brillance qui lui permettrait de repérer une embarcation de nuit. Il pensait d'ailleurs que rien ne se passerait de notable avant le coucher du soleil, mais ne tenait pas à être surpris par l'arrivée impromptue des déserteurs. Il se tenait accroupi derrière un rocher, juste en bordure de plage. De nuit, il serait impossible de l'apercevoir de la mer. Un bon avantage pour eux.

— Tu vois quelque chose ? demanda Sordate.

— Que dalle. Juste des ploucs en bateau.

— Et le rêveur ?

— Quoi, le rêveur ?

— On ne va pas le voir ?

— Je n'y tiens pas.

— Oh, fit Sordate, un peu déçu.

Edward Luna baissa ses jumelles et regarda son coéquipier.

— Tu ne l’as jamais vu ?

— Non. J’aurais bien aimé. Tu sais... avec toutes ces histoires qui circulent sur lui.

— Des histoires ? Comme quoi ?

— Qu’il est surpuissant, qu’il peut faire des choses inimaginables...

— Beaucoup de conneries dans tout ça. Les mecs de la boîte aiment bien exagérer les trucs. Et ce qu’il fait n’a rien de bandant, reprit Luna. Ce psi est un vrai connard si tu veux mon avis. Mais si tu veux aller lui faire la conversation, ne te gêne surtout pas pour moi.

— Je croyais qu’il ne parlait jamais ?

— Pas avec ses cordes vocales, en tout cas. Mais il parle.

Sordate jeta un œil en direction de la villa puis s’assit par terre, s’adossant à un noyer blanc immense dont l’écorce grisâtre s’effilochait en minces bandes pendantes.

— Tu rentres comment quand tout sera terminé ? questionna Sordate.

— Je ne sais pas.

— Moi, pas question que je reprenne un téléporteur, je rêve d’un train et d’un long voyage, avec mon estomac en place et mes guiboles bien solides.

Luna, toujours occupé à scruter les eaux entre la côte et *Haven Island*, ne répondit pas. Il était pressé d’en finir. Pressé de neutraliser les déserteurs et la menace qu’ils représentaient, de les livrer au rêveur et de rentrer chez lui – ou dans le premier bar venu – pour noyer le visage de Duke Adelard sous des flots d’alcool. Bien entendu, il aurait pu demander au rêveur de s’en occuper, mais la seule idée de le laisser pénétrer son esprit pour effacer même de mauvais souvenirs le révoltait.

— J’en ai marre, murmura Luna.

— Et moi donc ! On va se faire chier ici toute la journée...

— Non. Je parlais... du boulot en général.

— Tu veux quitter la boîte ?

— J’y pense sérieusement. Quand je suis rentré chez les capuchards, je n’imaginai pas ça comme ça.

— On fait plus de bien que de mal, affirma Sordate. On est nécessaire.

— Alors disons que j’ai envie de futilités.

— Est-ce que tu crois que...

Sordate s’interrompit.

— Quoi ? demanda Luna.

— Tu parlais de discrétion tout à l’heure.

— Oui, et alors ?

— Quand on prendra notre... retraite. Tu crois que... qu’on nous laissera nous

souvenir de l'île ?

Luna n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. C'était bien dans le genre de la boîte de ne pas prendre de risque en laissant des informations gênantes circuler dans l'esprit d'anciens employés pouvant devenir bavards un soir de beuverie ou parvenant à se dénicher une conscience sur le tard.

— Je n'ai pas très envie de m'en souvenir de toute façon, répondit Luna.

L'ambiance n'était plus du tout la même que la veille au soir pour les supras. Malgré la journée qui s'annonçait chaude et belle, tout le monde, sauf peut-être Blitz, faisait grise mine. C'était la dernière ligne droite, le rush final, et ce soir ils seraient pris ou auraient encore passé un cap dans l'illégalité et les ennuis. Kiera surtout, toujours à l'affût d'un nouveau signe de son sixième sens, broyait du noir. Elle savait, mais ne pouvait rien éviter, juste faire sa part en essayant de plier le destin. Un bras de fer perdu d'avance, mais qu'elle ne perdrait pas sans se battre. Au moins que tout cela puisse servir à quelque chose...

— J'ai réfléchi à la reconnaissance de cette après-midi, dit Mike. On n'a peut-être pas besoin d'y aller tous. Je crois qu'on ne serait pas très discrets à cinq.

— Tu proposes quoi ? demanda Amber.

— Ebe peut y aller en changeant son apparence. Avec Kiera ou toi. Ça suffira, non ?

— J'irai, dit Amber.

— Pourquoi toi ? protesta mollement Kiera.

— En cas de problème, je peux voler. C'est mieux que de renifler à distance le calebut des capuchards.

Kiera sourit.

— OK, je m'incline. Ebe et toi êtes nommés éclaireurs.

— Vous nous attendrez où ? interrogea Ebenezer.

— Le mieux, c'est que l'on reste ici, dit Mike. Wilmington doit être à une heure à peine. En faisant l'aller-retour et même en traînant sur place, vous pouvez être de retour en fin d'après-midi.

— Oui, ça me paraît pas mal. On fait comme ça, conclut Amber. Ebe, tu nous trouves un look sympa ?

Ebenezer essaya tout d'abord une première apparence.

— C'est quoi, ça ? demanda Kiera. On dirait un Tom Selleck dépressif.

Ebe modifia de nouveau son visage.

— Maintenant, tu ressembles à Jimmy Fallon avec dix ans de plus, dit Amber. Ne copie pas une célébrité, on ne veut pas attirer l'attention.

— Oui, j'essaie, mais ce n'est pas facile d'inventer un visage sans modèle.

— Prends celui de ton père, suggéra Kiera.

Ebe effectua un nouveau morphing et prit cette fois les traits d'un homme d'une quarantaine d'années.

— Voilà, un gentil papa bien passe-partout et sa fille, plaisanta Kiera en jugeant le duo formé par ses amis.

— Je suis mon père, imita Ebe en prenant une voix caverneuse à la Dark Vador.

Il y eut bien quelques sourires, mais l'anxiété générale empêcha le succès de la blague du métamorphe.

Le reste de la matinée fut consacré à la recherche d'un ruisseau qui permît une toilette sommaire. L'impatience gagnait le groupe et Amber fut soulagée lorsque l'heure de partir arriva enfin. Ebe s'installa au volant et ils s'éloignèrent lentement, laissant les autres désœuvrés et inquiets. Après avoir un peu tourné en rond, Mike s'éloigna vers la forêt.

— Où tu vas ? demanda Kiera.

— Prier, fit Mike.

Ne sachant pas s'il était sérieux, la jeune fille ne répondit pas. Après tout, prier ne pouvait pas faire de mal.

— Si je devais prier, je prierais les dieux nordiques, fit Blitz en s'adressant à Kiera.

— Ah bon ? Tu veux dire Odin, Thor, tout ça ?

— Oui.

— Pourquoi ? fit Kiera, curieuse.

— J'ai beaucoup lu sur les divers panthéons. Les dieux nordiques sont cool.

Kiera se rapprocha de Blitz. Elle s'assit à côté de lui.

— Ils sont cool ? Ils n'ont pas l'air commode pourtant.

— Ils sont sévères, mais justes. Et farceurs. Et il y a assez peu d'interdits dans ce culte. Tant qu'à adopter un paradigme arbitraire, autant en choisir un sympa.

Kiera posa sa main sur le genou de Blitz.

— Pardon, dit-elle.

— Pardon pour quoi ?

— Je n'ai pas été très sympa avec toi depuis... le début de tout ça.

— Je... ne sais pas ce qu'il convient de répondre.

Kiera sourit.

— Si tu me parlais d'Odin et de sa bande pour passer le temps ? J'ai des lacunes à combler sur les dieux du Nord.

Amber et Ebenezer arrivèrent à Wilmington en début d'après-midi. La circulation était peu dense et la ville calme. Ils n'eurent aucun mal à trouver *Harbor Island* puis *Wrightsville Beach* et furent médusés par le nombre incroyable de bateaux en tout genre qu'ils pouvaient apercevoir depuis la route. Chaque maison, ou presque, disposait de son propre ponton auquel était attaché un petit voilier, un hors-bord ou une simple barque.

— On n’aura que l’embarras du choix, dit Ebenezer, tout excité.

— C’est incroyable. Tout le monde navigue ici...

Wrightsville Beach n’était rien d’autre qu’une mince langue de terre qui bordait la côte. Une route longeait les embarcadères sur le côté ouest. Une autre voie, parallèle et moins large, séparait les habitations regroupées sur la partie centrale de l’îlot, tout en longueur et relié au continent par de nombreux ponts. De petites rues se terminant en cul-de-sac menaient à la plage sur la rive est. Amber choisit au hasard l’une de ces impasses et immobilisa le véhicule au fond de la ruelle, face à l’océan. Au loin, on pouvait apercevoir une tache sombre sur l’horizon.

— Haven, fit Amber.

— Haven, répondit en écho Ebenezer, beaucoup moins excité, à présent.

John Datko rêvait dans le dojo vide et silencieux. Il était vêtu d'une mince tunique au blanc cassé par le temps, avait les pieds nus et était assis en tailleur, à même le sol, mais il n'avait pas froid. Il n'avait plus ressenti le froid depuis des dizaines d'années, pas plus qu'il n'avait ressenti la faim, la soif ou le moindre désir sexuel. De l'extérieur, on aurait presque pu le confondre avec une statue. Ses traits figés, ses muscles immobiles ou encore son souffle, à peine perceptible, contribuaient à en faire un être en apparence éteint, à l'immobilité minérale. Même les rares battements de son cœur, qui ne cognait qu'une fois toutes les dix minutes, auraient pu échapper à un médecin qui aurait eu l'idée de plaquer son stéthoscope sur sa poitrine. Datko était effrayant tant il semblait mort, mais tout homme ou système capable de mesurer l'activité cérébrale aurait compris que de mort, il n'était point question. Car Datko rêvait.

John avait eu la chance de naître à la bonne époque, avec une solide formation scientifique et un don. Contrairement à son collègue, le professeur Stefan Liebher, il n'avait pas écrit de livre, n'avait pas connu la célébrité – si ce n'est au travers du test qui portait maintenant, en partie, son nom – et n'avait pas voulu enseigner. Il s'était entièrement voué à l'exploration mentale expérimentale, à ce que Liebher n'appréhendait que du bout des doigts, ou plutôt de la conscience. Alors que tous les autres agents psioniques du gouvernement travaillaient à espionner, effacer ou piller des cerveaux, lui passait son temps à naviguer dans l'astral, cette couche mentale originelle, si dangereuse et si riche. Il avait exploré des millions d'Écrans et de Bureaux, ces lieux mentaux si intéressants pour les services spéciaux et les polices du monde entier. Il avait aussi appris à maîtriser le Cœur et ses pulsions, à connaître la Source et ses précieux mécanismes, à déchiffrer la Matrice, siège de l'essentiel de la psyché d'un individu. Et tout cela en seulement quelques années. Puis, John Datko avait atteint le Graal. Le fameux secteur mental, tant raillé et redouté. Il ne l'avait d'ailleurs pas simplement atteint ; dans un pur instant d'éveil, de compréhension instinctive et totale, il en avait saisi l'essence. Cela avait fait de lui le premier suprahumain à atteindre le niveau A++ sur l'échelle des pouvoirs (qu'il avait lui-même contribué à établir). Cela en avait aussi fait le télépathe le plus menacé des États-Unis. Ses dons dépassaient l'imagination. Il était une menace parce qu'il aurait pu facilement contrôler la mafia, le gouvernement, l'armée, la presse et les Beach Boys s'il en avait eu envie. Mais John Datko n'était pas un dictateur. Ni même une personne de basse morale. C'était un scientifique, un homme logique, au sens pratique prononcé. Et avant même qu'il ne sache qu'un processus de liquidation avait été déclenché par la CIA, il négocia directement avec le président, trois mois avant son assassinat à Dallas par un bolide du nom d'Oswald. La rencontre avait eu lieu dans le Tennessee. Chez une certaine Bernice...

- Monsieur le président, j'ai une proposition à vous faire.
- Je tenais à vous féliciter, John. Ce que vous êtes en train de faire est...
- Monsieur le président, je suis désolé de vous couper, mais je souhaite passer un marché avec vous.
- Un... un marché ?
- Oui. Et pas juste avec vous. J'ai besoin de passer ce marché avec le directeur de la CIA. Et avec monsieur Hoover également.
- Ces gens sont sous mes ordres.
- Mais vous ne pouvez pas vous occuper de tout, tout le temps. Si je ne négocie qu'avec vous, un jour viendra où un ordre émanera du Bureau. Ou de l'Agence. Et cet ordre, parce que vous n'en aurez pas connaissance, vous ne pourrez l'annuler. Et puis, sauf votre respect, les présidents passent et les agences demeurent. Ce que je suis devenu est... une menace. Je veux clarifier la situation.
- Je vous assure que vous n'avez rien à craindre du gouvernement. Je contrôle mon administration, monsieur Datko.
- Monsieur le président, avez-vous donné des consignes pour que cette conversation soit écoutée ?
- Écoutée ? Non, voyons, en aucune façon.
- Et pourtant, un compte rendu concernant notre entretien aboutira sur le bureau de monsieur Hoover. Deux télépathes qui travaillent pour lui nous écoutent actuellement.
- C'est impossible. Nous sommes ici chez... des amis, dans un lieu confidentiel, comme vous me l'avez demandé.
- Vos amis sont trop connus pour que leurs demeures restent confidentielles, monsieur le président. Ce que nous disons ici sera rapporté. Mais j'ai besoin d'officialiser l'accord que je vous propose.
- Quel est-il, cet accord ?
- Je suis un aventurier, monsieur le président. Un scientifique, certes, mais un explorateur. Je veux aller plus loin, voir ce que l'esprit nous réserve. Dompter l'astral. Et je ne pourrai le faire si la moitié des organes fédéraux veulent me tuer parce qu'ils s'inquiètent de qui je pourrais tripatouiller.
- Je vous assure que ni le FBI, ni la CIA, ni aucune agence sous mes ordres n'aura l'idée de s'en prendre à vous. Mais... admettons, quelle est donc cette proposition dont vous me parlez ?
- Je veux que le gouvernement me donne un lieu, tranquille, à l'écart, pour y poursuivre mes recherches. Je n'aurai besoin de rien. Ni salaire, ni assistants, pas même de la nourriture si tout se passe comme je le pense. Je veux aussi que l'on s'assure, pas juste vous, mais les responsables des agences également, de ma bonne volonté. Je ne sortirai pas du lieu qui me sera attribué, je ne manipulerai ni ne lirai personne. Et je resterai au service des États-Unis d'Amérique.
- Monsieur Datko, tout cela me semble très exagéré. Je crois que nous...

— C'est la deuxième fois que je vous interromps, monsieur le président. Il me semble qu'il serait bon que vous connaissiez la contrepartie que je me propose de vous offrir.

— La contrepartie ne tenait-elle pas à votre serment de demeurer au service de votre pays, monsieur Datko ?

— Si je conçois qu'elle puisse vous suffire, j'ai peur que quelques avantages concrets supplémentaires ne soient nécessaires pour convaincre des gens comme... comme les gens qui sont sous vos ordres, monsieur le président.

— Très bien. Quels sont-ils ?

— Je m'engage à faire tout ce que le gouvernement jugera nécessaire pour contrôler la prolifération suprahumaine. Je m'engage à garder cela secret. Je m'engage également à ne pas objecter d'opposition morale, quel que soit l'ordre qui me sera transmis. Plutôt qu'une menace ultime, je veux être votre soupape de sécurité. Votre gomme.

— Ma... gomme ?

— Monsieur Hoover comprendra. Il essaie déjà de mettre cela au point. Moi, je le lui offre. Gratuitement. En échange de mon droit à l'immobilité. Et au rêve.

Deux jours après, un émissaire de Hoover conduisit Datko à *Haven Island*. L'île ne comptait qu'une demeure, spartiate mais vaste, qui était composée de deux grandes salles et de quelques chambres. Ce que le Bureau avait pu faire ici auparavant, Dieu et les télépathes seuls le savaient, mais cela importait peu pour John. Il n'avait besoin que d'un endroit pour se poser et de la certitude qu'il ne finirait pas shooté par le tueur d'une agence qui ignorait qu'il pouvait lui rendre service.

Peu à peu, le système s'était mis en place. Les gens avaient défilé. Supras ou normaux, ils arrivaient, souvent enchaînés, parfois inconscients, toujours accompagnés de consignes, et ils repartaient. Avec une idée en moins, une conviction en plus, ou même une personnalité toute neuve. C'était de la réécriture, et comme il l'avait assuré à un président aujourd'hui décédé, John Datko n'émettait jamais d'objection morale à ce qui lui était demandé. Parce qu'il pouvait continuer à rêver, bien que rêver ne soit pas le terme approprié. Tout comme « grotte » n'était pas non plus le terme le plus adéquat pour désigner le dojo qui constituait une bonne partie de la maison. Mais les agents fédéraux étaient imaginatifs. Et peu appréciaient la présence de John depuis qu'il ne communiquait plus en liaison extérieure directe. Alors, dans leurs esprits autant que dans leurs services, le dojo était devenu une grotte, un lieu sombre et froid, qu'il fallait craindre. Pour John cependant, ce n'était qu'une coordonnée physique d'une réalité qu'il était loin de considérer comme la plus excitante. Car depuis plus de quarante ans, John était ailleurs.

Au début, John Datko avait exploré son propre espace interne. Il avait parcouru ses souvenirs, ses pensées résiduelles, la machinerie qui maintenait son corps en état de marche, puis, il s'était attaqué à son Surmoi, son Moi et son Ça. En temps terrien – qu'il avait appris à désigner ainsi depuis qu'il avait compris que le temps passé dans l'astral ne comptait pas, ou peu –, cela avait duré quatre ans. Quatre années d'un long et dur apprentissage qui lui avait permis de se comprendre comme l'on comprend un moteur de voiture que l'on peut démonter, ou une phrase dont on analyse les mots que l'on peut découper en lettres. Ensuite, en atteignant le Graal, ce secteur tant convoité et si peu

connu encore, il s'était connecté à l'inconscient collectif. À l'univers. Il avait vu. Et compris. C'était arrivé par hasard, alors qu'il méditait. Il avait enfin cessé de se voir comme une entité isolée. Il s'était revu trébucher, enfant, sur un chemin de terre. Il avait senti la terre sous ses doigts, le caillou lui entamant le genou. Il s'était rappelé la douleur, véhiculant l'information. Et tout avait découlé de cela. De cette rencontre oubliée avec un simple caillou. Dans une fulgurance presque douloureuse, John avait saisi l'essence même de l'univers. Il avait compris que tout était lié, que les pommes de pin, les atomes, les galaxies, les brins d'ADN ou encore les coquillages étaient conçus sur la même base, le même inexorable agencement mathématique. Il avait saisi que l'information pure était au centre de tout, qu'elle précédait la matière. Et que celui qui la maîtrisait ne dominerait pas seulement le monde mais tout ce qui existait.

John Datko rêvait mais en réalité, de John Datko, il ne restait rien ou presque.

Il avait été, longtemps auparavant, un gamin espiègle, un adolescent agréable et intelligent, un adulte respectable et aimable. Mais il n'était plus rien de cela aujourd'hui. Et, si l'on exceptait la carcasse de chair qui l'ancrait dans ce monde, il n'avait plus rien d'humain. Il ne pouvait plus aimer, détester, hésiter ou même éprouver de la peur, du doute ou une simple nostalgie. Il n'était rien d'autre qu'un esprit, conscient de la course des étoiles, de la condition si particulière des particules, et à peine curieux des amas d'atomes qu'on lui demandait de réarranger. La simple notion de beau n'avait plus de sens pour lui. Car dans son approche si parfaite et clinique de la moindre chose, une motte de terre n'était en rien inférieure à une pyramide ou à une quelconque œuvre d'art. Et la vie, passage délicat et si anecdotique, n'avait plus à ses yeux la moindre valeur. Il était dans la fournaise du Principe Supérieur. Ce que Liebher, Einstein et d'autres avaient appelé le « Chemin des dieux », il l'arpentait maintenant. Il comprenait toute chose, parvenait à saisir l'immense potentialité quantique de la moindre idée, pouvant donner naissance à des milliards de futurs possibles. Chaque mystère de l'univers ployait devant sa Lumière. Il n'en était pas encore à remodeler la réalité physique, mais il y viendrait. Car il se sentait de moins en moins lié à son ancien pacte. Lorsqu'il dicterait leur course aux étoiles, que vaudrait alors un accord passé avec un humain, eût-il été président ?

John Datko rêvait. Et par habitude, il reprogrammait les supras qu'on lui amenait. C'était un exercice agréable, un jeu de gomme et de réécriture. Cela lui rappelait les comics de son frère, qu'il avait un jour découverts au grenier, un endroit sombre, rempli de recoins inquiétants, mais terriblement tentant pour un jeune garçon qui savait quels trésors y étaient entreposés. Il était tombé sur cinq caisses de bandes dessinées. Mais lire n'avait pas été suffisant, il avait eu envie de manipuler, d'imprimer sa marque. Il était allé chercher ses crayons de couleur, s'était installé sous la seule et unique fenêtre du grenier, et avait commencé à changer le cours des histoires. Lorsque son frère s'en était aperçu, il n'avait pas cherché à le frapper, il ne s'était même pas énervé. Il avait juste pleuré, silencieusement. Parce que ses livres comptaient beaucoup pour lui. Il lui avait demandé la raison de ce saccage, pourtant bien involontaire.

— J'avais envie... d'agir sur les histoires. Tu les as déjà lues de toute façon, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Son grand frère n'avait pas répondu. Il s'était contenté de ranger ses précieuses bandes dessinées et d'essuyer ses larmes. Et il ne lui avait plus parlé pendant près de six mois.

Quand Datko commença à gribouiller les esprits, il repensa à son frère et à son douloureux silence. Mais être coupé du monde ne lui faisait plus peur, car il ne voyait plus le monde comme extérieur à lui. Il faisait partie d'un Tout, révélé par un satori psionique aussi puissant que délectable. L'univers était devenu limpide, aussi clair qu'une équation élégamment résolue. Il comprenait maintenant de manière intime le loup et sa proie, la mouche et la déjection sur laquelle elle se nourrissait, le monstre et l'innocent. Et plus encore.

Datko, depuis environ deux années en temps terrien, s'intéressait de moins en moins à la condition humaine dont il avait percé tous les secrets. Il lisait maintenant non l'inconscient collectif, mais l'univers lui-même. Et Datko pensait que si quelque part, un jour, un dieu avait existé, alors il n'était pas très différent de lui. À vrai dire, il pensait même pouvoir faire mieux que lui dans bien des domaines. Quand il ne serait plus qu'énergie potentielle au sein de l'Informé, peut-être allait-il redessiner le monde comme il avait naguère tenté de redessiner les comics de son frère. Mais il était encore un peu tôt, car pour l'instant, Datko rêvait...

Lorsque Amber et Ebenezer revinrent de Wrightsville, en milieu d'après-midi, Mike les attendait sur le chemin qui menait à la clairière. Son visage s'éclaircit à la vue du break et il agita frénétiquement les bras. Amber s'arrêta à sa hauteur.

— Comment ça se présente ? demanda Mike.

— Ça devrait aller. Haven est visible depuis Wrightsville.

— Et pour notre « emprunt » ?

— Il y a des centaines de bateaux. Tu pourras même choisir la couleur.

— Du moment qu'il ne se retourne pas quand je monte dedans, c'est tout ce que je demande.

La perspective de prendre la mer, même pour une courte durée, n'emballait pas Mike. L'eau de l'Atlantique à cette époque de l'année ne serait pas aussi froide que celle du Hicks, mais elle était salée, ce qui ne devait guère être plus agréable en cas d'absorption involontaire.

— Où sont les autres ? demanda Amber.

— Oh, fit Mike en pointant la clairière du menton, toujours là-bas. Blitz donne un cours à Kiera sur la mythologie nordique. Ne me demande pas comment ils en sont arrivés là, je n'en sais rien.

Amber trouva le sujet étonnant, mais après tout, ils avaient encore du temps à tuer avant de retourner à Wrightsville à la tombée de la nuit. Et un rapprochement entre Kiera et le télépathe n'était pas pour lui déplaire. Plus que jamais, leur groupe devait être soudé. Amber et Ebe descendirent de la voiture et, accompagnés de Mike, ils rejoignirent les autres. Blitz était effectivement en plein exposé. Kiera l'écoutait, la tête penchée, d'un air absorbé.

— Loki se moqua alors de Freyr, contait Blitz, car pour obtenir Gerd, sa bien-aimée, il avait dû se séparer de son épée. Avec quoi, fit remarquer le dieu moqueur, allait-il bien pouvoir combattre les fils de Muspell lorsqu'ils attaqueraient ?

— Muspell est l'un des neuf Mondes, c'est ça ? demanda Kiera.

— Oui, dont le gardien est Surt.

— Ah oui, le gros con de géant ?

— Eh bien... oui, c'est le... le géant, répondit Blitz.

Le télépathe remarqua le premier le retour de leurs amis, Ebe en tête. Il interrompit

son histoire et Amber se mit en devoir de résumer de nouveau leur reconnaissance. Kiera resta toutefois pensive. Elle aurait aimé s'immerger encore un peu dans le monde que Blitz lui décrivait depuis près de trois heures. Il connaissait tout cela par cœur, que ce soit l'arbre généalogique des Ases et des Vanes, leurs conflits, leurs coucherries et un tas d'anecdotes fabuleuses peuplées de loups, de géants et d'elfes. Une étrange poésie émanait de tout cela, une beauté fruste qui donnait du relief aux combats et aux sacrifices. Un élément fascinait particulièrement Kiera dans cette épopée. Malgré leurs pouvoirs et leur nombre, à la fin, les dieux chutaient dans une dernière bataille, après le Fimbulvetr, un long hiver de trois années. Était-ce là le destin de toute chose ? Combattre, encore et encore, pour finalement tomber et finir en mythe ? Kiera fut parcourue d'un frisson alors qu'elle se demandait si, eux aussi, dans quelques centaines d'années, seraient devenus une légende. Les fils de Muspell, les capuchards de Haven... autre époque, mêmes dangers.

Le restant de l'après-midi passa dans le calme, chacun se concentrant en silence sur l'action qu'ils allaient mener. Quand arriva le crépuscule, tout comme à Powertown, les supras firent un cercle et joignirent leurs mains. La petite cérémonie terminée, le groupe se mit en route et le break de Duke bringuebala une dernière fois sur la mince sente forestière.

Les supras abandonnèrent leur véhicule dans Wrightsville, sur le parking d'une église que Kiera et Ebe avaient repérée dans la journée. De là, ils avaient moins de cent mètres à faire pour rejoindre les premiers embarcadères. Une fois leur esquif sélectionné, il leur faudrait longer Wrightsville vers le sud, puis bifurquer vers l'est et le large, en direction de Haven. Une dizaine de kilomètres peut-être en tout.

- Essayons de trouver un canot à moteur, fit Kiera. Ce serait l'idéal.
- Non, répliqua Mike. Une barque suffira. Autant ne pas faire de bruit.
- On ne va pas ramer jusqu'à Haven, quand même !
- Je ramerai, moi.
- Tout seul ? Tu seras épuisé avant...

Kiera ne termina pas sa phrase. Mike venait de lui montrer l'un de ses bras. Il l'avait replié, gonflant ses biceps, et son t-shirt, pourtant large, s'était tendu sous la masse musculaire.

— Au temps pour moi, j'avais oublié ton pouvoir. OK pour la super-force et les rames !

Mike laissa le premier ponton – sur lequel était amarré un voilier – sur sa droite et continua, en tête du groupe. Il était soulagé de passer enfin à l'action mais, surtout, il était satisfait de pouvoir se concentrer sur quelque chose pendant la traversée. Le fait de ramer lui ferait, espérait-il, oublier l'eau sous ses fesses. Il allait également penser à son ami Terry, au cas où l'appréhension serait trop forte. Terry, maintenant allongé quelque part dans le Maine, son corps sans âme relié à des machines...

C'est au bout du cinquième embarcadère qu'ils tombèrent sur un canot d'apparence piteuse. La peinture autrefois bleue qui recouvrait l'extérieur avait viré au gris et de

nombreuses écailles et éraflures lui donnaient un aspect décrépit. Deux rames étaient posées à l'intérieur. La villa située juste en face semblait vide, aucune lumière ne s'échappant de ses nombreuses fenêtres. Mike supposa qu'il s'agissait d'une maison de vacances, probablement déserte.

— Voilà, ça, ce sera très bien, décida Mike en désignant le canot.

— Wow, fit Ebe, il n'est pas tout frais, ton paquebot...

— Il est suffisamment discret, c'est tout ce qui importe.

Mike embarqua le premier et se cala sur le banc du milieu, une rame dans chaque main. La barque semblait bien stable, ce qui eut pour effet de le rassurer un peu. Kiera et Amber montèrent à l'arrière, puis Blitz s'installa à l'avant, bientôt rejoint par Ebenezer qui dénoua la mince corde qui servait d'amarre.

— Cette fois, on est partis, murmura-t-il en allongeant ses bras pour pousser sur le ponton le plus longtemps possible et faire prendre le large à leur embarcation.

Kiera se pencha pour voir l'avant du canot. Il portait une inscription en lettres blanches délavées mais encore visibles : *Freyja. Nous sommes portés par une déesse*, pensa-t-elle. Après les explications détaillées de Blitz sur la fin des dieux et leur tragique Ragnarök, cela ne la rassura nullement, mais elle trouva la coïncidence étrange, comme si tout était lié. Ou plutôt, *déjà écrit*...

Mike ramait avec régularité. Ses gestes étaient lents et précis, puissants. Le canot ne tarda pas à atteindre l'extrémité sud de *Wrightsville Beach*, laissant derrière lui les lumières des zones habitées, et se dirigeant vers la plage, côté est. Lorsqu'ils contournèrent la longue bande de terre emprisonnée par les eaux, l'immensité de l'océan, éclairée par un faible clair de lune, se révéla devant eux. Une immensité vide.

— Merde, fit Ebe. C'est où ?

Tout le monde écarquilla les yeux, scrutant l'obscurité à la recherche de Haven.

— Je ne comprends pas, c'était juste devant nous cette après-midi.

— Mais on était beaucoup plus haut, précisa Amber. On est trop au sud, là. Il faudrait remonter. Prendre un cap nord-est.

— Un cap nord-est ? Mais on n'a aucun point de repère, objecta Mike.

— Vas-y au jugé. Je te dirai ensuite si c'est bon.

— Comment ?

Amber se redressa et s'envola avec précaution. Elle atteignit une vingtaine de mètres de haut puis redescendit.

— Comme ça, répondit-elle.

Si repérer Haven au niveau de la mer, de nuit, était peu évident, l'île était parfaitement visible, tache sombre et mate au milieu de l'océan scintillant, dès que l'on prenait un peu de hauteur. Mike reprit ses rames et, guidé par Amber qui veilla régulièrement à vérifier leur cap en jouant les vigies volantes, il lança la barque en direction de leur objectif.

Le groupe accosta sur une plage qui faisait face à la côte. De là, on pouvait apercevoir les lumières de Wrightsville, trouant la nuit, au loin. Amber sauta hors du canot alors que l'eau lui arrivait presque aux genoux. Elle avança vers l'île, rendue plus obscure par contraste avec l'océan scintillant. Après quelques mètres, le sable disparaissait pour céder la place à une terre rocailleuse, couverte d'une végétation éparsse, puis à de hauts arbres qui formaient une masse sombre et compacte. Haven était silencieuse, sans aucune trace d'activité humaine. Mike tira la *Freyja* sur la plage et s'assura que leur canot ne repartirait pas sans eux. Amber effectua un vol de reconnaissance sans trop s'éloigner et rejoignit ses amis.

— Je n'ai rien vu, dit-elle. Aucune lumière, rien.

— Tu crois qu'on s'est trompé d'île ? demanda Mike.

— Non, c'est la bonne, mais... elle est peut-être vide.

Amber sentit une bouffée d'angoisse l'envahir. Et si les capuchards avaient eu vent de leur destination ? Peut-être avaient-ils évacué l'île. Peut-être n'était-elle plus utilisée, et dans ce cas ils n'avaient plus aucun moyen de localiser Millart. Ebenezer donna quelques signes de nervosité. Dansant d'un pied sur l'autre, il était incapable de contrôler les brusques changements qui déformaient son visage. Kiera, se tordant les mains frénétiquement, psalmodiait la même phrase en boucle.

— On n'aurait jamais dû venir. On n'aurait jamais dû venir...

Même Mike commença à ressentir une peur panique à l'idée que la marée puisse emporter leur embarcation et les bloquer ici. Alors qu'il tirait encore le canot un peu plus haut sur la plage, il eut la certitude que, quoi qu'il fasse, cela n'empêcherait pas la mer de reprendre la *Freyja*. Elle allait l'engloutir, comme autrefois le Hicks avait tenté de l'avalier. Ils allaient rester coincés sur Haven, se faire prendre ou mourir de soif. Dans sa confusion, Mike ne remarqua pas que Kiera était maintenant en train de crier. Elle était à genoux et hurlait la même et lancinante phrase, pleine de peur et de regrets. Ebenezer n'y prêtait pas attention non plus. Les ondes métamorphiques qui parcouraient son corps le faisaient trembler. Amber, terrassée elle aussi, était maintenant persuadée que Haven était un lieu maudit dont ils ne repartiraient jamais. Ce n'est pas Millart qu'ils allaient trouver ici, mais une fin tragique. Elle s'écroula, prise de nausées.

Deux silhouettes émergèrent alors de l'obscurité. Sordate tenait un 9 mm alors que Luna était concentré sur l'effort mental qui lui permettait de modifier et d'accentuer les émotions ressenties par les fugitifs.

— FBI, vous êtes en état d'arrestation, cria Sordate. Ne bougez pas !

L'avertissement était inutile car les cinq supras semblaient incapables de réagir, seuls de pathétiques soubresauts secouaient leurs corps.

— La balade est terminée, murmura Luna.

Ce dernier avait utilisé son pouvoir avec prudence, augmentant progressivement l'intensité de ce qu'il faisait ressentir aux supras. D'une vive inquiétude, il était passé à une terreur profonde et incapacitante. Et comme il l'avait prévu, ces gamins avaient été vaincus en quelques secondes, sans même se rendre compte que le combat avait commencé. Les capuchards n'avaient eu aucun mal à les repérer malgré la nuit. Il avait suffi ensuite d'attendre qu'ils accostent. Restait maintenant à les amener à la grotte, où le rêveur s'occuperait d'eux. Il les reprogrammerait en leur implantant un passé inventé de toutes pièces et une nouvelle identité. Devenus malléables et inoffensifs, ils rejoindraient l'Unité Spéciale. Le système était bien plus économique que la prison et bien plus avantageux qu'une élimination physique. La société serait ainsi débarrassée de surhumains dangereux et la boîte y gagnerait cinq nouvelles recrues.

Blitz était resté interdit lorsque ses compagnons avaient commencé à paniquer. Il avait senti que quelque chose d'inhabituel était en train de se passer. Immobile, il en était encore à se demander ce qu'il convenait de faire lorsque les deux individus avaient surgi de l'ombre. Un homme armé était accompagné de la source de leur problème : un supra aux capacités psioniques, mais pas un véritable télépathe, plutôt quelqu'un qui avait le pouvoir de générer et contrôler les émotions. Voilà qui expliquait la peur et le renoncement qui s'étaient abattus sur le groupe. Blitz se demanda pourquoi il était épargné par cette étrange marée émotionnelle, puis il décida d'exploiter cet avantage avant que leurs adversaires ne s'aperçoivent qu'il avait conservé sa lucidité. Il commença par l'homme armé, qui représentait une menace directe. Il lui fit poser son 9 mm, puis s'allonger sur le sable où il l'endormit en actionnant un mécanisme situé dans la Source. Son esprit était maintenant apaisé, son corps totalement relâché. Il s'occupa du deuxième homme avant qu'il ne puisse remarquer l'étrange comportement de son collègue. Blitz s'insinua dans l'esprit de Luna, y lut de précieux renseignements et, choqué par ce qu'il venait de voir, ne prit pas de gants pour assommer mentalement l'agent du FBI. Il ne voulait pas occasionner de dégâts définitifs mais il s'arrangea tout de même pour que l'homme soit sonné. Luna poussa un grognement de douleur et s'écroula, sans connaissance. Kiera cessa de hurler. Les autres se regardèrent avec surprise, revenant à eux, la terreur enfin dissipée.

— Qu'est-ce qui... s'est passé ? demanda Amber.

— Vous avez subi une attaque mentale, répondit Blitz. L'un de ces hommes contrôlait vos émotions.

— C'était horrible, avoua Ebenezer d'une voix étranglée.

— Jamais rien ressenti d'aussi merdique, dit Kiera, soulagée.

— Et toi ? questionna Amber en regardant le télépathe. Tu n'as rien ressenti ?

— Non. C'est étrange, répondit Blitz.

Amber ne croyait pas que Blitz pût avoir été oublié par ces professionnels. Elle se

demanda, puisque l'attaque était basée sur les émotions, si l'autisme de Blitz ne l'avait pas en quelque sorte immunisé. Le pouvoir du capuchard qui gisait maintenant sur le sol était peut-être lié à cette partie de l'esprit qui causait l'isolement du télépathe. Si c'était le cas, son handicap lui avait apporté un véritable atout, pour une fois, ce qui n'était sans doute pas grand-chose en comparaison des difficultés qu'il rencontrait dans des situations pourtant anodines. Sans Blitz, ils auraient été arrêtés alors qu'ils venaient à peine de débarquer.

— En tout cas, dit Ebenezer, ça prouve qu'on est sur la bonne île.

— Blitz, demanda Amber, tu peux encore lire dans l'esprit de ce type ?

— Oui.

— Essaie de savoir s'il y a d'autres gardes. Juste deux hommes, ça me paraît un peu léger comme comité d'accueil.

— J'ai eu le temps de lire ses pensées quand j'ai pénétré son esprit. Ils sont seuls, il n'y a pas d'autres capuchards.

— C'est génial ! s'exclama Kiera.

— Par contre, j'ai aussi lu autre chose. Je sais qui est le rêveur. Et ce qu'il fait.

Tout le monde se rassembla autour de Blitz. Amber, qui avait maintenant retrouvé ses esprits, s'empara du 9 mm et le glissa dans la ceinture de son pantalon. Inutile de prendre un risque au cas où son propriétaire se réveillerait plus tôt que prévu.

— Vas-y, balance, fit Mike. C'est quoi, leur foutu rêveur ?

— C'est un télépathe, répondit Blitz. Ils s'en servent pour réécrire ce qu'ils appellent les déviants. Les supras qui posent problème.

— Houlà, coupa Kiera, comment ça pour « réécrire » ? Ça veut dire quoi ?

— Ils effacent les supras qui ont... dans leur jargon, ils disent « déconné ». Et ils les remodèlent. Nouvelle personnalité. Plus docile.

— Mais... c'est affreux, murmura Ebe.

— Attends, intervint Amber. C'est possible de faire ça ? D'effacer l'esprit de quelqu'un et de « réécrire » sa personnalité ? Même les meilleurs chirurgiens psioniques en sont incapables.

— Le rêveur est John Datko, répondit laconiquement Blitz.

— Datko ? Le Datko du test Liebher-Datko ?

— Oui.

— Il fait partie des premiers supras. Je croyais qu'il avait disparu.

— Il est ici depuis de nombreuses années, poursuivit Blitz. Il est devenu très puissant.

— Puissant au point de pouvoir réécrire les esprits comme de vulgaires programmes, dit doucement Amber, presque pour elle-même.

— Mais quel enclulé ! ragea Kiera.

— Tu crois que tu es de taille pour affronter un type pareil ? demanda Mike.

Blitz resta impassible.

— En tout cas, le défi est intellectuellement palpitant.

Kiera leva les yeux au ciel, dépitée.

— Et voilà, on a un taré surpuissant sur les bras, et lui trouve ça palpitant !

— Blitz, questionna Amber, tu as pu lire autre chose qui pourrait nous être utile ? Est-ce que Millart est là, par exemple ?

— Non, rien d'autre. Enfin, si. Peut-être.

— Quoi ?

— Ce type, là. Qui contrôle les émotions.

— Oui ?

— Il a vraiment très peur de Datko.

Les supras trouvèrent rapidement la vaste demeure. Ils suivirent un sentier qui les fit traverser une colline boisée sur quelques centaines de mètres. Les arbres s'espacèrent de plus en plus jusqu'à laisser apparaître un terrain en pente, au centre duquel s'élevait l'habitation que les capuchards appelaient la grotte. La maison, invisible depuis la plage, était plongée dans l'obscurité et semblait presque abandonnée. Amber lui trouva un aspect sinistre maintenant qu'elle savait ce qu'il se passait à l'intérieur. Kiera prit Amber par le bras et l'attira un peu à l'écart.

— C'est grave là, dit-elle, on va se faire buter.

— On est cinq et ce type est seul, répondit Amber.

— Je ne parle pas de Datko. Tu te rends compte sur quoi on est tombés ? Le gouvernement charcute l'esprit des supras qui ne filent pas droit ! C'est illégal. C'est même monstrueux. Si ça se sait, des têtes vont tomber, au plus haut niveau. Qu'est-ce que tu crois que les capuchards vont faire quand ils apprendront qu'on est au courant ?

— Merde...

— Oui, merde. Ils ne peuvent plus nous laisser filer. Ça dépasse largement notre désertion ou le cas de Millart. Ils vont essayer de nous descendre. Ou de nous réécrire aussi.

— Il faut rendre tout cela public. Si on déballe tout dans les médias, ils ne pourront plus rien nous faire.

Kiera se massa les tempes. Elle se sentait épuisée et perdue. Sa famille lui manqua tout à coup cruellement. Même le couvre-feu imposé par ses parents lui parut sans importance, presque agréable. Elle avait envie d'être dans sa chambre, d'écouter un peu de musique. De faire des devoirs, même ! Tout sauf être ici, au milieu de nulle part, non loin d'un télépathe criminel.

— Très bien, fit-elle. On va faire ça. Quel bordel... si ça se trouve, on va faire chuter le gouvernement...

Amber serra son amie dans ses bras, cherchant autant à lui procurer un peu de réconfort qu'à se rassurer elle-même.

— On va devenir célèbres, plaisanta-t-elle. Ça te dit de faire la couverture de *Life* ?

Kiera parvint à sourire.

— Ça va certainement impressionner mes anciens profs.

Les deux jeunes filles furent interrompues par Mike.

- Vous faites quoi ? On y va ?
- Tu es pressé ? demanda Kiera.
- D'en finir, oui.
- Quel est le plan ?
- Je défonce la porte, Blitz trouve ce Datko et s'en occupe pendant qu'on le couvre.
- Ça a l'air bien, dit comme ça. Essayons de voir ce que ça donne en vrai...

Les supras se rassemblèrent et se dirigèrent vers la maison, silencieuse, qui semblait les attendre.

Mike se sentait grisé par la tension et le but de leur périple qui, enfin, était devant eux. Leurs dernières découvertes lui avaient permis de trouver, en plus de Terry, une motivation supplémentaire. Il en était maintenant certain, ce qu'ils faisaient était juste. Illégal mais juste. Ils allaient mettre un terme à du charcutage mental industriel et se payer l'un des premiers suprahumains américains en prime. Mike prit quelques pas d'élan et fonda sur la porte principale. Cette dernière était renforcée car elle n'explosa pas comme une simple porte en bois mais se tordit quelque peu, ce qui ne l'empêcha pas de s'arracher de ses gonds sous le choc.

— Odin, Thor et toute la clique, faites que tout aille bien, pria Kiera à voix basse en suivant Amber et Blitz qui, déjà, s'étaient engouffrés dans la bâtisse.

Ils arrivèrent dans une pièce sombre, plutôt dépouillée. Ebenezer, en tâtonnant, parvint à actionner un interrupteur et la salle s'éclaira. Deux sacs traînaient à côté de hauts vestiaires situés sur le côté gauche. Des bancs et une table basse trônaient au centre de la pièce. Deux portes, donnant sur l'aile droite, étaient closes et sans signes distinctifs, mais une inscription figurait sur la large porte en bois massif qui se tenait en face d'eux : dojo. Mike continua sur sa lancée et s'attaqua au nouvel obstacle avec un coup de pied qui fit céder la porte. Les pâles néons de la première salle éclairaient très imparfaitement le dojo où nul entraînement n'avait jamais lieu. Le sol et les murs étaient de couleur claire, une silhouette se détachait sur le fond de la salle. Elle se tenait assise, à même le sol, les jambes repliées, les mains posées sur les genoux, la tête droite. Ce fut cette fois Mike qui alluma. Des néons bleutés clignotèrent avec peine pendant quelques secondes avant de se stabiliser en diffusant une lumière crue. Une large baie vitrée, sur la gauche, était fermée par des volets coulissants.

Amber s'avança. Le tatami, épais et confortable, était agréable sous les pieds. L'homme qui se tenait au fond de la pièce semblait sans âge. Son crâne lisse luisait faiblement tandis qu'il gardait les yeux fermés. Aucune ride ne venait creuser son visage, inexpressif. Ses mains ne tremblaient pas, sa poitrine ne trahissait nulle respiration. Amber crut pendant une fraction de seconde que l'homme était mort. Elle allait en demander la confirmation à Blitz, lorsque celui-ci poussa un cri de douleur.

Blitz avait tenté de repérer une activité cérébrale – sans succès – dès qu'ils avaient pénétré dans la demeure. Si un télépathe se trouvait ici, ses pensées étaient aussi lisses et vierges que celles d'un nouveau-né. Une fois dans le dojo, Blitz se concentra sur l'homme qu'il apercevait en face de lui. Il trouva la Porte de son esprit, une Porte

cependant étrange, comme sous tension électrique. Il allait, comme il en avait l'habitude, envahir le territoire mental de son adversaire, lorsqu'il ressentit une douleur phénoménale qui lui arracha un hurlement. Datko était déjà à l'œuvre dans son propre esprit, et Blitz n'avait rien remarqué ! Aussitôt, il comprit qu'il ne l'emporterait pas. Blitz était expérimenté, et même très doué, mais Datko n'avait rien à voir avec les télépathes qu'il ramenait régulièrement dans leur espace mental, à Powertown. Datko était plus rapide, plus furtif et infiniment plus puissant. Le vaincre semblait illusoire. Blitz se dit pourtant qu'il pouvait lui donner du fil à retordre et offrir quelque chose de précieux à ses compagnons : du temps et un peu de liberté d'action. Aussi, il se concentra et tenta de repousser l'attaque. Il percevait l'énergie de Datko, partout en lui, mais ne parvenait pas à l'extraire de son esprit. La présence mentale semblait peser des tonnes. Et déjà, Blitz sentait de sérieux dégâts se produire en lui. Quelque chose se déchira dans la Source. Par chance, il ne s'agissait de rien de vital, comme ce qui régulait les battements de son cœur ou sa respiration. C'était par contre plus trivial et Blitz sentit un liquide chaud lui couler entre les jambes. S'il sortait vivant de ce combat, il ne pourrait plus jamais contrôler sa vessie, ce qu'il estima être une blessure mineure. Il tenta de rendre le coup, mais son énergie mentale fut bloquée bien avant d'atteindre Datko.

Autour de lui, Blitz constata que la situation n'était pas très encourageante. Mike était à terre, tentant de se traîner en direction de Datko. Ebenezer se tenait la tête à deux mains. Kiera et Amber étaient à genoux, grimaçantes. La puissance de Datko dépassait ce que Blitz avait imaginé. Non seulement le télépathe le tenait en respect, mais il agissait simultanément sur l'esprit de quatre autres personnes au point de leur empêcher tout mouvement, et ce malgré les attaques qu'il subissait. Blitz eut alors une idée, suscitée autant par cet incroyable déchaînement de puissance que par le lieu particulier où le combat se déroulait. Il pensa au judo, basé sur le fait de se servir de la force de l'adversaire.

— *Je suis impressionné, professeur Datko, dit-il.*

La poigne mentale de Datko se desserra quelque peu.

— *Dites-moi... comment est le secteur 7 ? Le Graal. Car vous l'avez exploré, n'est-ce pas ?*

Datko hésita. Il n'avait pas prévu de discuter avec ces intrus, mais le télépathe qu'il était sur le point de terrasser l'intriguait. Ses structures mentales étaient différentes. Et, malgré sa large supériorité, Datko le trouvait plutôt résistant. Intéressant même.

— *Je vois les branes, dit Datko. Je suis sur le « Chemin des dieux ».*

Amber, comme tout le monde dans le dojo, entendit la phrase prononcée mentalement par Datko, sans toutefois la comprendre. Elle ne pouvait plus se servir de ses jambes et ses bras paraissaient être coulés dans du béton. Son arme était toujours dans la ceinture de son pantalon, mais elle aurait aussi bien pu se trouver au fond du Mississippi. La jeune femme pouvait à peine penser, alors se saisir d'un objet était totalement illusoire. Elle devait même lutter pour rester consciente. Elle entendit la suite de la conversation mentale entre Blitz et Datko, comme si son cerveau captait les ondes d'un émetteur proche et surpuissant, saturant son esprit.

— *Pourquoi vous servir de votre pouvoir pour effacer des supras ?* demanda Blitz.

— *À l'échelle du multivers, quelle importance a l'esprit d'un homme ?* répondit Datko.

Amber grimaça, ulcérée par ce qu'elle venait d'entendre. Elle parvint à articuler une réponse.

— « *Chemin des dieux* », *mon cul !* cria la jeune fille. *T'es juste un tueur à la con...*

Blitz avait pensé qu'interroger Datko sur sa propre puissance était une diversion convenable, mais l'insulte lancée par Amber en constitua une meilleure encore. Datko se concentra un peu trop sur elle, l'espace d'une nanoseconde, ce qui permit à Blitz de porter son premier réel coup, un peu au hasard. Il accrocha au passage quelques souvenirs de Datko, mais c'est surtout dans son Surmoi qu'il plongea, frappant de toutes ses forces, tranchant dans la structure psychologique comme s'il portait un glaive, une lame de volonté pure.

— *Maintenant !* cria mentalement Blitz.

Ebe parvint un peu à bouger. Kiera redressa la tête. Amber se traîna par terre, sur quelques centimètres au plus. Mike réussit, lui, à faire un bond en direction de Datko. Il s'écroula néanmoins en n'ayant gagné qu'un mètre.

Datko accusa le coup. Il venait d'être blessé, et assez sérieusement. Il pourrait sans doute se soigner lui-même plus tard, après tout, ses nombreuses séances de réécriture avaient fait de lui un fantastique chirurgien de l'âme. Cependant, diminué et confronté à cinq adversaires, dont ce télépathe aux ressources insoupçonnées, il convenait de ne plus faire d'erreurs. L'un des intrus, qu'il voyait avec l'esprit presque plus nettement que s'il avait eu les yeux ouverts, était massif, enragé, et se rapprochait. L'éliminer permettrait d'écarter la plus grosse menace et de se concentrer sur l'agaçant moustique mental qui venait de le piquer. Et pour cela, il avait à sa disposition un atout qu'il allait maintenant pouvoir jouer.

Ce qui avait été Timothy Millart reposait sur un lit, froid et fonctionnel, dans l'une des deux chambres de la villa. Il était sous perfusion et dormait d'un sommeil sans rêves. Datko avait commencé son travail la veille, effaçant ses souvenirs, nettoyant sa personnalité profonde, réarrangeant son Moi, creusant dans son Ça...

C'est toujours ainsi que Datko procédait. D'abord gommer, consciencieusement, puis réécrire ce qui manquait. L'ancien Millart avait disparu. De l'adolescent, hargneux et perdu, il ne restait rien. Seule une coquille vide, aux besoins physiologiques minimes, attendait maintenant de recevoir un schéma mental qui lui permettrait de fonctionner normalement et de rejoindre les rangs des capuchards. De menace pour la société, il deviendrait l'un de ses gardiens.

L'une des mains de Millart tressaillit alors que Datko inscrivait rapidement une tâche à effectuer dans sa mémoire à court terme. Millart ouvrit les yeux, il se redressa et ôta la perfusion de son bras.

Dans le dojo, Mike se rapprocha encore de Datko. Ce dernier avait relâché la pression pour écrire un ordre à la va-vite dans le cerveau du déviant qu'on lui avait amené. Une reprogrammation totale, permettant au sujet de vivre de manière autonome sans se douter de son état précédent, prenait plusieurs jours de travail. À la manière d'un peintre de la Renaissance, Datko peaufinait ses œuvres, faisait attention au moindre détail. Il pouvait toutefois gribouiller dans l'urgence si le besoin s'en faisait sentir, mais cela prenait de précieuses ressources mentales. Le télépathe qui l'avait déjà blessé en avait profité pour l'attaquer encore, et le supra le plus costaud avait grignoté un mètre supplémentaire pendant qu'il parait cette nouvelle offensive.

Millart quitta sa chambre, tel un somnambule. Inexpressif, il se dirigea vers les vestiaires du hall d'entrée. Il ouvrit l'un des sacs qui se trouvaient par terre, s'empara d'un lourd 357 magnum et d'une boîte de laquelle il extirpa six cartouches. Il chargea ensuite chacune des chambres et fit claquer le barillet pour le remettre en position. Il releva le chien et se dirigea vers le dojo d'un pas mécanique.

Quelque chose de minime enfouit profondément en lui, une parcelle isolée de l'ancien Millart, se réjouit à l'idée d'abattre Mike Loeb.

Blitz souffrait atrocement. Sa vision se troublait et son cœur commençait à battre de manière irrégulière. Le télépathe remarqua que d'étranges cercles rouges se formaient sur le sol, juste sous lui, mais fut incapable d'associer cela au fait qu'il saignait du nez. Il jetait toutes ses forces dans le combat à mort qu'il livrait contre Datko. Dans son esprit, la présence mentale étrangère ressemblait à une masse noire, compacte et changeante, striée par des éclairs rougeâtres. Sa propre énergie était d'une blancheur lumineuse, parcourue par une aura dorée. Les deux volontés s'empoignaient avec rage, cognaient, mordaient, lacéraient dans un silence surnaturel.

Qu'est-ce qu'ils ressentent tous ?

Blitz repensa au rire de cet acteur, apercevant des dauphins. Il devait... se servir de dauphins. Ses dauphins à lui.

Kiera était clouée au sol. Les ondes mentales qui inondaient la pièce et la mettaient aux premières loges de la lutte qui s'y déroulait lui donnaient la nausée. Du coin de l'œil, elle apercevait Mike qui tentait de ramper vers Datko. Mais même les muscles épais et puissants du supra ne pouvaient rien contre la télépathie qui le maintenait hors de portée. Le sixième sens de Kiera s'éveilla de nouveau. Elle vit clairement Millart, une arme à la main, tirer sur Mike alors qu'il se trouvait à quelques mètres à peine de Datko. D'une certaine façon, l'activation de ce nouveau sens créa une sorte de bulle protectrice qui lui permit d'échapper un peu à l'emprise du télépathe. Elle en profita pour hurler, aussi fort qu'elle le put.

— Millart arrive avec un flingue, Mike ! C'est toi qu'il v...

La fin de son avertissement désespéré mourut aussi facilement que si Datko avait baissé le son d'une télévision.

Cette nouvelle diversion permit à Blitz de mettre son plan à exécution. Il allait se servir de ces choses qui vivaient dans l'astral. Des formes-pensées effrayantes, qui n'avaient rien d'humain. Peut-être des démons, ou des morceaux d'inconscient collectif, étranges et mortels égrégores qui dérivait sans fin. Blitz ignorait leur véritable nature, mais il les observait parfois, sans toutefois s'en approcher, alors qu'elles naviguaient dans les limbes de la pensée. Il les avait attirées une fois. Il suffisait d'y songer pour que les formes se rapprochent, glissantes et ondulantes. Blitz avait alors senti leur voracité. Ces choses, quoi qu'elles pussent être, étaient des prédateurs. Des horreurs, venues d'une dimension que l'Homme ne pouvait même pas imaginer et dont l'essence même les

poussait à dévorer sans relâche. Blitz appela et les formes apparurent. Cette fois pourtant, il ne les repoussa pas, ouvrant son esprit habité par l'ennemi. Il frissonna quand elles pénétrèrent ses souvenirs, ses connaissances, le siège de ses fonctions primaires et son Moi qui saignait sous l'assaut de Datko. Dans leur faim aveugle, elles s'attaquèrent également à la présence étrangère. Les ombres noires, par dizaines, se mouvant lentement mais avec l'assurance d'une meute séculaire, commencèrent à planter leurs dents mentales dans un Datko qui, déjà, se devait de reculer, quittant certaines régions de l'espace mental de Blitz comme un général battant en retraite sous une contre-offensive aussi soudaine que violente.

Ebenezer sentit l'emprise de Datko faiblir. Jusqu'à présent, pétrifié par la peur, il n'avait rien tenté pour la briser. Il avait entendu Amber et Kiera hurler, il voyait Mike lutter pour atteindre le télépathe et il sentait dans son esprit les ondes mentales de Blitz qui se battait avec une abnégation peu commune. Mais lui, comme souvent, était en retrait, caché, à l'abri. Il repensa à l'épisode du banc, à Powertown, quand les sbires de Millart avaient giflé Kiera et menacé Mike. Amber les avait défiés. Terry avait, encore une fois, résolu le problème et les avait sortis d'affaire. Mais lui n'avait rien fait. Il avait ruminé sa lâcheté la nuit suivante et avait accusé le coup quand ses amis lui avaient trouvé des excuses. Kiera lui avait même dit qu'il n'avait pas à s'en vouloir, qu'il n'aurait rien pu faire étant donné son pouvoir. Et cela, cette bienveillance qu'il estimait non méritée, avait été pire que tout. Reculer encore une fois aurait été insupportable. Il aimait ses nouveaux amis et le groupe qu'ils formaient maintenant. À dire vrai, Mike et les autres étaient les seuls amis qu'il avait et les êtres qu'il aimait le plus, son petit frère mis à part. Que faisait-il maintenant d'ailleurs ? Regardait-il, sans lui, un de ces dessins animés qu'ils affectionnaient ? Pensait-il à lui ? À son supra de frère, parti à l'armée pour devenir un héros. Un héros, pas un lâche.

Ebenezer se sentit investi par un sentiment dont il n'était pas coutumier. Quelque chose qui venait du ventre et se répandit partout en lui, lui apportant courage et résolution. Il repensa à l'avertissement de Kiera et se décida à agir.

Amber avait elle aussi entendu Kiera crier. Elle parvint avec peine à se retourner vers la porte du dojo et vit une ombre se profiler dans son encadrement. Elle aurait pu être tétanisée si elle n'avait pas déjà eu d'énormes difficultés à effectuer le moindre mouvement. C'était Millart qui se tenait maintenant devant elle. Elle l'avait donc bien trouvé, mais loin de pouvoir le châtier, c'était elle qui se trouvait à sa merci. Car le télépathe tenait une arme. Il ne la pointait cependant pas vers elle.

Mike, avait dit Kiera.

À terre, éructant de rage et d'impuissance, Amber tenta de s'envoler de toutes ses forces mais ne parvint pas à décoller. Elle jeta un regard désespéré en direction de Mike.

Ce qu'elle vit la plongea dans une détresse totale et absolue.

Ebenezer avait décidé de faire sa part. Tout comme Terry l'avait fait dans les toilettes de Powertown, ou ce jour-là près du banc, il souhaitait pour une fois jouer le rôle de celui

qui se dresse devant l'ennemi. De celui qui peut être fier et se regarder dans la glace sans rougir. Il profita du relâchement des ondes mentales de Datko pour se transformer. Il prit l'apparence de Mike sans aucun problème ; il avait suffisamment côtoyé son gros costaud de pote pour pouvoir l'imiter aussi sûrement que les acteurs qu'il singeait parfois. Il se retourna, bandant des muscles sans force, relevant une tête aussi carrée que factice, et se sentit comme un mur protecteur, dressé pour plier le destin. Il sourit, pensant à son petit frère, Sylvester, qui serait si fier de lui s'il le voyait ainsi faire face au danger...

La marionnette sans âme qui avait autrefois été Millart reconnu sa cible et tira.

Ebenezer s'effondra, sans même souffrir. Sa dernière pensée fut pour ses amis. Ses amis qu'enfin, il avait protégés.

Mike sentit une atroce sensation de froid l'envahir...

C'est le Hicks, le Hicks qui revient !

Ebenezer était tombé !

Alors que quelques secondes auparavant Mike peinait à bouger ses doigts de quelques centimètres, il avait maintenant retrouvé une bonne partie de sa motricité. Quelque chose semblait rogner peu à peu le pouvoir de Datko. D'instinct, Mike s'écarta de sa première cible et courut vers Millart qui restait impassible, son arme à la main.

Il le percuta avec une telle violence qu'ils se retrouvèrent tous deux dans la première salle, en dehors du dojo.

Amber, terrassée par les événements qu'elle ne pouvait que suivre en spectatrice impuissante, entendit la voix familière de Blitz.

— *Maintenant, fais-le !* dit-il.

Elle allait répondre qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement quand elle se rendit compte qu'au contraire, ses mains étaient libres et répondaient à sa volonté.

— *Tu l'as vaincu !* pensa-t-elle. *Tu as réussi, Blitz !*

— *Non*, répondit-il mentalement. *Je meurs sous ses coups, c'est toi qui vas le vaincre. Maintenant, pendant qu'il est occupé avec mes... dauphins. Il faut... en profiter... et... merci... pour...*

La voix du télépathe se fit plus lointaine, Amber vit néanmoins une image issue de l'esprit de Blitz. Ils étaient tous les deux, sur le chemin menant à la clairière, main dans la main. Une aura de reconnaissance, si intense qu'elle en suffoqua presque, frappa Amber. Blitz lui disait adieu.

— *Ne meurs pas Blitz, s'il te plaît, ne meurs pas, accroche-toi, d'accord ?*

Tout en répétant sa supplique, elle porta la main à sa ceinture, saisit son arme et l'arma. Les séances de tir à Powertown avaient au moins eu cela de positif, elle était maintenant tout à fait à l'aise avec une arme de poing. Elle visa Datko et... attendit. Quelque chose la retenait. Ce n'était ni une appréhension ni l'entrave mentale qui l'avait jusqu'ici empêchée d'agir. C'était autre chose. Quelque chose de plus fort, teinté

d'espoir, qui retenait son doigt posé sur la détente.

Kiera, avec une jubilation intense, vit Millart être catapulté en dehors de la pièce sous la charge de Mike. Ce salaud avait tiré sur Ebe ! Par contre, elle se sentit glacée d'effroi quand elle vit Amber retenir son geste. Elle visait Datko mais ne tirait pas. Kiera comprit aussitôt pourquoi. Cela était peut-être dû à son sixième sens, ou au fait que la pièce irradiait d'ondes mentales qui transportaient les pensées de chacun et permettaient à tous de devenir des sortes de récepteurs, Datko servant de relais involontaire... mais surtout, elle savait que dans cette partition écrite depuis des éons, elle avait encore un rôle à jouer. Un rôle de détonateur.

— Il ne le fera pas ! cria-t-elle. Il ne le fera jamais ! Tue-le !

Amber se tourna vers elle pendant une fraction de seconde, puis son visage se durcit. Elle regarda de nouveau Datko et tira. Kiera vit le vieux télépathe ouvrir les yeux, sans doute de surprise, pour la première fois depuis des années.

L'instant d'après, sa cervelle se répandait sur le mur du dojo.

Amber était restée longtemps agenouillée, le corps de Blitz dans ses bras. Le télépathe avait agonisé sans qu'aucune parole ni aucune pensée ne s'échappât de son esprit brisé. Un rictus, bien pire que ceux qu'il s'imposait parfois pour imiter des sentiments qu'il ne comprenait pas, avait tordu le visage de l'autiste pendant de longues minutes. C'est seulement lorsque ses traits se détendirent et qu'il fut délivré de ses souffrances qu'Amber s'autorisa à pleurer. Elle pleura pour Blitz, pour Ebe, pour toutes les âmes qui avaient été dissoutes dans cet endroit au fil des ans, mais elle pleura aussi Terry. Pendant leur affrontement avec Datko, elle avait pensé qu'il était la solution, la seule personne au monde à pouvoir ramener Terry à la vie. Une lueur d'espoir, belle, tremblotante et fragile, avait alors vacillé dans son cœur avant d'être soufflée par Kiera. Mais son amie avait raison, Datko ne les aurait certainement pas aidés.

Amber fut tirée de ce qui ressemblait à un état de choc par une voix derrière elle.

— Tout ce sang, partout...

Kiera, qui venait de pleurer elle-même sur le corps inerte d'Ebenezer, jetait un regard triste sur la pièce, vacillant un peu sur ses jambes, comme un boxeur à la fin d'un round éprouvant. Le corps de Datko baignait dans une flaque de sang. Kiera remarqua qu'un ruisseau carmin n'allait pas tarder à rejoindre la tache, plus modeste, que formait le sang d'Ebenezer. Elle s'interposa et, du pied, écrasa ce qui naguère avait coulé dans les veines de Datko. Amber la regarda sans comprendre.

— Je ne veux pas que... qu'Ebenezer soit touché par... ça, expliqua Kiera.

Amber se releva, ôta sa veste et la jeta par terre, entre Datko et Ebe, empêchant ainsi la profanation.

— Tu as raison, dit-elle.

Amber n'avait pas la force d'en dire plus mais elle sentait obscurément que ces deux personnes étaient trop différentes, avaient vécu de manière trop diamétralement opposée, pour qu'on laissât ainsi leur sang se mêler dans la mort. C'était là ménager un simple symbole, mais elle devait reconnaître qu'il ne leur restait rien d'autre à protéger. C'était bien d'ailleurs ce que tous les peuples du monde faisaient depuis la nuit des temps. Inventer des rites, se trouver des occupations pour ne pas céder au désespoir complet lorsqu'il fallait se séparer d'êtres qui autrefois avaient été des frères.

— C'est fini...

Amber et Kiera se retournèrent d'un même mouvement en entendant le léger murmure qui provenait de la salle jouxtant le dojo. Elles rejoignirent Mike qui se tenait près d'un Millart au visage tuméfié, mais bien vivant. Amber se saisit de son arme et la pointa sur

Millart. Maintenant que Datko était mort, il restait encore une menace à éliminer.

— Non ! cria Mike. Non, pas ça !

Amber lui répondit sur un ton dur.

— Je ne prends pas de risques. Il a tué Ebe.

— Non, répondit Mike, Datko a tué Ebe ! Je l'ai senti tout à l'heure dans le dojo, je ne sais pas pourquoi ni comment, mais j'arrivais à percevoir des bribes de pensées de Datko... et même de Blitz.

— Oui, moi aussi, confirma Kiera.

— Il a été effacé, reprit Mike. C'est Datko qui l'a programmé pour tuer Ebe. Enfin, pour... pour me tuer à la base.

— D'accord, mais c'est lui qui est responsable pour Terry. Il n'était pas « effacé » à ce moment-là.

— Amber, il est déjà mort. Son esprit n'est plus là. C'est une enveloppe vide.

— Comment on peut en être certains ? Comment on peut être sûrs que Datko a tout effacé ?

— Je l'ai frappé au moins dix fois alors qu'il était à terre. J'étais... je voulais le tuer aussi mais... regarde ses yeux, ils n'expriment plus rien. Ni douleur, ni crainte, rien. C'est un amas organique. Ce n'est plus habité.

— Si c'est juste un corps sans âme, c'est encore mieux, je ne commets pas de crime en le liquidant.

— On en a besoin, interrompit Kiera.

— Quoi ?

— Si l'on veut expliquer ce qu'il se passait ici, on en a besoin. C'est notre seule preuve. On a trois cadavres sur les bras et une histoire à dormir debout pour les expliquer. Sans Millart, le gouvernement et les capuchards s'en tirent.

— Elle a raison, insista Mike. Amber, baisse ton arme, il n'y a plus rien à tuer là-dedans. Et on a besoin de le faire examiner par un télépathe indépendant, pour prouver qu'il ne reste rien de son esprit. Sans lui, on est morts.

— C'est... c'est Millart qui va nous sauver ? C'est ça ? balbutia Amber.

— Seulement son corps, dit Kiera. C'est une bien meilleure vengeance, non ?

La jeune fille baissa son arme, résignée.

— Je vous attends sur la plage, finit-elle par dire. On s'arrache d'ici dès que le jour se lève.

Elle enjamba le corps de Millart avant de quitter le dojo.

Kiera et Mike recouvrirent les corps de Blitz et d'Ebe avec des draps trouvés sur place. Ils les veillèrent longuement, en silence. Ils laissèrent celui de Datko refroidir sans protection, dans le tourbillon des mouches déjà présentes. Lorsqu'ils se décidèrent à

quitter les lieux, Mike poussa Millart et constata qu'il était incapable de marcher correctement. Lorsqu'il tentait de le tirer par le bras, il tombait au sol, la même expression vide de sens sur le visage. Il se résigna alors, non sans un certain dégoût, à le porter comme un vulgaire sac. Accompagné de Kiera, il regagna la plage alors que le jour se levait. Les deux hommes endormis par Blitz étaient toujours inconscients mais Mike remarqua qu'ils avaient maintenant des entraves aux mains et aux pieds.

— Précaution, dit Amber. Il y avait des cordes dans la barque.

— Tu as bien fait, répondit Mike, qui posa sans ménagement Millart à côté des capuchards.

Les trois supras se regardèrent et formèrent un cercle avant de joindre leurs mains. Malgré l'urgence de la situation, ils ne pouvaient décemment pas se passer de ce rituel. Les yeux clos, pendant quelques secondes, ils prirent le temps de partager cet instant de recueillement solennel que seuls ceux qui ont combattu ensemble peuvent connaître. Le contact de leurs mains était chaud. Et tendre. Et apaisant, comme un baume sur une mauvaise brûlure.

Ce fut Kiera qui brisa le cercle.

— On doit agir vite maintenant, dit-elle d'une voix grave.

— OK, fit Amber, on met la *Freyja* à l'eau et...

— Non, coupa Kiera. Tu y vas seule.

— Tu plaisantes ! Je ne vous laisse pas.

— On n'a pas le temps, poursuivit Kiera. Les capuchards pourraient envoyer d'autres types ici. Ils savent où on est.

— Mais... justement, vous n'allez pas rester là !

— Non, Mike et moi, on prend la barque, comme à l'aller, et on va planquer Millart. Toi, tu voles jusqu'à la côte, tu trouves un journaliste, connu si possible, un cameraman, et tu les amènes ici. Une fois qu'on aura des images de tout ça, et un télépathe pour confirmer l'état de Millart... on pourra souffler, je crois.

Amber n'essaya pas de s'opposer à ce que Kiera suggérait.

— Je vous aime, dit-elle. Je vous demande pardon de vous avoir entraînés là-ded...

— Hé ! interrompit Kiera, tu n'as entraîné personne, OK ? Arrête tout de suite. On a bien fait de venir ici.

— Vas-y maintenant, dit Mike. Tant qu'on a l'avantage.

Amber serra les poings, submergée par la tristesse et frustrée autant par le fait de devoir se séparer de ses amis que par le constat que son flot de larmes ne s'était pas tari dans le dojo comme elle avait pu le croire. Pleurant toujours, elle décolla brusquement, laissant derrière elle un petit cercle de sable et de poussière en suspension dans l'air.

Amber volait, vite et haut, vers les terres et leur promesse de salut. Le vent faisait onduler ses longs cheveux et rabattait ses larmes vers le bas de son visage. Certaines la chatouillaient parfois, sans pour autant la faire rire. Elle se demandait ce qu'il allait advenir d'eux. S'ils allaient vraiment faire tomber le gouvernement. Changer les choses...

Elle vit tout à coup dans le ciel une forme dorée qui semblait se diriger vers elle.

Sweetlord, pensa-t-elle aussitôt. *Ils l'ont envoyé. Je vais mourir.*

Amber, terrorisée, ne changea même pas de cap et croisa un simple avion monomoteur qui emportait quelques touristes à son bord.

— Je deviens parano, il faut que j'arrête, que je me concentre !

Pour ne pas céder à la panique, elle se força à penser à ce que leurs actes allaient changer. Si tout allait bien, si elle accomplissait sa dernière mission, le scandale éclaterait. Il ne serait plus alors possible pour les autorités de gérer les supras récalcitrants en les « effaçant ». Peut-être ne serait-il même plus possible, pour un nouveau gouvernement, de maintenir la conscription des surhumains. Ce qui n'était pas forcément une bonne chose, non seulement pour la situation militaire des États-Unis, mais pour les supras eux-mêmes. Beaucoup, dotés – ou affligés, selon les cas – de pouvoirs importants, ne parvenaient à les maîtriser qu'après une formation sérieuse et encadrée. Et bien entendu, il restait la question criminelle. Effacer des supras était dans l'absolu ignoble, mais Amber pensait que supprimer des individus comme Millart était parfois nécessaire. Pourtant, elle était persuadée que ce qu'ils avaient détruit, plus par intuition et impulsion que par réflexion, était néfaste. Et ce qu'elle allait obtenir était au final une bien meilleure vengeance qu'un simple meurtre.

Alors que la côte se rapprochait, Amber sentit un sourire se dessiner sur son visage. Un sourire triste, entouré de larmes, mais plein d'espoir.

Luna avait commencé à recouvrer ses esprits alors que les supras étaient encore sur la plage. Il sentait la morsure des liens entamant ses poignets mais était resté immobile, découvrant la situation à travers le brouillard d'une migraine naissante. Il avait été stupéfait de constater que les adolescents parlaient de s'adresser à la presse, et encore plus de découvrir qu'ils tenaient Millart, ce qui signifiait qu'ils avaient vaincu le rêveur. Luna avait commis une erreur de débutant en sous-estimant ses adversaires. Il ignorait comment le télépathe avait pu contrer le vent de panique qui était censé le terrasser, mais la contre-attaque, si subite, venait forcément de lui.

Alors qu'Amber prenait son envol et que le reste du groupe quittait l'île, Luna resta prudemment allongé. Il s'agissait de ne plus commettre d'impair. Il tendit l'oreille longuement avant de risquer un regard aux alentours. Sordate était allongé à côté de lui, encore inconscient, mais à part lui, la plage semblait déserte. Aucune trace du télépathe, ce qui lui permettait peut-être de jouer une dernière carte pour sauver la situation. Luna roula d'abord sur le côté avant de se mettre à genoux et de se relever, sautillant pour conserver l'équilibre malgré ses pieds liés. Il n'eut aucun mal à repérer la barque qui s'éloignait lentement vers la côte. Le costaud ramait, l'une des filles était à l'arrière, près d'un corps inerte : celui de Millart.

Luna se concentra sur la fille.

Mike ramait avec régularité, sans enthousiasme mais soulagé.

— Kiera ?

— Oui ?

Mike se sentit enhardi par le fait qu'il n'avait pas besoin d'affronter le regard de la jeune fille, à laquelle il tournait le dos.

— Je peux te l'avouer maintenant, je ne sais pas nager. Et j'ai une peur bleue de l'eau.

— C'est bien d'attendre que l'on soit en mer pour me dire ça, répliqua Kiera, presque amusée.

— Il y a d'autres trucs que je devrais dire...

— Comme quoi ?

— Je trouve que tu es parfois super chiante... mais je... t'aime beaucoup.

Mike avait failli ne rien ajouter après le « je t'aime », mais la timidité n'était pas une compagne dont il pouvait se débarrasser si facilement. Ce qu'ils avaient vécu l'avait un peu éloignée mais elle revenait, pas à pas, vers son lit naturel.

— Je t'aime aussi beaucoup Mike, dit Kiera. Comme un...

Mike la coupa avant qu'elle ne lui ôtât tout espoir.

— Tu crois que l'on a bien fait ?

— Quoi ? Pour Datko ?

— Oui.

— Tu rigoles ? Bien sûr qu'on a bien fait. Ce cinglé effaçait des gens.

— Des criminels, non ?

— On n'en sait rien. En partie sans doute. Mais même... on doit faire les choses autrement. Pas comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des principes qui méritent que l'on accepte le danger qui les accompagne.

— Putain...

— Quoi ?

— C'est cool. C'est de toi ?

— Non. De mon prof de... de philo.

Kiera avait senti un frisson d'angoisse l'envahir. Le soulagement qu'elle ressentait il y a encore quelques instants venait d'être balayé par un sentiment d'urgence et de doute aussi puissant qu'étrange, comme si un élément capital qu'elle avait négligé remontait à la surface de sa conscience. Elle pensa subitement à une tirade d'un autre de ses profs : « Ainsi César tomba, mais Rome ne s'en porta jamais mieux. »

Pour la première fois, elle s'accorda le droit de réfléchir posément à ce que Datko représentait. À cette soupape de sécurité qu'ils avaient détruite. Le gouvernement allait tomber, c'était évident, aucune administration ne pouvait survivre à de telles révélations. Dans son sillage, les capuchards feraient naufrage également et l'Unité Spéciale serait dissoute. Les supras allaient pourtant continuer à proliférer, sans aucun cadre légal. Qu'adviendrait-il des télépathes meurtriers ? Aucune prison ne pourrait les retenir. Et les autres ? Les métamorphes pervers, les pyrokinésistes psychopathes, les bolides mafieux ? Seraient-ils lâchés sur le monde, sans plus aucun garde-fou ? Ce monde-là était-il viable ? Était-ce ce qu'elle souhaitait ?

Kiera, affolée, envisagea alors une autre option. Elle avait toujours pensé que les idées étaient de fichus virus incontrôlables et que plus on cherchait à les éloigner, plus elles se mettaient à vous hanter, sous forme de rêves ou de pensées fantômes. Elle se décida donc à examiner cette idée, aussi épouvantable fût-elle, afin de ne pas lui laisser d'autres chances de réapparaître. Peut-être que les capuchards étaient nécessaires et que maintenir leur rôle était un moindre mal. Pour cela, il fallait éviter le scandale et garder secrets la grotte et son rêveur. Et donc se débarrasser de Millart. Il suffisait de quelques mouvements et d'un peu de chance : Mike paniquerait à l'idée de tomber à l'eau. Millart, ensuite, serait facile à faire disparaître. Il n'avait, dans son état actuel, pas plus de volonté qu'un sac à main et coulerait comme une pierre. Quand Amber reviendrait sur Haven, les journalistes trouveraient des cadavres, certes, mais jamais de preuves concernant les activités de Datko. Et les capuchards, ainsi sauvés, pourraient continuer à écarter la menace suprahumaine d'une populace innocente.

Kiera était maintenant certaine que cette idée constituait la seule issue sensée de cette aventure. La seule manière d'apaiser l'affreuse angoisse qui l'étreignait.

Elle empoigna Millart et tenta de le faire passer par-dessus bord. Le corps inerte était bien plus difficile à bouger qu'elle ne l'avait cru. Elle ne fit que le secouer dans un premier temps. Elle se décida alors à prendre un meilleur appui et à faire levier avec ses bras joints, poussant le corps en s'aidant de la force de ses cuisses. L'une des jambes de Millart bascula dans l'eau, attirant l'attention de Mike qui se retourna.

— Mais... qu'est-ce que tu fais ?

Kiera donna une nouvelle impulsion au corps, tout près de basculer entièrement. Mike lâcha les rames et se leva subitement. Il ne comprenait absolument pas ce qui était en train de se produire mais tenta de rattraper Millart. Ils se trouvaient maintenant tous à l'arrière de la barque, du même côté, et le poids de Mike suffit à faire basculer l'embarcation, les entraînant tous les trois par-dessus bord.

Kiera retrouva brusquement ses esprits au contact de l'eau. Elle ne comprenait pas ce qui lui avait pris d'avoir voulu se débarrasser de Millart sur un coup de tête. Elle tenta de repérer son corps mais comprit aux cris de Mike qu'elle avait un problème plus urgent à résoudre.

— Mike, calme-toi ! cria-t-elle. On va rejoindre la barque, tout va bien.

Elle nagea vers son ami qui gesticulait et hurlait. Alors qu'elle le rejoignait, Mike s'accrocha désespérément à elle, lui faisant boire la tasse. Kiera se débattit et parvint à remonter à la surface.

— Je t'en prie, arrête ! Laisse-toi aller, accroche-toi à moi, tu peux flotter si tu...

Kiera n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Mike venait à nouveau de l'agripper violemment par la jambe alors qu'il coulait, entraînant la jeune fille avec lui. Elle tenta de faire signe à son ami de se calmer mais c'était peine perdue. Les yeux exorbités, il ne contrôlait visiblement aucun de ses mouvements. Ses gestes saccadés, loin de le rapprocher du salut, l'entraînaient au contraire vers le fond. Chaque mouvement que Kiera tentait pour les ramener à la surface était invariablement contrecarré par l'agitation frénétique de Mike. Ballottée en tous sens, elle commençait à manquer d'air. Elle n'avait pas eu le temps de prendre une inspiration profonde avant d'être immergée, et ses efforts inutiles pour lutter contre l'ancre humaine qui s'accrochait à elle avaient contribué à brûler le peu d'oxygène dont elle disposait.

Si je ne fais rien, on va y rester tous les deux...

Elle tenta de faire lâcher prise au garçon, mais la main de Mike se refermait sur sa cheville comme un étau. La situation empira encore lorsque Mike tenta d'escalader Kiera, réduite à l'état d'escabeau improvisé. Il s'accrocha à la ceinture de la jeune fille mais ne réussit une nouvelle fois qu'à leur faire perdre de précieux mètres. L'eau devenait maintenant plus sombre, la surface baignée de soleil s'éloignait lentement alors que les deux corps poursuivaient leur chute onirique et silencieuse.

Tant pis... il faut que je tente le coup...

Kiera, étonnamment calme, se résolut à frapper Mike pour lui faire lâcher prise. Elle tenterait de lui venir en aide plus tard, mais pour le moment elle devait absolument remonter. Elle lui décocha un premier coup sur le nez, du plat de la main, qui resta sans effet. À contrecœur, elle serra son poing et allait frapper plus fort lorsqu'elle fut assaillie par une vision. Même si son pouvoir ne pouvait choisir pire moment pour lui livrer un nouvel aperçu du futur, il s'imposa à elle. Le sang de Kiera se glaça lorsqu'elle vit clairement deux corps étroitement entrelacés, reposant au fond de la mer. Le faible courant agitait les rares morceaux de chair recouvrant encore les os presque à nu, tels d'horribles et minuscules étendards. Comme pour parfaire cette vision d'horreur, elle distingua un poisson-ogre, aux yeux blancs hagards, sortir d'une orbite qui avait autrefois abrité un globe oculaire.

Mon putain de globe oculaire !

Kiera porta la main à sa bouche, comme pour contenir un cri qu'elle ne pouvait se permettre de pousser. Le choc et l'emballement de son cœur avaient fini par épuiser ses dernières réserves d'oxygène. Elle se rendit à peine compte que Mike avait cessé de gesticuler. Elle sentait encore ses doigts sur sa jambe alors que le garçon l'avait lâchée en

perdant connaissance. Le froid engourdisait ses pensées et la luminosité déclinante l'empêchait presque de distinguer ses propres mains.

Pourquoi on ne remonte pas ?

Tâtonnant, Kiera sentit l'une des mains de Mike, bizarrement soudée à elle bien que totalement molle et inerte. Elle ne remarqua pas que le garçon était accroché à sa ceinture, faisant office de lest mortel l'entraînant dans les ténèbres. Et quand bien même, elle savait que la chanson était déjà écrite. Elle ne pouvait rien changer à ses prémonitions. Elle regarda une dernière fois vers la surface, brillante, pailletée, si belle... tragiquement inaccessible.

Est-ce que je vais voir ma vie défiler ?

Kiera ne se remémora aucun moment, bon ou mauvais, de son passé. Elle se contenta de fixer une lumière vacillante, non pas comme si elle rentrait dans un tunnel mais comme si elle le quittait. À bout de force, les poumons brûlants, elle ne put s'empêcher de prendre une inspiration réflexe et sentit l'eau salée de l'Atlantique s'engouffrer douloureusement en elle.

Elle était morte depuis longtemps lorsque les deux corps achevèrent leur funeste valse en touchant le plancher océanique.

Épilogue

Luna assista à la scène de loin, impuissant. Il avait cessé de triturer les émotions de Kiera dès que celle-ci était tombée à l'eau. Au début, il pensa que les deux supras allaient rapidement remonter sur la barque. Puis, les voyant sombrer, il tenta de les aider. Il envoya cette fois des ondes de calme et de confiance en soi au lieu du doute et de l'angoisse dont il avait bombardé la jeune fille. Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus, alors il se mit à compter les secondes. Luna connaissait l'adage qui voulait que l'on ne pouvait survivre plus de trois minutes sans respirer, mais c'était trois minutes sans stress et sans efforts physiques. Les deux jeunes disposaient probablement de bien moins que ça. Pourtant, après dix minutes sans aucun signe de vie, Luna continuait d'égrener les secondes, comme en transe. Lorsqu'il cessa de compter, perdant tout espoir de voir qui que ce soit remonter à la surface, il aperçut un corps ballotté par les flots.

Millart.

Luna eut envie de rire, un rire fou et hystérique, et il lutta de toutes ses forces pour ne pas laisser échapper ce sinistre ricanement. Il était certain qu'il ne pourrait plus s'arrêter de hurler et qu'il allait perdre la tête s'il se laissait aller. Et se laisser aller, ce n'était pas son genre. Il décida de s'allonger, reprenant sa place près de son collègue toujours endormi.

Des grains de sable, emportés par le vent, venaient picorer la joue de Luna avec force et régularité. Il ne chercha pas à s'en protéger, ni même à se défaire de ses liens. Il restait immobile et fixait un nuage paresseux qui se traînait dans le ciel. Il allait attendre un peu, sans bouger, sans penser à cette nouvelle victoire. En essayant d'oublier que les émotions, pour lui, étaient des armes. Il l'avait emporté avec la pire d'entre elles. Pas la haine, ni même la peur, juste le doute. Un doute vicieux, s'insinuant partout et accomplissant sa basse besogne. Il ne retirait aucune joie de cet amer succès. Il avait agi machinalement, par sens du devoir, parce qu'un jour, il y a bien longtemps, à Athens en Géorgie, le premier domino était tombé, entraînant alors une suite de chutes logiques.

Les paroles d'un titre de The White Buffalo s'imposèrent dans l'esprit de Luna. C'était une chanson qu'il connaissait par cœur pour l'avoir écoutée des centaines de fois lors de ses nuits blanches. Elle parlait de noirceur, de solitude, d'un cœur se changeant en pierre et d'une aube que l'on finissait par salir en faisant couler le sang. Mais surtout, le refrain revenait, entêtant. Implacable.

Oh darlin', darlin', what have I done ?

Qu'ai-je fait ?

Le nuage s'échappa du champ de vision de Luna qui eut du mal à ne pas cligner des

yeux. Malgré la lumière crue du soleil, il se força à ne pas fermer ses paupières. S'en remettre aux ténèbres, même une fraction de seconde, c'était prendre le risque de libérer d'atroces images. Lorsque la nuit viendrait, il ne pourrait plus les retenir et devrait alors faire face aux petites filles borgnes, aux vieillards amoureux des étoiles et aux adolescents naïfs, mais pour l'instant, il souhaitait juste ne plus penser et se perdre dans le bleu pur et infini du ciel.

– Fin –

L'illustrateur



Johann Bodin – également connu sous son pseudonyme Yoz – exerce son talent dans tous les domaines : le jeu vidéo (Ubisoft), les jeux de cartes (*Magic the Gathering*), la littérature (Gallimard, Atalante...). Il excelle dans les univers fantastiques et envoûtants, comme il le démontre avec cette couverture.

- Son site [internet](http://johann-bodin-art.com/)

Ou en recopiant l'adresse :

<http://johann-bodin-art.com/>

- Son [blog](http://yozart.blogspot.fr/)

Ou en recopiant l'adresse :

<http://yozart.blogspot.fr/>

L'auteur



Rédacteur pour le magazine *Geek*, fondateur du site UMAC consacré à la pop culture, **Cyril Durr** est également correcteur pour Urban Comics et Urban China.

Il est l'auteur de plusieurs nouvelles publiées dans *Lanfeust Mag* ou *Khimaira*. Certains de ses textes ont été primés (concours Arts et Lettres de France, prix Vedrarias...).

Sa première BD, *The Gutter* – une parodie sur les personnages de comics – est parue en 2016 (Nats Editions).

Il apprécie particulièrement la littérature fantastique et cite volontiers, parmi ses influences, des auteurs tels que Stephen King, Dean Koontz, George Orwell ou Philip K. Dick.

Il aime les chats, les flingues et la tarte aux pommes. Il vit actuellement dans sa région d'origine, la Moselle.

- Son [blog](http://cyrildurr.blogspot.fr/)

Ou en recopiant l'adresse :

<http://cyrildurr.blogspot.fr/>

Le sang des Héros en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouvez le roman de Cyril Durr en **livre papier**, paru en 2017 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 348 pages – ISBN : 978-2-915653-75-5

Ou en recopiant l'adresse :

<http://www.nestiveqnen.com/>